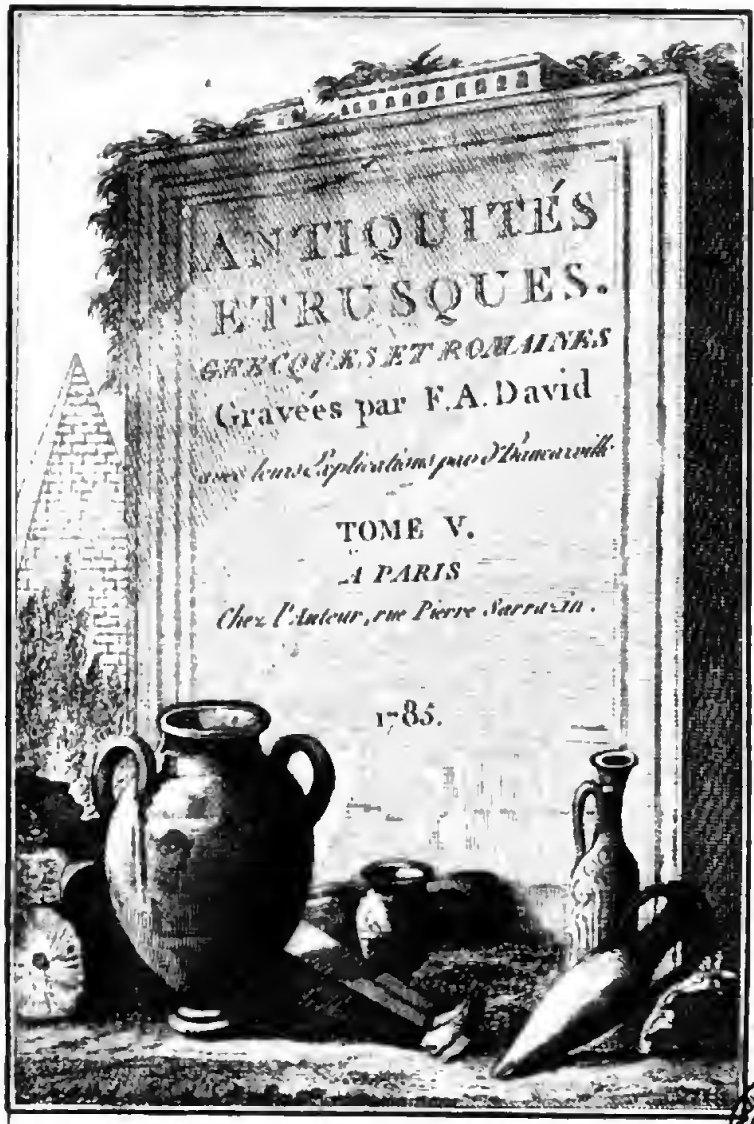

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Digitized by Google

ANTIQUITÉS
ÉTRUSQUES,
GRECQUES
ET ROMAINES.

TOME CINQUIÈME.

5

ANTIQUITÉS ÉTRUSQUES, GRECQUES ET ROMAINES,

Ou les beaux Vases Étrusques, Grecs et Romains, et les Peintures rendues avec les couleurs qui leur sont propres,

GRAVÉES PAR F. A. DAVID,

AVEC LEURS EXPLICATIONS,

PAR D'HANCARVILLE.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
Chez l'AUTEUR, F. A. DAVID,
rue Pierre-Sarrazin, n°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

ANTIQUITÉS
ÉTRUSQUES,
GRECQUES
ET ROMAINES.

TOME CINQUIÈME.

NOTICES HISTORIQUES

Sur l'origine des Pélasgues, des Etrusques, des Latins, et de quelques autres anciens peuples de l'Italie.

LA partie du Péloponèse nommée *Drymodis*, sous les règnes de Phoroné et d'Apis, fut bientôt après, au rapport de Pline, *lib. IV, cap.* 6, appellée *Pélasgie*. Ce nom, suivant Pausanias, *lib.* VII, *cap.* 2, lui vint de *Pélasgus*, l'un de ses rois. Trois générations après lui, *Arcas*, son arrière-petit-fils, donna à la plus grande partie de ce même pays le nom d'*Arcadie*. Denys d'Halicarnasse, *lib. I, cap. 4*, dit que sous les règnes d'*Esée* et de *Lycaon*, les peuples de

cette contrée furent aussi connus sous la domination d'*Esiens* et de *Lycaoniens*, de sorte qu'ils changèrent de noms sous cinq de leurs premiers rois : ceux de *Pélasgues* et d'*Arcadiens* furent, sans contredit, les plus fameux, car les nations qui les portèrent subsistèrent pendant une longue suite de siècles.

L'Arcadie, où le *terme*, et la *sculpture* avec lui, furent inventés dès le temps d'Apis, capable de fournir des colonies deux générations après *Pélasgus*, avoit nécessairement des loix avant le temps de ce prince ; car sans elles la tranquillité publique et la propriété des biens particuliers ne pouvant être assurées, la *population* et les *arts* ne peuvent jamais exister : ainsi les loix instituées par Pélasgus, suivant les vers du poëte Asius, conservés dans Pausanias, *in Arcad.*, ne firent que perfectionner celles de ses prédécesseurs, en donnant une meilleure police à ces peuples, à peine sortis de l'état de sauvagerie où ils vivoient avant Phoroné.

Le même esprit qui fit sentir le besoin des loix, dut faire connoître la nécessité de les publier et celle de les conserver; de tous les moyens imaginables, l'*écriture*, est le seul capable de remplir à-la-fois ces deux importans objets : c'est peut-être pour en avoir fait la découverte, pour l'avoir transportée dans son pays, ou pour l'avoir simplement favorisée, que *Pélasgus* y passa pour le premier homme ; c'étoit l'être en effet que de mettre les autres en état de le devenir.

Les *caractères* de cette ancienne *écriture* prirent de ce prince le nom de *Pélasgues*, que portèrent aussi les peuples soumis à sa domination; et ce nom, suivant Thucydide, *de bell. Pélop*, s'étendit à tous les Grecs. Hérodote, *dans son premier livre*, dit que la Grèce fut long-temps partagée entre deux nations; la première, toujours *errante*, étoit la *Pélasgue*; la seconde, toujours sédentaire, cultivoit

la *Phiotide*, sous le règne de Deucalion : celle-ci prit, après lui, le nom d'*Hellénienne*, qui devint ensuite celui de tous les Grecs.

La langue *pélasgue*, d'abord commune à ces deux nations par la perfection qu'elle acquit chez les Hélènes, finit à la longue d'être en usage, comme la langue *romance* cessa d'être entendue lorsque le *français* se fût perfectionné. Cependant tous les peuples de la Grèce avoient parlé le *pélasgue* : c'est en mémoire de cette ancienne langue, des lettres qu'elle employoit, et de la manière dont elle s'en servoit, qu'Athènes dans la suite frappa des monnoies en caractères absolument *pélasgues*, et tracés, comme ceux de ces peuples, de gauche à droite. Le savant M. Donati de Lucques, cité dans le grand ouvrage de Mons. Guarnacci, *volume II, page* 202, en a retrouvé une avec l'épigraphe ΑΝΞ+Α.

Ces lettres sont celles que les Grecs appellèrent *antiques*, et quelquefois *attiques*, parce que les Pélasgues ayant habité l'Attique, les Athéniens prétendirent se faire honneur de leur découverte. Pausanias distingue très clairement ces caractères de ceux de Cadmus, lorsqu'il dit, *in Eliae*, des *inscriptions du coffre de* Cypselus, *quelques-unes sont mêlées de plusieurs lettres antiques*, d'où l'on voit que, dans plusieurs de ces inscriptions, on avoit employé les lettres *modernes de Cadmus*, et les lettres *antiques de Pélasgus*. Ce mélange se trouve encore sur quelques médailles athéniennes parvenues jusqu'à nous. Demosthène, *orat. in Neaer.*, parlant d'une colonne inscrite en lettres *attiques*, employe l'expression, *obscuris*, ou bien *evanescentibus literis atticis*, pour exprimer que l'usage s'en étant perdu, elles étoient *obscures*, pour la plupart, ou qu'elles étoient presqu'effacées par le temps.

La *sculpture*, découverte vers le temps d'Apis, dans le

pays depuis appellé *Arcadie*, y précéda, comme on le voit, l'invention de l'*écriture*. En Egypte comme en Grèce, l'idée de s'exprimer par la *figure*, qui paroit le moyen sans comparaison le plus difficile, vint néanmoins avant celle d'exprimer en employant les *caractères*; l'une est en effet, malgré l'apparence, beaucoup plus simple que l'autre; car étant plus facile de représenter des *figures* par des *formes* analogues, que de représenter des *sons* par des *caractères* qui n'ont point d'analogie avec eux, la découverte de la *sculpture* et même de la *peinture*, a certainement été moins difficile que celle de l'*écriture*; et quand on conçut l'idée de celle-ci, on dut naturellement imaginer pouvoir y arriver, au moyen des *formes* ressemblantes aux objets à exprimer. C'est aussi la marche que suivit l'esprit humain chez presque tous les peuples: la peinture, au rapport d'Antonio Solis, étoit la seule écriture connue des Mexicains. On ne peut regarder comme telle les *quipos* du Pérou, dont les nœuds et les couleurs, par leurs différentes combinaisons, devoient exprimer les dates et les principaux événemens de leur empire. Les *kins* des Chinois étoient quelque chose de semblable à ces *quipos*. L'impossibilité de les perfectionner, ainsi que les hieroglyphes, fait voir, dans le choix des caractères employés par les anciens Grecs, comme dans l'usage qu'ils en firent pour arriver à la perfection dans tous les genres d'écrire, la supériorité marquée de leur génie sur celui de presque toutes les autres nations.

Denys d'Halicarnasse, *lib I, cap.* 3, compte dix sept générations, ou 459 ans depuis OEnotrus, petit-fils de Pélasgus, jusqu'à la prise de Troye. Ainsi, les plus anciens caractères grecs, qui sont, comme le dit Pline, à-peu-près ceux des Latins, et par conséquent les nôtres, commencerent d'être en usage environ 513 ans avant cette époque; c'est

presque 3172 ans avant le temps où j'écrivis ceci avec ces mêmes caractères.

Lycaon, dit Pausanias, *lib. VIII*, *cap.* 2, succédant à Pélasgus, construisit Lycosure, regardée comme la plus ancienne ville de l'Arcadie. Ses murs, comme je l'ai fait voir par un très-ancien monument, ainsi que ceux de Tyrinthe, étoient probablement composés de grosses pierres relevées les unes sur les autres, et de cette sorte d'architecture aujourd'hui connue sous le nom de toscane. Ce prince montra, dans la Grèce, l'exemple des sacrifices de sang humain. A la mort d'Azan, son petit fils, on célébra les premiers jeux funèbres. Ces deux institutions donnèrent lieu à la cruelle superstition qui, dans la suite, fit immoler Polixène par les Grecs sur le tombeau d'Achille, et produisit les combats de gladiateurs chez les Etrusques, dont les *livres infernaux*, *fatales*, comme les appelle Tite-Live, *lib XXII*, firent enterrer tout vivant un homme et une femme grecque avec un gaulois et une gauloise dans le marché romain.

Vers les temps de Phoronée, d'Apis, de Pélasgus et de Lycaon, on voit naître et sortir de la *Pélasgie* ou de l'*Arcadie*, les arts, les lettres, les dieux, le culte et même les plus anciennes coutumes des Etrusques; toutes ces choses, réunies ensemble, n'ayant pu se propager que par le moyen de colonies, il faut bien que ces peuples aient tiré leur origine de la *Pélasgie*, les faits concourent à prouver ce que le raisonnement fait concevoir.

Œnotrus, dernier des vingt-deux fils de Lycaon, ayant, après la mort de son père, rassemblé grand nombre de *Pélasges*, que l'on ne pouvoit alors appeler Arcadiens, puisque l'Arcadie ne portoit pas encore ce nom, résolut d'aller s'établir avec eux dans ce pays, que sa situation, à l'occident de la Grèce, fit dans la suite appeller *Hespérie*, mais qui proba-

blement alors s'appelloit *Ipérie, Hom. Odyss. lib. VI.* Après avoir traversé la mer ionienne, Œnotrus aborda vers le promontoire le plus voisin du Péloponèse ; Paucétius, son frère, s'y arrêta, et fonda sur les hautes montagnes de ce promontoire, nommé depuis *Iapix*, la plus ancienne et la première colonie grecque établie en Italie. De son nom ce pays prit celui de Paucétie.

Œnotrus, suivant les bords de la mer *inférieure*, traversa le détroit qui séparoit l'*Ipérie* de l'isle *Trinacrie*, et laissa une partie de ses gens sur la côte voisine. Ils y bâtirent *Pandosie*, et nommèrent *Achéron* le fleuve qui couloit près de ses murs. *Une partie de cette flotte étoit composée de Grecs étrangers à la Pélasgie, et qui, dans l'espérance d'une meilleure fortune, s'embarquèrent*, comme l'assure Denys d'Halicarnasse, *pour chercher de nouvelles terres.* Aux noms imposés par eux à leur nouvelle habitation et au fleuve prochain, on reconnoit qu'ils venoient de la Thesprotie d'Epire, dans laquelle on trouvoit une ville avec un fleuve du nom de *Pandosie* et d'*Achéron*. Cette pratique de donner à sa nouvelle patrie la dénomination de l'ancienne, fut suivie de presque tous les peuples modernes, lorsqu'ils formèrent des établissemens en Amérique. Strabon, *lib. VI*, appelle *Pandosie la capitale des rois œnotriens*, vraisemblablement parce qu'elle fut la première que fondèrent ces peuples dans le pays appellé depuis Œnotrie. Cette ville étoit située à six mille de l'endroit où est aujourd'hui Cosense.

Œnotrus, continuant sa route, arriva bientôt dans le golfe alors appellé ausonien ; c'est-là que, suivant Aristoxène de Tarente, cité par Athénée, *lib. XIV*, fut bâtie dans la suite *Posidonia*, dont les ruines intéressantes subsistent encore maintenant sous le nom de *Pesti* : ces ruines, découvertes en 1755 par un jeune peintre que le hasard conduisit sur

les montagnes voisines, sont aujourd'hui, par la seule beauté de leur singulière architecture, l'objet de la curiosité de tous les voyageurs intelligens.

Cette contrée *fertile, mais inculte et presque abandonnée,* dit *Denys d'Halic. lib. I, cap.* 4, étoit alors possédée par les Ausones, très-anciens peuples dont on ne reconnoit ni les actions, ni l'origine, ni la fin. *Les Pelasgues*, qui commençoient à s'appeller *OEnotriens, éloignèrent ces barbares de l'endroit qu'ils choisirent pour leur établissement, et bâtirent sur les montagnes prochaines quelques petites villes à la manière de ces temps anciens.*

Cet endroit choisi par ces nouveaux possesseurs, est celui même dont les Sybarites *chassèrent depuis les habitans*, quand ils vinrent s'établir à *Posidonia*, comme Strabon, *vers la fin de son livre V*, le dit expressément. Ces habitans chassés ne pouvoient être, par les raisons alléguées ci dessus, que les descendans des *Pélasgues*, compagnons d'OEnotrus. Ainsi *Posidonia*, originairement fondée par une colonie sortie de la *Pelasgie*, fut une ville des *OEnotriens*, dont le territoire, au rapport d'Antiochus de Syracuse, s'étendoit dans tout le *golfe* de *Pæsti*, et se terminoit aux *Syrènuses*, que Pline, *lib. III, cap.* 5, place vers l'entrée du golfe de Naples.

Le besoin de se procurer des vivres dans un pays *inculte et presqu'abandonné*, et par conséquent sans ressource, dut attacher les Pélasgues au rivage de la mer, dont la pêche pouvoit leur fournir une nourriture abondante. La nécessité de veiller à la conservation de leurs navires étant pour eux une raison aussi puissante que la première, ils furent donc forcés à s'établir au même endroit où *Pæsti* subsiste encore à présent : bien que très-resserrée, l'enceinte de cette ville conservée dans son entier, n'a cependant jamais été gênée, ni par

les édifices qu'elle contenoit, ni par la nature de son territoire ; et si ses murs actuels ne sont pas les premiers qu'elle eut, ils sont du moins élevés sur leurs anciens fondemens. Ces murs, presque tout-à-fait réguliers, forment un trapèze, dont le plus grand côté peut être de mille pas géométriques, et le plus petit d'environ un quart de moins ; quoique faites de grosses pierres, à la manière des Pélasgues, les anciennes murailles de Pœsti, dont les vestiges se voyent encore dans les modernes, furent d'abord plus propres à prévenir une surprise qu'à la défendre d'une attaque. Aussi, dans les temps suivans, fut-on contraint d'en augmenter considérablement l'épaisseur, de sorte qu'aujourd'hui elles paroissent formées de deux murs unis, et pour ainsi dire plaqués l'un contre l'autre.

Des tours carrées, très-inégalement répandues dans tous le cours de cette enceinte, ne furent pas originairement destinées à la flanquer, mais seulement à découvrir ce qui pouvoit en approcher. Cette disposition seule, faisant voir l'enfance et les premières idées de l'art de la défense des places, suffiroit pour constater que ces murs furent élevés sur les anciens fondemens pélasgues, et selon la manière suivie par ces peuples, dans les temps même où ils vinrent s'établir sur cette plage.

Suivant Denys d'Halicarnasse, *lib. I, cap.* 17, d'anciens auteurs, dont il avoit lu les ouvrages, prétendoient que du mot *Tyrcis*, signifiant également une *tour* chez les *Grecs* et les *Etrusques*, ceux-ci avoient pris le nom de *Tyrrhéniens, que fit naître la manière de fortifier leurs villes.* Comme ils portèrent ce nom bien long-temps avant celui de *Tusciens*, qui est aussi grec, et celui d'*Etruces* ou *Etrusques*, qui n'en diffère que par la prononciation, on seroit en droit de demander, à ceux qui nient l'origine grecque de ces peuples,

peuples, quels noms ils portèrent avant celui des *Tyrrhéniens*, car enfin ils existoient avant de bâtir des *tours*.

Jamais ils ne se prétendirent *indigènes* à l'Italie; ils étoient donc étrangers par rapport à elle, dont on nous assure cependant qu'ils étoient les plus anciens habitans. Antiochus de Syracuse, *très-ancien historien*, qui dit avoir tiré *des monumens les plus antiques et les plus assurés*, ce qu'il écrivit de l'Italie, assuroit, suivant les paroles mêmes de Denys d'Halicarnasse, qu'*elle ne connoissoit point de plus anciens habitans que les OEnotriens*. Ainsi les premiers *Tyrrhéniens* ne peuvent être que les *OEnotriens* mêmes; les peuples connus dans la suite sous cette dénomination, descendoient donc nécessairement de ceux qui s'établirent à *Pœsti*. Les *tours*, encore existantes dans ces murs, firent donner à son golfe le nom de *Tyrrhénien*, qui caractérisoit le *golfe de la ville des tours*, comme le nom de *Leucopetra*, donné au promontoire le plus oriental de l'Italie, caractérisoit la couleur blanche de ses rochers. Les colonies sorties de ce golfe pour aller occuper d'autres terres, gardèrent le nom de *Tyrrhéniennes*, qui devint aussi celui de toute la mer inférieure, comme du port d'*Hadria*; toute la mer supérieure fut appellée *Hadriatique*. Voilà comment, suivant Hellanicus de *Lesbos*, les Tyrrhéniens, *auparavant nommés Pélasgues, prirent cette dénomination quand ils commencèrent à s'établir en Italie*.

Les Sybarites, après avoir dépossédé les OEnotriens de leur ancienne demeure, en furent eux-mêmes chassés, dans la suite, par les Leucaniens, comme le dit Strabon, *lib. V, Sub. Fin.* Ceux-ci, dans leurs guerres contre les Romains, voulant se fortifier dans *Pesti*, employèrent à cet effet les débris des édifices de ses premiers habitans. Ils entassèrent confusément et sans ordre, dans l'intérieur du contre-mur

voisin de la maison appartenant aujourd'hui aux *Arcioni*, des fragmens d'*inscriptions palmaires*, dont la langue, certainement ignorée au temps de cette restauration, fit sans doute mépriser l'antiquité. Ces fragmens découverts tandis que j'étois sur les lieux, à l'occasion des pierres arrachées de ce mur pour en fabriquer une maison, prévenu comme je l'étois des idées puisées dans les anciens et les modernes sur l'ancienneté des *Etrusques*, me parurent d'abord appartenir à ces peuples; mieux examinées, ces mêmes inscriptions me semblent écrites en caractères *pélasgues*. Dans le peu d'ordre et le mélange de leurs lettres, je crois observer celles qui paroissent tenir au premier alphabet non encore perfectionné de cette ancienne nation. Elles pourroient être rapportées aux premiers temps de la colonie d'*OEnotrus*, où ces caractères, encore nouveaux, n'avoient pas encore eu celui d'ordonner leurs lettres comme elles le furent dans la suite. Ces inscriptions, si nous n'en avions pas tant d'autres preuves, constateroient l'arrivée des *Pélasgues œnotriens*, et leur établissement dans ce pays; elles sont peut-être les plus anciens monumens de notre écriture.

La médaille d'*Athènes*, dont j'ai parlé ci-dessus, fut sans doute frappée dans les temps postérieurs, pour rappeller la mémoire de l'origine *pélasgue* de cette ancienne ville. Sa légende, écrite dans les caractères de ses premiers habitans, nous apprend que dans leur langue elle s'appelloit *Phistulis* et non *Pistulis*, comme M. Mazzocchi l'a dit dans ses tables d'*Herculanum*; car la figure par lui prise pour un pi, employée dans une médaille de *Nuceria Alfaterna*, se trouvant représentée dans une autre médaille de la même ville par une F, ne laisse aucun doute qu'elle ne tienne par-tout où elle est placée la place du *phi* des Grecs ou de l'*f* des Latins. Ainsi, la monnoie d'argent avec l'épigraphe écrite de gauche

à droite, doit assurément se lire *Fissulis*, et comme elle ne peut appartenir ni à *Pesti*, ni à *Pistorium*, elle est nécessairement celle de l'ancienne *Fiesole*, dont les Latins formèrent *Fesulæ* et non *Pélusæ*.

Dans le milieu du champ de cette médaille est gravée la figure de la *sèche*, poisson du genre des *polipes*, fort abondant dans le *golfe* de *Pesti*, dont elle caractérise la nature, et montre peut-être les ressources que tiroient les habitans de ses côtes de la pêche dont ils s'occupoient. Près de la *légende*, on voit un *aplustre*, sorte d'ornement ordinairement placé sur la poupe des vaisseaux anciens; il indique ici la *navigation* de la colonie *pélasgue* pour venir s'établir dans le *golfe tyrrhénien*. La lettre initiale du nom *Phistulis* se joint à cet *aplustre*, et semble s'appuyer sur lui, comme en beaucoup de médailles grecques, on voit *Neptune* reposer son pied sur un pareil instrument. Cet arrangement est pour faire voir que *Phistulis* étoit spécialement sous la protection de ce dieu; et pour achever de le marquer, on a placé ici le *dauphin* qui en est le *symbole*.

La figure de Neptune, frappée sur la médaille *incuse* en argent de *Posidonia*, ce nom même de *Posidonia*, qui, dans la *langue grecque*, signifie *ville de Neptune*, font croire que *Phistulis* signifioit la même chose en *langue pélasgue*: d'autant plus qu'à titre d'aïeul d'Œnotrus, fondateur de *Phistulis*, Pélasgus, tenu pour fils de Jupiter et de Niobée, étoit neveu du dieu de la mer, et son nom même indiquoit cet élément; d'où il est croyable que les *Pélasgues œnotriens*, devenus *navigateurs*, consacrèrent leur ville à ce dieu, qui, dans leur idiôme, s'appelloit *Phistu* ou *Phistul*, dénomination qui ne fut conservée ni dans la langue *grecque*, ni dans la *latine*, mais que nous retrouverons avoir existé pour un temps dans celle des *Etrusques*.

La désinance en z ou en is, qui, chez ces peuples, étoit ordinairement en A et VM, d'où elle vint aux Latins et aux Etrusques, paroit devoir marquer ici le nombre plurier. Pline, *lib. III, cap. 5*, appelle *Phistulis*, nommé depuis *Posidonia*, ensuite *Pæstum*, *Oppida Pæstum*, la médaille de *Fiésole*, avec le nom Phissulis, traduit en latin par *fesulæ*, confirme cette opinion importante en ce qu'elle nous aide à reconnoître la manière dont étoient construites ces deux anciennes villes.

On désignoit, dans les temps les plus reculés, par des noms *singuliers*, les villes dont l'enceinte étoit destinée à contenir tous leurs habitans : d'autres ne renfermant dans leurs murs que les artisans, les citoyens occupés du négoce, ou bien employés à la magistrature, étoient environnées de maisons éparses dans leur territoire, et dans lesquelles habitoient, au milieu de leurs possessions, ceux qui s'occupoient à les faire valoir. Ces maisons, plus ou moins distantes les unes des autres, formoient quelquefois des *bourgs* toujours regardés comme partie de la ville principale. Telles furent Athènes, Syracuse, Cumes, la plupart des villes des Gaules; telle s'est conservée celle de *Sorriento* sur la côte orientale du *golfe* de Naples; et telles ont été l'ancienne *Fiesole* et *Pæsti*. C'est la raison pour laquelle, dans les passages cités plus haut, Denys d'Halicarnasse distingue l'endroit choisi par les Pélasgues œnotriens pour leur établissement, des petites villes bâties sur les montagnes de ses environs; et c'est aussi pour cela que Pline emploie le terme *oppida*, au lieu de celui d'*oppidum*, pour désigner *Pæstum*.

Comme le *dauphin* fut à-la-fois le symbole de *Neptune* et de *Phistulis*, la *chouette* fut en même temps celui de *Minerve* et d'*Athènes*; souvent elle se trouve seule dans ses médailles, alors elle y exprime tout le peuple en général, en

qui résidoit la souveraineté. Quelquefois on voit deux chouettes sur ces mêmes médailles ; il s'en trouve même quelques-unes avec deux de ces oiseaux nocturnes, dont les corps sont réunis par une seule tête. Les premières représentent la ville et les bourgs dont elle étoit environnée. *Demoe apud Atticos sunt ut apud nos Pagi*, dit Festus ; les autres font connoître l'union qui, de ces deux parties, ne faisoit qu'un même tout ; c'est la raison pour laquelle les Latins l'appellèrent *Athenae*.

Qu'en général les monnoies des anciennes villes, frappées avec des *légendes* en caractères inusités au temps où on les fit, aient été destinées à conserver, par ce moyen, la mémoire de leur origine, c'est une chose qui se confirmera par la comparaison de ces médailles mêmes. On en trouve encore une de *Pesti*, avec la *légende* mêlée de caractères *grecs* et *latins*, pour montrer que, l'an 465 de Rome, une colonie *romaine* s'incorpora dans cette ville à la colonie *grecque* et *lucanienne*, qui l'occupoit avant elle ; sur le champ de cette médaille on a gravé un Génie monté sur un *Dauphin* ; de la main droite il tient une *couronne*, et de la gauche un *trident* ; cet instrument est le *symbole* de *Posidonia* ; le dauphin est celui de *Phistulis*, comme la couronne est celui des *Lucaniens*, qui vainquirent les *Posidoniates*.

Devenu le *symbole* d'une ville bâtie sur le *golfe tyrrhénien*, le *dauphin* fut lui-même, dans la suite, appellé *poisson tyrrhénien*. C'est le nom que lui donnent Aristote, Pline, Hygin et presque tous les poëtes ; de-là peut être vint la fable de *Tyrrhéniens* changés en *dauphins*. C'est aussi, comme on le verra dans la suite, la raison pour laquelle il se trouve sur les médailles d'*Hadria*, de *Volterre* et de *Fiesole*.

Je ne puis m'éloigner de *Pesti* sans communiquer à ceux de mes lecteurs qui l'ont vu, ou le verront, des réflexions qu'ils ne trouveront nulle part, sur les monumens curieux renfermés dans ses ruines. Ces réflexions pourront servir de guide aux voyageurs : ne les ayant pas faites, j'aurois été bien aise de les avoir lues la première fois que j'y fus.

Après avoir traversé le *Silarus*, petit fleuve par où l'on entre du *Picenum* dans la *Lucanie*, on découvre trois édifices construits par les *Sybarites*, autrefois établis dans *Posidonia*. Quoique petits et d'une très-médiocre élévation, ces édifices paroissent fort considérables, même à la distance de trois milles; c'est un effet de la magie de leur architecture. Le premier, distant de quelques cent pas du mur intérieur de cette ancienne ville, en étant le seul temple considérable, ainsi qu'elle même, fut sans doute consacré à *Neptune*.

Une médaille inédite de Posidonia, d'un modèle supérieur à celui du grand bronze, mais formée d'une lame d'argent extraordinairement mince et légère, avec une empreinte d'un très grand relief, et le nom ΠΟΜΕ, me semble, pour ces raisons mêmes, n'avoir pas pu servir à l'usage du commerce; sa légende est autant l'abrégé du nom de Neptune que celui de la ville à laquelle il donnoit son nom. Je la crois frappée par dévotion, uniquement pour représenter la figure du dieu, sous la forme précise où il étoit adoré dans ce temple. La mer, sur le rivage de laquelle il paroît dominer, souvent agitée par les vents d'Afrique, a, dans tous les temps, passé pour très-dangereuse. Le Neptune, dessiné sur la médaille de *Posidonia*, semble y représenter le *protecteur* de ses habitans contre les périls de cette mer; il s'avance avec emportement, de son trident il menace les vents impétueux auxquels il s'oppose, tandis que de sa main droite il appaise les

flots soulevés. Qu'on se figure la statue dont cette image est la copie, placée dans ce temple, tourné comme il l'est vers cette mer, à qui, d'un simple geste de sa main, le dieu semble en imposer, et l'on sentira la noblesse et la beauté de cette composition ; elle paroît avoir fait naître l'idée du magnifique vers de l'Enéide :

Quos ego : sed motos præstat componere fluctus.

Ce temple, cette médaille, cette statue, existoient bien avant Virgile ; il parle de *Pesti*, et l'on sait qu'il composa ses poëmes dans le voisinage de cette ville : on sait aussi que souvent on retrouve sur les médailles grecques les statues érigées aux dieux, à l'occasion de quelques victoires, de quelques vœux, ou de quelques faveurs qu'on croyoit avoir obtenues d'eux.

Les marches de ce temple, presqu'aussi élevées que la hauteur de la jambe d'un homme ordinaire, indiquent, par leur hauteur même, à ceux qui les montent, l'*habitation* d'un dieu, et servent de *soubassement* aux colonnes *doriques* qui l'entourent. Grossières en apparence, mais très-majestueuses en effet, ces colonnes font disparoître, par leur grandeur, la petitesse de l'édifice dont elles font partie. Moins il avoit d'étendue, plus la statue qu'il renfermoit devoit paroître grande ; car ce n'étoit pas la grandeur du temple, mais celle du dieu, qui devoit attirer les regards ; et la petitesse de l'un me fait juger que la masse de l'autre devoit être colossale, comme elle le paroît dans sa médaille, dont elle occupe tout le champ. Avant de laisser ce monument, on peut observer la *soffite* de son *entablement*, dont le fond des *caissons* a été détruit, vraisemblablement pour en arracher les *roses* de métal dont ils étoient ornés.

Près de-là vous trouvez les ruines d'un petit amphithéâtre

de construction romaine ; il est à peine capable de contenir deux mille personnes : la médiocrité de l'enceinte de cette ville, celle de ses édifices sacrés et profanes, montrent qu'elle n'a jamais été fort peuplée. En avançant cent pas plus loin, et laissant sur la gauche le chemin public, sous un tertre couvert de broussailles, on découvre les ruines d'un temple, dont la *forme* étoit *circulaire*; le travail des *chapiteaux*, celui des *bases* de ses colonnes et de quelques morceaux des frises de son entablement, sont du temps des Antonins. Quelques attributs de Diane sculptés sur ces *frises*, mais sur-tout la disposition de cette fabrique dans laquelle on descendoit par quelques marches, montrent qu'elle fut consacrée à Proserpine ou Hécate.

A quelques pas de ses ruines, on rencontre le plus grand de tous les édifices de *Posidonia*, ses colonnes, d'un *modèle* et d'une *élévation* bien plus considérables que celles du temple de Neptune, sont également sans *base* et sans *renflement*; leurs *cannelures* à *vive-arrêtes* furent autrefois enduites d'une couche de stuc très-subtile, la *forme* de ces *colonnes* est *pyramidale*, et leurs *chapiteaux* sont *gigantesques*. Les deux *frontons* sont assez bien conservés ; quoique celui qui regarde la mer ait été touché de la foudre, l'*entablement* est presqu'entier. C'est l'*ordonnance dorique* dans sa simplicité la plus sublime.

Deux rangs de colonnes, posées l'une sur l'autre, formoient, dans l'intérieur de cette fabrique, une salle autour de laquelle on marchoit par deux galeries, dont l'une supérieure étoit séparée de celle du dessous par un plancher fait en bois. A cette forme on reconnoît le *prytanée* des Grecs. C'est le lieu où s'assembloient les magistrats pour consulter sur les affaires publiques, recevoir les ambassadeurs, et rendre la justice aux citoyens. Vainement on chercheroit

ailleurs

ailleurs une architecture capable d'en imposer autant que le fait celle-ci. Le dessin peut en copier les formes, en rendre les mesures précises, en indiquer les proportions, mais il lui est impossible d'en représenter l'effet. Par-tout on trouvera des bâtimens plus étendus, plus délicatement ornés, nulle part on n'en verra de plus majestueux; le rapport des proportions de cet ordre est pris de celui qu'a cet ordre même avec la nature de l'édifice; le mécanisme des règles ne peut jamais donner ces rapports, le génie seul les fait concevoir, seul il est capable de les sentir. Il ne faut pas décrire ce monument, mais le voir et le juger, non d'après les autres ouvrages de l'art, mais ceux-ci d'après lui; mis à côté, ils y paroîtroient ce que sont l'épigramme et les autres petits poëmes, près de l'Illiade.

Vous verrez ensuite une *colonnade*, dont le plan est presque carré; c'est un *lesché*, sorte de portique destiné à rassembler et mettre à couvert les citoyens qui vouloient s'entretenir et se promener ensemble. Homère parle d'un lieu de cette espèce, et Pausanias, en le citant, dit qu'*il y en avoit autrefois dans toutes les bonnes villes de Grèce.* Pausan. in Phocyd. Celui-ci, comme le *Prytanée* dont on vient de parler, sont les deux uniques monumens en ce genre, qui existent aujourd'hui.

M. le baron de Ridesel m'écrivit d'*Athènes* la surprise où le jetta la vue du *Parthénon*, dont l'architecture est précisément celle des édifices de *Pesti*: le plan du *Prytanée* de cette dernière ville ayant, à ce qu'il me semble, plus de cent pieds, doit être plus grand que celui du *Parthénon*, car on l'appelloit *Hécatompedon*, parce qu'il étoit précisément de cette mesure; l'architecture de l'un étant la même que celle de l'autre, et la grandeur du *Prytanée*, étant plus considérable que celle du *Parthénon* d'Athènes, son effet ne

peut-être moindre. Cet effet parut si grand aux yeux des Grecs, que, suivant un fragment d'Himérius, *la construction seule du Parthénon eût suffit à la gloire de Périclès.*

Par ordre de Périclès, ce temple fameux, dit Plutarque, fut construit par *Ictinus et Callicrates*, sous la direction de *Phydias* même, ainsi sa construction doit tomber entre la seconde année de la quatre-vingt-une et la dernière de la soixante-sixième olympiade, car, c'est pendant le temps compris entre ces deux termes que Périclès gouverna la république d'Athènes. L'architecture de Pesti est donc manifestement du style des plus beaux siècles de la Grèce; elle y fut inventée et mise en œuvre par les artistes les plus fameux. Vitruve, dans la préface de son Livre VII, nous apprend qu'*Ictinus* et *Carpion publièrent un livre sur l'ordonnance dorique du temple de la Minerve d'Athènes;* c'est la même que Lébon employa dans la construction de celui d'Olympie, dont l'un des frontons étoit sculpté par Alcamène, et où l'on voyoit la statue colossale de Jupiter, de la main de Phydias.

Sybaris, ruinée par les *Crotoniates* dans la soixante-huitième olympiade, fut rebâtie dans la quatre-vingt-deuxième par *Tessalus*, qui en réunit les habitans dispersés, et lui donna le nom de *Thurium*. Périclès, dans la quatre-vingt-quatrième olympiade, y envoya, selon Plutarque, *in Pericl.*, une colonie d'Athéniens, avec lesquels Lysias s'embarqua. Hérodote, alors âgé de cinquante ans, y vint écrire son histoire. Les *Sybarites* de *Posidonia* tirèrent vraisemblablement de cette colonie les architectes athéniens dont ils se servirent pour construire ces trois édifices. Le *Prytanée* de *Pesti*, avec des galeries en bois, paroît avoir été fait alors sur le modèle de celui d'Athènes, qui, suivant Thucydide, fut brûlé dans la sixième année de la

guerre du Péloponèse, trois ans et demi après la mort de Périclès. Ainsi ces belles fabriques, supposées faites entre la quatre-vingt-quatrième et la fin de la quatre-vingt-huitième olympiade, existoient au moins quatre cent vingt-sept ans avant le commencement de notre ère : elles ont donc à-peu-près, dans le temps que j'écrivis en 1775, deux mille deux cent deux ans d'antiquité.

Les restes d'une très-petite chapelle, *Sacellum*, bâtie en brique, et rasée au niveau du terrein, quelques débris d'un médiocre aqueduc près de la porte qui conduit à *Capaccio*, et quelques tombeaux peu considérables, répandus dans les fermes voisines, sont, avec ce que l'on a vu, tout ce qui reste des antiquités de *Pesti*. Quoique seulement à neuf lieues de Salerne, elles n'ont cependant été découvertes qu'après celles de Palmyre et de Balbeck, où l'on a trouvé, avec beaucoup de peines, de soins et de dépenses, des monumens du siècle d'Aurélien. Ceux-ci sont du siècle de Phydias.

C'est de la date de la fondation de Pesti, quatre cent cinquante-neuf ans avant la prise de Troye, et mil six cent quarante-trois ans avant l'ère vulgaire, qu'il faut compter l'introduction de l'*écriture* et de la *sculpture* en Italie, et le nom de Tyrrhénien est à-peu-près aussi ancien.

Marcinna, située où est maintenant *Amalsi*, vraisemblablement construite pour servir d'abri aux barques de *Pæsti*, lorsque les mauvais temps les empêchoient de retourner chez elles, étoit placée vers l'extrémité du golfe *tyrrhénien*, ce qui la fait regarder par Strabon, *lib. V*, comme une ville *tyrrhénienne*; elle est, à ce que je crois, la plus ancienne colonie de ce nom; car toutes celles qui passèrent les *Syrénuses* cessèrent de porter celui d'OEnotriennes, et furent indépendantes des princes qui gouvernèrent l'OEnotrie.

L'une de ces colonies précéda de plusieurs siècles, à *Cumes*,

celle des Eubo'ens; une médaille du cabinet de M. Pellerin, où l'on voit l'*Hébon* de ces peuples, mais avec la légende pélasgue et les noms *Cumes* et *Linternum*, atteste à la fois l'origine commune et l'alliance réciproque de ces deux villes; la dernière fut remarquable par la retraite et le tombeau du grand Scipion, *Valer. Max. lib. V*; l'autre le fut encore davantage par le grand nombre des villes qu'elle fonda, et dont la plupart existe encore, maintenant qu'elle-même n'existe plus : ses colonies s'étendirent jusqu'à *Thèano*; dans les monnoies de cette ville, située à l'extrémité de la *Campanie*, avec l'empreinte de l'*Hébon*, on retrouve les caractères *pélasgues* qui, s'altérant dans la suite, par une conséquence naturelle de la séparation de ces peuples d'avec les *Pélasgues œnotriens*, formèrent les caractères et la langue des Osques. Des causes physiques semblent avoir occasionné cette séparation des *Pélasgues* de la *Campanie* de ceux de l'*OEnotrie*; et l'on ne peut manquer d'être surpris de leur voir chercher d'abord le territoire à la vérité fertile, mais peu agréable, où ils bâtirent Cumes, tandis que sans quitter pour ainsi dire l'*OEnotrie*, ils pouvoient, à quelques milles de *Marcinna*, s'établir dans les délicieux pays où *Massa*, *Sorriento*, *Castellama*, *Naples*, *Pouzzol* et *Baia* sont à présent. Toute cette côte étoit alors inhabitée, mais voici vraisemblablement ce qui les empêcha de s'y arrêter.

Les hautes montagnes qui dominent l'endroit où étoit autrefois située *Marcinna*, sont une branche de l'*Apennin* qui lui-même en est une des *Alpes*. Elles s'étendent depuis *Salerne* jusqu'au voisinage de l'isle de *Caprée*, et viennent se terminer au promontoire de *Minerve*, en fermant le golfe de *Pœsti*; c'étoit autrefois l'extrémité des terres *œnotriennes*. Le noyau de la plupart de ces montagnes est de roc vif, dont la formation est probablement aussi ancienne que celle du

monde. Une suite de rochers, situés sur le rivage oriental du golfe de Naples, sépare ces grandes montagnes de la mer, et forment la place des *territoires* de *Massa*, de *Sorriento*, et ceux qu'on trouve sur toute la côte, depuis *Castellamare* jusqu'aux *Syrènuses*. Ces rochers, d'un tuf peu solide, et par-là même facile à travailler, du *niveau* de la mer, et sans doute depuis leur *base* jusqu'à leur *sommité*, sont par tout remplis de *scories*, de morceaux de lave semés de distance en distance, et d'autres *corps calcinés* ou *vitrifiés* par le feu d'un volcan : ces matières inégalement accumulées en *différens temps*, évidemment répandues en *diverses fois* les unes sur les autres, ont manifestement été rejettées par le Vésuve qui en est voisin; et comme elles doivent nécessairement l'avoir été avec le corps devenu solide dans lequel elles sont à présent encastrées, il faut que la masse entière de ces rochers soit composée des cendres et des sables amoncelés avec ces matières. Cette masse s'est donc formée successivement par l'action de l'eau, celle de la pression, et paroit avoir pris avec le temps sa consistance actuelle. Les particules martiales abondamment contenues dans ces cendres et dans ces sables brûlés, ont donné aux rochers la couleur jaune et rougeâtre qu'ils ont maintenant.

Dans l'éruption qui ensevelit *Herculanum*, *Pompeïa et Stabie*, le *Vésuve* répandit une immense quantité de *pierres ponces* jusqu'à cette dernière ville, distante en droite ligne de trois milles de son sommet; et comme aujourd'hui, dans ses convulsions les plus violentes, il ne lance des pierres qu'à quelques centaines de pas tout au plus de sa bouche, il semble que sous le premier consulat de Tite et de Domitien, l'action de ce volcan fut au moins trente fois plus grande qu'elle ne l'est de nos jours. Quoique dès-lors même elle dut être quatre fois moindre qu'elle ne l'étoit au temps où elle porta ses ra-

vages jusqu'à l'extrémité du promontoire de *Minerve*, située vis-à-vis l'isle de *Caprée*, ainsi sa violence est à présent cent vingt fois moins grande qu'elle ne le fut quand, par ses dépôts, il entassa la matière des rochers de cette côte. Dithmar Bleffken dit que l'*Hécla* rend inhabitables, à six lieues de son sommet, les terreins de l'Islande qui en sont voisins; à ce compte, il faut que la force de ce volcan soit à-peu-près double de celle du Vésuve, dans les temps même où il eut sa plus grande activité, puisque les corps qu'il vomit à cette époque ne sont pas éloignés de sa bouche de plus de trois lieues.

Au dessus, mais à la gauche de cette longue montagne de *Pausilippe*, opposée à la côte dont je viens de parler, dans l'endroit appellé *Astroni*, on trouve, à huit mille du Vésuve, un autre *volcan* bien plus ancien, et non moins terrible autrefois que le Vésuve même; c'est lui dont les explosions semblent avoir formé la plupart des montagnes situées dans ses environs, et les rochers qui s'étendent jusques vis-à-vis *Nisida:* cette petite isle fut elle-même un volcan singulier, dont la bouche, ouverte au niveau de la mer, forme son port appellé *Porte Paone;* quelques-uns la croyent arrachée du Pausilippe, mais après l'avoir examinée de près et à plusieurs fois, je crois qu'elle s'est formée d'elle-même par les seules matières qu'elle a rejettées.

La grande proximité d'*Astroni* et de la *Solfatara*, me fait regarder celle-ci comme un reste de l'ancien *volcan*, dont le foyer paroît avoir changé de place. Les masses prodigieuses de matières vitrifiées, qui forment entre Naples et Pouzzol des rochers élevés de plus de six cents pieds, montrent la puissance incroyable des feux autrefois renfermés dans cette montagne, dont les mouvemens changèrent la face de tous les pays voisins. Ses éruptions, antérieures à celles du *Vésuve*, ne leur furent en rien inférieures, et causèrent sans doute, ainsi

que celles d'*Astroni*, les mêmes désastres qui, pendant un temps, rendirent impratiquables toutes les contrées où leur projection put atteindre.

La disposition des lieux situés à la portée de ces trois volcans, l'état où devoient être tous ces terreins, quand les Pélasgues formèrent leurs établissemens dans l'Œnotrie, montrent pourquoi, après s'être avancés de proche en proche, depuis le détroit de Sicile jusqu'à l'entrée du golfe de Naples, ils furent contraints de s'arrêter sans pouvoir s'étendre dans un territoire présentement, sans comparaison, plus beau que celui dont ils se contentèrent, mais alors absolument *inhabitable*. On voit aussi pourquoi, lorsqu'ils voulurent pénétrer plus avant, ils laissèrent entr'eux et l'Œnotrie les golfes de Naples et de Pouzzol, et leur préférèrent le rivage de Cumes.

Ces mêmes observations, en faisant connoître les raisons de la marche singulière des peuples Œnotriens, nous font voir que même avant leur arrivée, le *Vésuve*, encore dans toute la force dont il est capable, avoit déjà ravagé toutes les terres situées près de lui, et cela plus de 3400 ans avant le temps où j'écris ces remarques. *Astroni*, qui est un *volcan* mort, la *Solfatare*, autre *volcan* dans sa *décrépitude*, sont encore plus anciens, et leur existence précéda vraisemblablement d'une longue suite de siecles celle du Vésuve.

De la *force* et de la *violence du feu* vint, au dire de Varron, *de Ling. Latin. lib. IV*, le nom de *volcanus*, mot qui, dans la langue pélasgue, signifioit probablement le plus grand feu possible. Et comme ces peuples appellèrent le Solfatara *forum volcani*, de la corruption de ce mot les modernes firent celui de *volcan*, qui devint chez les Latins celui du dieu du feu. Mais, de toutes les montagnes ardentes, la première qu'on appella *volcan*, fut la Solfatara, et celle d'où vint cette dénomination à toutes les autres.

Pour exprimer la fertilité et la richesse des terres où ils s'établirent, les nouveaux habitans de *Cumes* leur donnèrent le nom d'*Opiques*, du mot pélasgue *Ops*, qui désignoit la déesse de la terre, et comme elle étoit la source de tous les biens, de ce nom même les Latins, au rapport de Festus, firent le mot *opes*, *richesses*, d'où vinrent une infinité d'expressions, au propre et au figuré, dont l'origine remonte aux langues *osques* et *pélasgues*. Ces peuples fondèrent *Capoue* dans un terrein encore plus fertile que celui de *Cumes*, et lui donnèrent le nom de *Kannu*, qu'on voit dans ses médailles, où l'*alpha* est enfermé dans le premier *pit alii à planitie Regionis*, dit Festus; cette dénomination signifioit un *champ* par *excellence*; de-là vint le nom de *Campus*, *Campania*, chez les Latins et chez nous. Verrius rapportoit un passage du poëte Ennius, où le nom des *Osques* étoit écrit *Opsci*. On voit clairement sa dérivation du mot *opique*, d'où sortirent ces peuples voluptueux, dont les usages désordonnés donnèrent lieu au mot d'*obscénité*, encore en usage chez nous, dans le même sens où il le fut chez les Latins.

La situation de *Cumes*, baignée d'un côté par les flots de la mer, voisine par deux autres des *lacs*, dont les restes se voyent encore dans ceux de *Fusaro* et de *Licola*, la fit appeller *kime*, suivant Strabon, *lib. V*, du mot qui, de la langue *pélasgue*, semble avoir passé dans la *grecque*; il signifie *fluctus*, ou peut-être *illuvies*, qui peint encore bien mieux la position de la ville dont il forme le nom.

Selon la coutume des temps les plus anciens de la Grèce, d'expliquer, comme nous l'avons fait observer, les *phénomènes physiques par les événemens de leur histoire particulière*, les Pélasgues de *Cumes* donnèrent à ses environs et à la *Solfatara* les noms de *champs Phlégréens*, à l'imitation de ceux de la Thessalonie; ils prétendirent que c'étoit-là où

les

les *géans* avoient combattu contre les dieux : des Thesprotiens vraisemblablement mêlés parmi eux, donnèrent, comme ils l'avoient fait à *Pandosie* et au *fleuve voisin*, les noms funestes d'*Averne* et *Flégéton*, au lac et au petit ruisseau situés dans leur territoire. Ces fictions rappelloient des lieux, des actions intéressantes pour ces peuples, auxquels elles retraçoient la mémoire de leur ancienne patrie, et celle des princes de la famille de Saturne qui avoient occupé les mêmes pays dont ils tiroient leur origine, reconnoissable à ces seules dénominations, mais plus encore à l'institution de l'*oracle* de la Sibylle, imité de celui de Dodone, qui fut inventé par les Pélasgues leurs ancêtres. On voit donc que les fables, les superstitions, les caractères et la langue de ces peuples, se réunissent ici pour prouver leur arrivée à Cumes, bien avant celle des Euboïens.

Anthiocus de Syracuse, cité dans le sixième livre de Strabon, disoit que l'*ancienne Italie ne comprenoit que le seul pays des OEnotriens.* Mais avec ce même pays, la nouvelle renfermoit, comme elle le fait aujourd'hui, tous ceux qui du golfe de Posidonia s'étendent jusqu'aux Alpes : Strabon le dit expressément au commencement de son livre V. Située dans cette partie, *Cumes* étoit en ce sens la plus *ancienne de toutes les villes de l'Italie et de la Sicile*, ainsi que le dit encore Strabon ; ce qui ne pouvant être vrai, suivant le même auteur, que par rapport à la nouvelle Italie, montre clairement que la colonie des Pélasgues cuméens, postérieure à celle de *Pendosie* et des *villes œnotriennes*, précéda néanmoins tous les établissemens des Tyrrhéniens et ceux des Aborigènes, puisque ces derniers étoient certainement situés dans la nouvelle Italie. La grande antiquité que Strabon donne à Cumes, fait voir, contre son propre sentiment, qu'elle existoit bien avant l'arrivée des *Calchidiens* dans ces

quartiers, et les médailles de ces peuples en sont une preuve évidente; car, pour rappeller un temps de leur ville antérieur à celui où il vinrent l'occuper, ils employèrent des *caractères pélasgues*, avec le *symbole* de l'Hébon, propres à marquer leur religion et leur dérivée dans cette contrée. S'ils furent regardés comme les fondateurs de *Cumes*, c'est parce qu'ils l'occupèrent, comme nous le dirons bientôt, quand les Pélasgues l'eurent abandonnée pour les raisons à rapporter dans la suite.

Les *Opiciens*, sous le nom d'*Osques*, fondèrent *Casilin et Cassinum*, qui dans leur langage signifioit une petite ville, *Oppidum*; ils s'étendirent ensuite entre les montagnes qu'occupèrent long temps après eux les Herniques et les Latins, et allèrent former une colonie indépendante dans l'endroit où est maintenant *Tivoli*; une partie de cette ville étoit encore appellée *Sicilion* quand Denys d'Halicarnasse écrivit son histoire. Ces peuples prirent le nom de *Sicules*; et comme ils tiroient leur origine de *Cumes*, et par elle de l'*OEnotrie*, cela fit dire à Anthiocus de Syracuse, que les *Sicules, les Morgetes et les Italiens, furent d'abord OEnotriens.*

Avant les *Aborigènes*, les *Sicules* eurent des établissemens dans la Sabine, et furent les pères de ceux qui, vers les sources de l'*Aterne* et du *Vélin*, fondèrent *Aveia, Furconium et Amiterne*, d'où sortirent les *Sabins*, qui donnèrent ensuite des colonies à toute la partie inférieure de l'Italie. Le nom de *Furconium* venant de *Parics*, indiquoit une ville située sur les limites du territoire de ces peuples, comme on dit à présent le château de *Barre* ou celui de la *Garde*, pour exprimer l'usage de ces places destinées pour être la *barrière* ou la *garde des frontières*: du mot osque *veia*, signifiant *plaustrum*, *charriot*, suivant Festus, vint le nom

d'*Aveia*, distante à-peu-près d'une *traite* de *chariot* d'Amiterne, dont elle étoit à treize milles; enfin de la préposition, *propter circum*, et du nom de l'*Aterne* fut formé celui d'*Amiterne*, pour indiquer la proximité de cette rivière. Scaliger a fort bien observé que son étymologie ne peut venir d'*Amnis*, comme le dit Varron; mais celui-ci dit avec raison, que par rapport au fleuve voisin, cette ville prit le nom d'Amiterne. *Qui circa Aternum habitant amnem Amiterni vocantur.* Ce même auteur trouvoit, *lib. V*, qu'il falloit remonter jusqu'à la langue des *Osques*, pour arriver à la racine du mot *cascum*, qui chez les Sabins signifioit *vetus*. Cette communication de langage entre ces peuples et les *Osques*, si éloignés les uns des autres, ne put avoir lieu sans une colonie intermédiaire, qui fut celle des Sicules, dont ceux d'Amiterne descendoient, et dont ils furent séparés par l'arrivée des Aborigènes.

Les *dénominations* de presque toutes les villes, des fleuves, des lacs et des endroits les plus remarquables de la Sabine, étoient ou *grecques*, ou mêlées des termes de cette langue et de la *latine*. La position d'*Interocrée*, l'une de ses villes situées entre des montagnes d'un accès difficile, étoit désignée par la préposition latine *inter*, *entre*, et par le mot grec *saxum asper*, marquant les monts escarpés de son voisinage. *Curia*, *hera*, *domina*, indiquant une capitale, devint le nom de celle des Sabins, qu'on appella *Cures* ou *Curis*; sous cette même expression on entendoit le lieu de l'assemblée du peuple d'Athènes, et l'une des divisions du peuple romain, d'où le mot *curia*, *cour*, paroît être resté aux *Italiens* et aux *Français*, pour exprimer le *barreau*.

Semblables à des pas, dont la trace imprimée sur une route inconnue depuis plusieurs siècles, conduiroit jusqu'à l'endroit d'où elle partoit, unies à la marche de l'histoire,

les étymologies des idiômes de ces différens peuples nous mènent à celui qu'on parloit dans la *Pélasgie*, où elles nous font retrouver leur *origine commune*. Sortie de la même source, la langue latine dut avoir beaucoup d'analogie avec le Sabin et l'Osque : comment en effet, si la chose eût été différemment, les Sabins et les Romains se seroient-ils entendus dans cette ville, même long-temps après que ces peuples n'existèrent plus; car Strabon observe qu'on y jouoit encore sur les théâtres des comédies écrites et prononcées dans l'idiôme et suivant l'usage des anciens Osques : *nam cùm Oscorum gens defecerit, eorum lingua Romanis salva manet, ut more quodam patrio scripta poetica in scenicum certamen perveniant histrionesque pronuncient.* Toutes ces langues n'étoient donc que des dialectes du pélasgue, comme le napolitain, le vénitien, le bolognois et le génois en sont à présent de l'italien.

Homère donnoit le titre de *saint* aux Pélasgues, *Divi Pelasgi*, parce qu'ils avoient institué l'oracle de Dodone; les Sabins, possesseurs d'un oracle tout semblable, portèrent un titre pareil, au rapport de Pline, *lib III*: *Sabini ut quidam existimavêre à religione et deorum cultu Sevini appellati.* Festus rapporte que le mot *Oscum* ou *Opicum* signifioit *sacré*, sans doute à cause de l'oracle d'Apollon situé dans l'*Opique*. Il semble que tous ces peuples aient voulu consacrer le titre primitif donné à leurs ancêtres, avec la religion et les superstitions qui montrent leur commune origine.

Les Sicules, *originaires* de l'*Opique*, ayant déja perdu une grande partie des terreins qu'ils occupoient, même avant la dixième génération qui suivit l'arrivée d'Œnotrus en Italie, c'est-à-dire trois siècles avant la guerre de Troye, le temps nécessaire à toutes ces diverses colonies pour former leur

établissement, ne permet pas de fixer celui de Cumes, dont elles sortirent plus tard que trois générations après Œnotrus. Ce temps semble, d'un autre côté, ne pouvoir être antérieur, car alors même les Pélasgues du Péloponèse se transportèrent dans la Thessalie, suivant Denys d'Halicarnasse, *lib I*; et l'on vient de voir que ceux de Cumes, mêlés sans doute de quelques Pelasgues thessaliens, donnèrent à ses environs des noms empruntés de ceux de cette province; ainsi la fondation de cette ancienne ville remonte à huit cent dix ans avant celle de Rome; elle fut la souche d'où sortirent les Campaniens, qui s'étendirent jusqu'au-delà du *Sarne*, des Osques, qui, suivant Strabon, vinrent jusqu'à *Suessa*; des Sicules, qui donnèrent leur nom à la *Sicile*, et par la suite, des Sabins, desquels vinrent les *Marses*, les *Herniques*, les *Eques*, les *Samnites*, les *Lucaniens*, et les *Brutiens*: ces derniers refluant sur l'Œnotrie, retournèrent, long-temps après l'époque dont je parle, dans le pays de leurs ancêtres, comme les Romains s'emparèrent du Latium, dont ils tiroient leur origine.

Une ville d'*Amiclée*, très-anciennement située sur le plan de *Terracine*, fut, dit Pline, *lib. XI*, *cap.* 3, détruite par les serpens. Beaucoup plus avancée sur la côte que celle de Cumes, cette ville fut fondée certainement après elle. Ses premiers habitans, suivant un usage alors fort commun, donnèrent le nom de Troye aux lieux où ils abordèrent: celui d'Amiclée fait voir que les peuples du Péloponèse, dont elle tiroit son origine, encouragés sans doute par les succès des premières colonies œnotriennes, ne cessèrent de les renforcer, en leur envoyant de temps en temps de nouveaux colons, invités à suivre les autres par la beauté du pays qu'ils venoient habiter, et la facilité de s'y établir; car il est assuré que l'Hespérie, alors presque totalement privée d'ha-

bitans, étoit couverte de bois, auxquels il faut attribuer la facilité avec laquelle ces peuplades s'établirent où elles voulurent, se séparèrent, devinrent indépendantes les unes des autres, et formèrent tant de dialectes différens.

La Grèce faisoit dans ces temps-là ce que fit l'Espagne après la découverte de l'Amérique, elle s'épuisoit d'hommes pour en fournir à l'Italie. Ce défaut d'économie politique causa la dépopulation du pays d'où sortirent tant de colonies. Le sanglier d'Erimanthe en Arcadie, le serpent de Lerne, le lion de Némée dans l'Argolide, la chasse de Calydon, et le grand nombre de brigands répandus par-tout, montrent que dans le siècle où Hercule et Thésée, par une suite nécessaire des émigrations que ces pays avoient souffertes, ils étoient couverts de vastes forêts, et par conséquent peu cultivés et dénués d'habitans. Ceci nous explique comment les Œnotriens purent suffire à tant de colonies, et comment la Grèce, en leur procurant les moyens de les fournir, se trouve, peu de temps après, dans le cas d'en avoir elle-même besoin. Au reste, ces peuplades, dispersées en tant d'endroits, étoient peu considérables; elles se logeoient dans le pays plutôt qu'elles ne l'occupoient, jamais elles ne formèrent de grandes puissances, et l'on peut dire qu'au moins pendant long-temps, elles se mirent en possession d'une immense contrée, sans néanmoins avoir fait aucune conquête.

Ces nouveaux colons, tendant toujours à pousser en avant leurs établissemens, parvinrent, environ un siècle et demi depuis la première émigration, à se mettre en possession de tout le pays qui fut depuis appellé *latin*, et même à s'étendre jusque dans celui des *Sicules*, qu'ils resserrèrent dans le petit territoire d'*Amiterne*. La forme de leurs habitations, fondée en des lieux élevés à la manière des Arcadiens, comme le remarque Denys d'Halicarnasse, *lib. I*, du mot opt,

qui signifie montagne, leur fit donner dans la suite le nom d'*Aborigènes*. L'auteur que je viens de citer, ayant suffisamment montré leur descendance des Œnotriens, par leurs coutumes, leurs loix et leurs cérémonies religieuses; les livres de Caton et de Sempronius, qui nous manquent, reconnoissant d'ailleurs l'origine grecque de ces peuples, il seroit superflu de s'étendre ici sur toutes ces choses.

Les Aborigènes, parcourant les montagnes aux pieds desquels s'étendent les *marais pontins*, y firent plusieurs établissemens. Des monnoies de *Vélitri*, d'où ses habitans prirent le nom de *Volsques*, montrent que, comme les Rutules et les Latins, ils étoient d'origine pélasge. Ce furent eux qui repeuplèrent *Amyclée*, leur ancienne patrie: le mot d'*axur*, suivant Servius, signifiant *jeune*, *imberbis*, dans leur langage fut donné à Jupiter, protecteur de cette ville renouvellée, pour montrer que dans sa *jeunesse* elle avoit fondé la colonie qui, par reconnoissance, la rétablit ensuite sous le nom d'*Anxur Vulsculus perdidit Anxur*: Ennius, *apud Fest.*

C'est à ces différentes peuplades, indépendantes les unes des autres, et répandues sur les montagnes du pays depuis appelé *Latinum*, que *Saturne* donna des loix, au moyen desquelles il les réunit pour un temps.

Id genus indocile et dispersum montibus altis,
Composuit legesque dedit.

VIRGIL., *Æneid.*, *lib. VIII.*

Saturne et Janus sont les plus anciens rois dont l'histoire des Aborigènes nous ait conservé les noms; leurs institutions, leurs loix, leur réputation, l'estime où ils furent, et leur apotheose, montrent qu'ils gouvernèrent ces peuples avec beaucoup de sagesse, très-peu de temps après leur

sortie de l'Œnotrie. Suivant le très-ancien usage des Grecs, de déifier les princes de leur nation, et les hommes les plus remarquables par leurs vertus, leurs talens ou leurs belles actions, les Aborigènes déifièrent Saturne et Janus; ils firent dans la suite le même honneur au troyen Enée, à qui ils donnèrent le nom de *Jupiter indigète : Jovem indigetem appellant, lib. I.* Ces dieux *indigètes*, de quelque nom qu'on les décorât, n'étoient pas comptés parmi les grandes divinités ; ils jouissoient seulement, disoit-on, d'une *vie très-longue*, sans être pour cela regardés comme *immortels*, *longo perpetuoque ævo potiturum*, disoit *Apollinaris*, en parlant d'Enée ; *sed aliud tamen est*, ajoute Aulu-Gelle, *lib. II, longævum ævum aliud perpetuum, neque dei longævi appellantur, sed immortales.* Voilà pourquoi Virgile ne donne au Saturne, roi des Aborigènes, que le titre de *senex.*

Saturnesque senex, Janique bifrontis imago.

Ces princes ne furent donc considérés d'abord que comme des dieux *indigètes*; et le nom de Saturne paroît avoir été imposé à l'un d'eux, par rapport au grand âge où il parvint, *quòd saturetur annis*, dit Cicéron, *de Nat. deor., lib. II.* Sa vieillesse et l'étymologie de ce nom le faisant confondre dans la suite avec le Κρόνος des Grecs, ce dernier fut aussi appellé Saturne, et l'on attribua bientôt à l'autre les évènemens de la vie de ce prince Titan, bien qu'ils n'eussent rien de commun entr'eux, ayant vécu en des temps et en des pays assez éloignés : de-là vint la fable de l'arrivée de Saturne, père des dieux, en Italie, qui fut même appellée *Saturnie*, quoique ce voyage n'eût aucun fondement dans l'histoire, mais effectivement parce que le Saturne Aborigène en gouverna une très-petite partie.

Pour

Pour donner à ce Saturne et à Janus quelqu'emploi relatif à leur nouvelle *divinité*, on supposa que l'un présidoit au temps, et l'autre au cours de l'année, parce que dans leurs réglemens ils donnèrent peut-être quelqu'espèce de forme à l'année civile. Ces mêmes peuples firent aussi présider leur *Jupiter indigète* aux eaux du fleuve *Numicius*, près duquel ils lui érigèrent un petit temple avec l'inscription curieuse : *Patrio Deo in digiti qui Numici amnis undas regit.* Ce monument singulier, encore existant au temps de Denys d'Halicarnasse, montre que la langue latine n'étant pas encore totalement formée dans le siècle postérieur à la guerre de Troye, quelquefois on négligeoit de se servir des langues pélasgues, osques, étrusques, alors en usage, pour employer celle des Grecs, déja perfectionnée; cette coutume durant encore près de six cents ans après, fut suivie sous le règne de Servius Tullius, comme on l'a pu voir au commencement de ce discours.

Le mélange de ces fables grecques et latines, venu de l'ambition qu'eurent ces anciens peuples de faire remonter leur origine jusqu'aux dieux, a fait douter si Janus précéda Saturne. Ce dernier paroit cependant avoir régné avant l'autre; mais ce qu'il nous importeroit bien plus de savoir, c'est le temps où ils vécurent, car il détermineroit à-peu-près celui de l'établissement des Aborigènes. Voici quelques recherches à ce sujet.

Janus, au rapport de Plutarque, *Quest. rom. XI*, vint de la Perrhébie, province de l'Hémonie, où les Pélasgues du Péloponèse s'établirent, suivant Denys d'Halicarnasse, *lib. I, cap. 9*, six générations après Pélasgus, c'est-à-dire quatre-vingts ans après l'émigration d'OEnotrus; ils y vécurent tranquilles pendant cinq autres générations, après lesquelles les Curètes et les Léléges les obligèrent d'abandonner la Thessalie, dont ils s'emparèrent. Peu après ce

temps de troubles, Janus s'embarqua pour l'Hespérie, dans l'espérance d'y trouver un asyle chez des peuples nouvellement établis, dans un pays abondant, où les hommes manquoient à la terre. Depuis plus d'un siècle les Grecs donnoient à Cécrops le nom de *Diphyes biformis*, parce qu'il appartenoit, comme nous l'avons dit ailleurs, à deux nations; Janus tenant à la Perrhébie dont il sortoit, et à l'Aborigénie où il se rendit très-illustre, y fut appellé *Bifrons*. Ces deux *expressions* signifiant justement la même chose, les anciennes médailles représentèrent ces deux principes précisément de la même manière, c'est-à-dire avec deux visages : Haym. *Thes. Britann.*, vol. 1, en cite une de Cécrops; celles de Janus se trouvent entre les mains de tout le monde.

Dans la vie de Thésée, Plutarque dit, en parlant des institutions de ce héros, qu'il fit fabriquer des monnoies avec l'empreinte d'un *bœuf, en mémoire du taureau de Marathon ou de celui de Crète, ou pour exciter ses citoyens au labourage*. Ces monnoies, ajoute-t-il, furent depuis appellées Hécatombœon ou Décabœon, c'est-à-dire valant cent ou dix bœufs. De-là sans doute l'expression payer vingt ou trente bœufs, qui ne désigne qu'une monnoie avec une ou plusieurs empreintes de cet animal, ou plutôt avec une seule de ces empreintes et des lettres propres à marquer les nombres vingt ou trente; c'est ainsi qu'à Naples, par vingt ou trente *onces* d'or, on indique une monnoie d'or très-légère, et fort inférieure en poids comme en valeur à l'*once* d'or qu'elle paroit exprimer. Plutarque n'attribuant pas à Thésée l'*invention* de marquer les monnoies, mais seulement celle de les marquer avec la figure d'un bœuf, il paroit manifeste qu'il la regardoit comme antérieure à ce prince.

Julius Pollux, *Onomastic., lib. IX, cap. 19*, rapporte que les Lydiens et les habitans de Naxe se disputoient cette *invention*, réclamée par les Athéniens et les Lyciens, qui l'attribuoient à Ericthonius, quatrième successeur de Cécrops. Sur une monnoie d'Athènes qu'on n'a pas encore expliquée, on voit une tête barbue, dont l'occiput est formé par un visage de femme, avec une corne de chèvre; c'est, je crois, Minerve *AEgioca*, et comme elle fut mère d'Ericthonius, c'est vraisemblablement lui que dans cette médaille on a voulu désigner comme *inventeur* des monnoies, et faire reconnoître par-là la déesse dont il étoit fils. De même que celles de Thésée, ces monnoies ne ressembloient peut-être pas à celles que Phidon d'Argos frappa dans la suite. C'étoient des barres de métal semblables aux verges d'or apportées du Brésil et du Mexique en Espagne et en Portugal, ou comme ces plateaux de cuivre marqués aux armes de la Suède sous le règne de Charles XII.

Dracon de Coryre, cité par Athénée, *lib. XV*, dit que Janus, *né dans la Perrhébie*, ayant inventé les *couronnes*, les *vaisseaux*, et marqué les premières *monnoies de cuivre*, les Grecs, les Italiens et les Siciliens le représentèrent sur les leurs avec deux *visages*, et mirent aux revers une *couronne* ou un *vaisseau*; grand nombre de médailles frappées en Grèce, en Italie et en Sicile, confirment la relation de cet écrivain.

Il paroît donc, par les monumens et les témoignages des auteurs, que les Italiens, les Siciliens et la plus grande partie des Grecs, attribuoient l'invention de la marque des monnoies à Janus, mais que les Athéniens en faisoient honneur à leur Ericthonius; ce prince, suivant la chronique d'Eusèbe, commence son règne soixante-neuf ans après l'arrivée de Cécrops, qui régnoit une génération après

OEnotrus : Ericthonius vécut par conséquent vers la fin de la quatrième génération, après l'émigration des Pélasgues œnotriens. C'est précisément alors que, suivant Denys d'Halicarnasse, d'autres Pélasgues se transportèrent du Péloponèse dans l'Hémonie, d'où Janus partit pour venir dans l'Hespérie. Ainsi l'invention de la marque des monnoies, trouvée probablement en Grèce par Janus, dans le temps d'Ericthonius, portée par le premier dans le pays où il se retira, fut dans le même temps employée par les habitans de l'Attique, d'où vint que cette invention fut attribuée à ces deux principes : Saturne fut donc contemporain du quatrième roi d'Athènes, et Janus dut régner dans la cinquième génération après OEnotrus ; conséquemment l'établissement des Aborigènes ne peut être postérieur que de très-peu de temps à celui de Cumes.

Comme la monnoie d'Ericthonius, celle de Janus n'étoit faite que des barres de métal, sur lesquelles on imprimoit quelques figures ; il nous en reste encore dans plusieurs recueils, Montfaucon et plusieurs auteurs en donnent les dessins. Cependant on en voit quelques-unes de rondes, frappées avec l'effigie de Janus, de très-grand relief, et d'un poids considérable ; le *musæum* Capponi en possédoit une qui pesoit quarante onces. Quand au vaisseau ordinairement empreint sur ces sortes de monnoies, Plutarque, *Quest. rom.* XLI, dit qu'il fut mis en mémoire de la navigation de ce prince pour venir en Italie, ou de celle du Tibre, dont il se servit pour procurer quelque commerce à ses peuples.

Ainsi, plus de trois cents vingt quatre ans avant la prise de Troye, l'art de graver des métaux en creux, celui de faire des poinçons, enfin celui de les frapper sur le cuivre, existoit en Italie, où la sculpture et l'écriture furent apportées cent trente-cinq ans plutôt. J'ai dit que Janus inventa cet

art en Grèce ; le mot *numus*, employé par les Latins, venant, comme le dit Festus, du mot Νόμισμα, prouve son origine grecque : c'est effectivement dans le temps de Janus et d'Ericthonius, que les langues grecques et latines commencèrent à se distinguer de la pélasgue dont elles sortoient, puisque c'est environ un siècle avant Phémonoé, et que dès-lors les Aborigènes, depuis appellés Latius, commençoient à former un peuple policé.

Telle fut l'origine et l'ancienneté de la colonie des Aborigènes, qui dut être établie au plus tard quatre ou cinq générations après OEnotrus ; c'est d'elle que sortirent les Romains, dont la domination s'étendit sur la plus grande partie de l'Europe, et sur de vastes contrées de l'Asie et de l'Afrique.

Comme les noms donnés aux environs de Cumes semblent montrer que la colonie des Osques fut fondée par les Pélasgues de Pandosie, mêlés des Thesprotiens venus avec eux du temps d'OEnotrus, et de Thessaliens qui peut-être vinrent ensuite s'unir à cette colonie, ainsi les dénominations d'Amyclée, de Pallantium et de quelques autres villes des Arborigènes, paroissent indiquer que leur colonie fut principalement composée de Pélasgues sortis de l'Arcadie et de la Laconie avec OEnotrus, renforcés depuis par d'autres Grecs venus de l'Hémonie. Ces peuples réunis occupèrent toute la côte de la nouvelle Italie, jusqu'au-delà du Tibre, où Janus fit un petit établissement sur la rive gauche de ce fleuve, et donna son nom au mont *Janicule*, comme Saturne avoit donné le sien au monticule depuis appellé *Capitolin*. Une troisième colonie, sortie de l'OEnotrie après les Aborigènes, les trouvant en possession de toute cette partie de l'Italie qui s'étend jusqu'au Tibre, alla s'établir plus loin, dans un pays alors entièrement abandonné.

Cette colonie, partie du golfe tyrrhénien, en prit le nom; elle paroît totalement formée des descendans de ces Pélasgues qui abordèrent dans ce golfe avec Œnotrus; c'est la raison pourquoi elle conserva plus que toutes les autres les mœurs des Arcadiens du temps de Lycaon, quoique son plus grand éloignement causât, dans la langue pélasgue qu'elle parloit d'abord, une plus grande altération que celle qu'elle reçut chez les *Osques* et les *Aborigènes*. Cependant le titre de *Lucumons*, toujours conservé au prince ou chef de cette colonie, venoit de l'Arcadie, selon la remarque de Scaliger, *ad not. in Varr. de Ling. Lat. et tamen origo Græca; nam in Latio Lucumones ii sunt qui in Arcadia.* La médaille de *Fiésole*, l'une des plus anciennes villes *méditerranées des Tyrrhéniens*, ayant conservé précisément le même revers que celle de *Pœsti*, gardant comme elle l'empreinte de la *sèche* avec le *dauphin*, et malgré la grande distance où elle étoit de la mer, portant l'aplustre, autre symbole de Neptune, montre clairement son origine œnotrienne, et nous fait voir en même temps que comme *Phistulis*, sa *métropole*, cette ville fut consacrée à *Neptune*, dont elle porta le nom; car Phissul n'est qu'une altération du nom primitif de Phistul, qui étoit, comme on l'a vu, le nom de ce *dieu*.

Strabon, *lib. V*, fondé sur des traditions antérieures à lui, dit qu'un petit-fils d'Hercule et d'Omphale, nommé Tyrrénus, obligé d'abandonner la Lydie, arriva vers l'endroit où, par son ordre, Tarchon bâtit *Tarquinium*, et qu'il donna le nom de *Tyrrhénienne* à toute cette contrée. Ce Tyrrhénien, étant petit-fils d'Hercule, devoit vivre vers le temps de la guerre de Troye, ou du moins peu avant cette époque. En adoptant cette opinion peu vraisemblable, les Tyrrhéniens seroient un peuple fort moderne en comparaison des Œnotriens, des Osques et des Aborigènes; mais pour montrer

qu'ils n'avoient pas reçu leur nom de Tyrrhénus, ces mêmes Tyrrhéniens pouvoient prouver, par titres très-authentiques, que plus de deux siècles avant lui ils étoient déja des *voleurs* fameux, ainsi que les appelle Homère dans son hymne à Bacchus.

Ce qui ne pouvoit être, si dès-lors ils n'eussent eu des établissemens fixes propres à déposer les produits de leur *piraterie*. Et comme le Bacchus, fils de Sémélé, dont il est parlé dans cette hymne, naquit cent ans après Ericthonius, il faut nécessairement que ces établissemens tyrrhéniens se soient formés peu après ceux des Aborigènes, c'est-à dire vers la cinq ou sixième génération depuis OEnotrus, plus de deux cents soixante-dix ans avant la prise de Troye. Cette fable de Strabon est donc absolument sans consistance, car Tyrrhénus ne put donner à ces peuples un nom sous lequel il est démontré qu'ils voloient plus de deux siècles avant lui.

Ainsi les Pélasgues, les Osques, les Sabins, et pour les mêmes raisons les Tyrrhéniens, furent appellés *divins, pour marquer*, suivant Denys d'Halicarnasse, *leur profonde connoissance des choses sacrées*; ce nom, d'où vinrent ceux de *Tusciens, Toscans, ou Etrusques*, justifie les anciens historiens qui firent descendre ces peuples des premiers Pélasgues. Hérodote, peu content de faire jeûner pendant longtemps les Lydiens de deux jours l'un, pour remédier à la disette où ils se trouvoient, fait encore embarquer dans ces circonstances une partie de leur nation, sous la conduite de Tyrrhénus, fils de Manès, petit fils de Jupiter et de la Terre, pour venir chercher du pain en Etrurie. Ce conte, plus absurde que tous ceux des mille et une nuits, n'est rapporté ici que pour faire sentir combien d'extravagances a fait écrire le desir de trouver aux Etrusques une origine différente de celle qu'ils tirèrent de l'OEnotrie.

Pyrges, *Pyrgi*, distante de quinze milles ou cent quatre-vingt stades de l'embouchure du Tibre, semble avoir été le premier endroit où les Tyrrhéniens se fixèrent; c'est pourquoi Virgile, *lib. X*, donne à ses habitans le nom de *Pyrgi veteres*.

Et Pyrgi, intempestæque Graviscæ.

Dans le petit havre où ils s'arrêtèrent, on voit encore une *tour;* ils appellèrent ce lieu d'un nom analogue au leur, et comme lui tiré de la langue pélasgue, d'où il passa dans la langue grecque, et signifie *tour*. Le petit bourg bâti sur cette plage y servoit d'asyle à leurs barques, et dans son nom même on reconnoît leur manière de se fortifier, dont parle Denys d'Halicarnasse, déja cité sur ce sujet.

Peu après ils fondèrent une ville plus considérable, où ils établirent la demeure de leurs *chefs;* c'est *Varcona :* les Latins, qui altérèrent tous les noms, lui donnèrent dans la suite celui de *Tarquinium*. Mais le premier qu'elle porta, correspondant manifestement aux mots *dux, princeps, conducteur, prince*, nous montre qu'elle fut la *résidence* et la *capitale* des premiers princes tyrrhéniens. L'V ajouté signifie peut-être, comme dans *Vetulonium, Vetl Arcona*, la *vieille capitale*. Par une suite de l'erreur précédemment réfutée, Strabon la croit construite par un certain Tarchon, fondateur des douze villes principales de l'Etrurie, comme si la chose eût été possible à des Lydiens en petit nombre, errans, chassés de leur pays, et venus de si loin dans un temps où le peu de connoissance de la navigation faisoit de ce voyage un voyage plus long que ne le seroit pour nous celui des Indes orientales. Outre l'impossibilité de la chose, il est encore prouvé que tout ce pays étoit peuplé au temps où l'on suppose ce Tarchon, car les Pélasgues venus de Dodone et

de

de la Thessalie, y avoient déja fondé, comme on le verra bientôt, les villes d'*Agylle*, de *Saturnie*, de *Pise*, d'*Alsium*, et quelques autres, comme le dit Denys d'Halicarnasse, *lib. I, cap. 22.*

Cependant, dans cette fable même de Strabon, on entrevoit que *Tarquinium* fut en effet la plus ancienne des douze villes principales bâties par les Tyrrhéniens, et que vraisemblablement des colonies sorties de chez elle allèrent en fonder plusieurs autres. Elle devint très-illustre, et eut dans la suite de grandes relations avec Corinthe, puisque Démarate s'y retira quand les *Bacchiades* en furent chassés par *Cypsélus*, *Herod. lib. V.* Ce Démarate, et Tarquin son fils, contribuèrent à son embellissement, l'un en y conduisant grand nombre d'habiles artistes venus de Grèce avec lui, l'autre en lui procurant la faveur de Rome, qui tira d'elle, au rapport de Strabon, *lib. V*, les ornemens de sa magistrature, sa musique, ses rites sacrés et ses augures : c'est dans le territoire de *Tarquinium*, dit Ciceron, *de Divinit.* que *Tagès* sortit de la terre ; ainsi ce fut dans cette ville où la charlatanerie de la *divination* fut réduite en art par ce même *Tagès*.

Volsinium, situé près d'un lac, vers l'endroit où est aujourd'hui *Bolsena*, entre l'Apennin, à peu de distance de la mer, paroît avoir été l'un des premiers établissemens tyrrhéniens. C'est là, dit Pline, qu'on trouva les *meules tournantes, versatiles : molas Volsiniis inventas, aliquas et spontè motas invenimus in prodigiis, lib. XXXVI, cap. 18.* Une *roue*, gravée sur les anciennes monnoies de cette ville, y est sans doute placée pour lui conserver l'honneur de cette utile invention. L'V qui le représente, formant toute l'*épigraphe* de ces monnoies, il semble qu'on ait voulu laisser suppléer le reste du mot par l'idée du mouvement de

cette *roue*, propre à marquer la fin du nom de *Volsinium*, car il vient évidemment de *volvere*, *tourner*, passer du Pélasgue dans les Latins.

Empreinte sur les médailles de *Vétulonium*, autre ville tyrrhénienne, cette même *roue* semble y marquer qu'elle tiroit son origine de *Volsinium*. Au revers de quelques-unes de ces médailles on voit, près d'une *ancre* de navire, le *croissant*, symbole de la *Lune*; ce même *croissant* se retrouve sur les monnoies de *Populonium*, près de la *chouette*, autre symbole de *Diane* ou de la *Lune*, en ce qu'elle est un oiseau nocturne. L'*épigraphe* de ces dernières étant *Pupluna*, nous a conservé deux mots de l'ancienne langue pélasgue, altérée par les Tyrrhéniens. L'une est *pupl*, dont les Latins firent *populus*; l'autre est *luna*, qui chez eux comme chez nous signifia *lune*.

Le nom de *Populonium* indiquoit donc originairement le *peuple* de la *Lune*, et cette ville étoit consacrée à *Diane*, comme Posidonia l'étoit à *Neptune*. Du mot pelasgue ou étrusque *Pupluna*, les Romains ayant fait *Populonium*, ils firent sur le même principe *Vétulonium* du mot *Vet Luna*, ou *Vetus Luna*, exprimant l'*ancienne Luna*, et *Vetulonium* fut sans doute, par rapport à cette *nouvelle* ville, maintenant *Luni*, ce qu'étoit Naples, *Néapolis*, à l'égard de *Palæpolis*. Ainsi cette ville où *Diane* étoit adorée, colonie de *Volsinium*, devint ensuite la métropole de *Luna*, et peut-être de *Populonium*. Bien que méditerranée, *Vetulonium* portoit une ancre sur ses monnoies, comme *Fiésole* y portoit un aplustre, pour indiquer qu'elles tiroient l'une et l'autre leur première origine d'une ville maritime; c'est vraisemblablement *Phistulis*. Mais ce qui me semble très-remarquable sur la médaille de *Luni*, c'est l'attribut ou plutôt le *bétyle* de *Cérès*, considérée comme *Diane*, tel précisément

qu'il est représenté dans les peintures expliquées dans cet ouvrage.

Comme *Phistulis* et *Phissulis*, *Vetulonium*, *Populonium* et *Luna*, prirent leurs noms de ceux de leurs *divinités* principales. *Tuder*, à présent *Todi*, fut dans le même cas; les deux *massues* dessinées sur ses médailles, entre lesquelles on voit le nom *Tuterre*, montrent qu'elle fut sous la protection spéciale d'Hercule, et du mot *Tuterre*, dont les Latins firent Tutéla, vint probablement la dénomination de cette ville sûrement *Aborigène*, mais différente de *Tiore*, célèbre chez ces peuples par l'*oracle* de *Mars*: la main éployée, armée d'un *ceste*, mise en revers de quelques médailles de *Todi*, montre l'application de ses citoyens à la *gymnastique*, dont Hercule étoit le dieu *tutélaire*. Du nom de Mars vint aussi celui d'*Aretium*, *Arezzo*, remarquable en ce qu'il me semble rappeller une très ancienne coutume qui donne lieu à la fondation de cette ville comme à celle de *Pérugе* et de *Cortone*, dont elle est peu distante.

C'étoit, dit Denys d'Halicarnasse, un usage autrefois commun aux Grecs et aux Barbares, de renvoyer de leurs villes, en certaines occasions, tous les hommes en âge de porter les armes, après les avoir consacrés à quelque dieu, dont la protection leur procuroit souvent des établissemens propres à les dédommager: les Aborigènes dévouoient aussi tous les enfans à naître, pendant un an, et les destinoient à former des colonies, quand ils seroient en état de faire la guerre. On appelloit cette cérémonie *ver sacrum*, ou *printemps sacré*, d'où ces jeunes gens, au rapport de Festus, portoient le nom de *sacranic*. *Arezzo* semble avoir été fondée par une de ces colonies *militaires*, dévouée sous la protection du dieu Mars; et comme les noms de *Coryte* et de *Pérusia*, dont on fit *Coryti* et *Perusini*, viennent des mots *juvenis* et *ado-*

Iescens, ces trois villes paroissent avoir été ce que les Grecs appelloient *adelphes* ou *sœurs*, qualités marquées sur les médailles de la *Tétrapole de Syrie*; elles furent construites de proche en proche, les unes par ces jeunes gens appellés *Sacrani*, l'autre par la partie de cette colonie la plus âgée, d'où elle prit le nom de la *divinité* sous les auspices de qui elle s'établit.

Quelques villes tyrrhéniennes tirèrent leurs noms de leur situation : *Clusium*, suivant Tite-Live, *lib. X*, *cap 24*, fut anciennement appellée *Camars*; ce nom lui vint des vastes marais formés par le *Clanis*, près desquels la montagne où elle fut bâtie se trouvoit située. Car *Camars*, chez les Grecs, dut signifier *palus*, *marais* chez les *Pélasgues* tyrrhéniens; le mot de *Chiana* est resté pour exprimer ces terres inondées, qui prenoient autrefois le nom de *Clusium*, comme elles portent aujourd'hui celui d'*Arezzo*.

Nous avons déja parlé de l'origine du mot *Veia* ou *Veies*, auquel on remonte par la langue *osque*, sortie de la même source que la langue *étrusque*, et qui, vraisemblablement dans l'une comme dans l'autre, signifioit *plaustrum*, *charriot*. Dans *Veia*, il désigne peut-être l'invention de cette machine, ou l'usage particulier qu'elle en faisoit.

Quant à *Volterra*, colonie fameuse des Thyrréniens, ses médailles l'appellent constamment *Oritela*, manifestement composé de deux mots Ορος, et *Terra*, dont ils expriment une *population établie sur une montagne*; c'est précisément la situation de Volterre. Les Grecs disoient Ορειτρεφης *in Montibus nutritus*, nourri sur les montagnes, et l'expression *Terra*, pour désigner un bourg, une petite ville, un endroit peuplé, est encore restée chez les Italiens et même chez les François, qui ce terme exprime la possession d'un endroit habité. La langue pélasgue ayant donné naissance à la

grecque et à la latine, les racines de ces deux langues doivent nécessairement se trouver dans la première que nous ignorons; mais quand on trouve des mots composés de l'une et de l'autre, indubitablement construits de la manière dont ils le sont au temps où le Pélasgue existoit encore, on ne peut douter que par eux on ne remonte jusqu'à cette langue primitive. Tels sont les noms de *Cortona*, d'*Oritela*, de *Tarquinium*, ci-devant expliqués; tel est celui de *Rosella* ou *Rusella*, autre ville tyrrhénienne, maintenant *Grossetto*! son nom vient du mot pélasgue Ῥέω ou Ῥῦς *fluo* ou *stuxus*, passé depuis dans le grec, et de *sella*, *siège*, devenu latin; de sorte que l'expression résultante de l'alliance de ces termes grecs et latins, montre la position de cette ville, *assise* près du courant de l'*Ombrone*. Ces étymologies, dont la force s'augmente par leur nombre même, qu'il seroit aisé d'accroître, n'auroient cependant qu'une apparente ressemblance à la vérité, si d'ailleurs elles ne s'accordoient avec les médailles, avec les coutumes des peuples qui firent ces médailles et employèrent ces dénominations avec les traits particuliers et la marche de leur histoire; enfin, ce qui est très-remarquable, avec les positions des lieux qu'elles doivent exprimer. Ces positions, vérifiées par la nature des différens pays, souvent répétées, et toujours se trouvant très-exactement dépeintes par ces étymologies, leur donnent une valeur qu'elles n'auroient pas d'elles-mêmes, et me paroissent équivaloir à des monumens authentiques; car ce sont ceux de la nature même qui ne peuvent tromper, et sur la foi desquels il est impossible de douter que la langue osque, l'étrusque, ainsi que la grecque et la latine, n'aient eu leur source commune dans la langue pélasgue, et que toutes ces nations ne doivent leur origine qu'à la première colonie œnotrienne sortie de la Pélasgie.

Quoique l'écriture fut connue des Œnotriens dès le temps de leur arrivée en Italie, son usage dut cependant être très-rare chez ces peuples, parce qu'elle étoit trop difficile à employer sur les pierres, sur les marbres ou sur les métaux les plus durs : pour y suppléer, on se servoit alors de rouleaux de plomb, ou de livres faits de toile de lin, qui ne permettoient pas de s'étendre assez pour écrire quelque chose de suivi ; ces livres de lin, *lintei*, dont parle Pline, *lib. XIII, cap.* 2, étoient encore ceux des Romains au temps de l'expulsion des décemvirs, comme on peut en juger par ce que dit Tite-Live, *lib. IV, cap* 7. Dans la suite, on se servit des écorces d'arbres et des feuilles de palmier, sûrement inconnues aux temps et aux pays dont je parle ; ces plantes y étoient étrangères. Tant de difficultés empêchant ces peuples de se communiquer et de conserver les mémoires des faits, leur firent aisément oublier leur origine ; l'on voit en effet, par plusieurs exemples, que, dans un espace très-court, ils la méconnoissoient tellement, qu'ils se regardoient comme absolument étrangers les uns aux autres.

Tous ces établissemens Tyrrhéniens se formèrent sans trouver aucune opposition, si ce n'est de la part des Ombres ; ceux-ci paroissent s'être emparés de *Coryte*, située dans leur voisinage, peu après sa fondation ; car il la possédoient certainement quand les *Pélasgues thessaliens* arrivèrent en Italie. Cependant les Aborigènes, après avoir divisé les *Sicules* de l'*Aterne* de ceux de l'*Anio*, se trouvant trop à l'etroit, firent un de ces *printemps sacrés* dont nous avons fait mention, attaquèrent de nouveau ces derniers, les chassèrent des environs de *Tivoli*, et commencèrent la guerre qui dura plus d'un siècle.

Alors, c'est-à-dire dans le courant de la neuvième génération après Œnotrus, les *Pélasgues*, chassés de la *Thes-*

salie, se retirèrent dans les isles de la Grèce, vers les côtes de l'*Hellespont*, dans l'*Hestiotide*, sur le mont Olympe, dans la *Béotie*, la *Phocide* et l'*Eubée*; mais le plus grand nombre vint chercher un asyle chez les Dodoniens, dont ils étoient parens, comme ils l'étoient aussi des Œnotriens : ne pouvant s'étendre dans le pays, ils construisirent une flotte, dans le dessein d'entrer par la mer *ionienne* dans la mer *inférieure*, et de suivre, par conséquent, les traces des premières colonies œnotriennes; mais traversés, comme le dit Denys d'Halicarnasse, par les vents du midi, ils furent portés à l'embouchure du Pô, où ils construisirent *Spinète*, peu distante de *Ravenne*, bâtie par les *Thessaliens* venus avec eux, ou par eux-mêmes, dont on a peut-être confondu le nom avec celui de ces peuples. Le port de *Spinète*, fondé bien avant celui d'*Hadria*, étoit, au temps de Strabon, éloigné de quatre-vingt-dix stades de la mer, par une suite des attérissemens qui ont changé toute la face de cette côte, et font soupçonner qu'ainsi que la mer Baltique, l'Adriatique, et par conséquent toutes les autres, s'abaissent et se retirent insensiblement vers le Pôle Antarctique. *Spinète* devint une ville puissante, tint l'empire de la mer, et communiqua toujours avec la Grèce, où elle envoyoit fréquemment la dime de ses prises au temple de Delphes.

Alliés avec les Aborigènes, qui leur abandonnèrent le territoire de Vélie, ces nouveaux Pélasgues en levèrent *Coryte* et *quelques autres places* aux *Ombres* qui les avoient repoussés à leur arrivée. Ce furent probablement eux qui, changeant l'ancien nom de cette ville, lui donnèrent celui d'*Ortona*, signifiant une place bâtie sur une élévation : l'union du C indiquant l'ancienne *Coryte* avec la nouvelle dénomination, produisit celle de *Cortona*, propre à marquer les deux temps où elle fut possédée par les Tyrrhéniens et les Pélasgues.

Les habitans de cette ville, et les *Placianiens* de l'*Hellespont*, sortis, comme on vient de le voir d'une même origine, étoient, au temps d'Hérodote, c'est-à-dire près de mille ans après celui de leur établissement à *Cortone*, les seuls qui parlassent encore le Pélasgue.

Toujours unis aux Aborigènes, ces mêmes Pélasgues demeurant dans leurs villes avec eux, en construisirent encore de nouvelles; telles furent *Agylle*, depuis appellé *Cære*, située près de *Veïz*, dans l'Etrurie, *Alsium*, voisine de *Gravisca* et de *Tarquinium*, comme *Saturnie* l'étoit de *Volsinium*, le port *Argous* dans l'île d'*Athalie*, dont la fable attribua la fondation aux Argonautes, mais dans le nom duquel on reconnoît la patrie de ces Pelasgues originaires d'*Argos*, comme en conviennent Denys d'Halicarnasse et Strabon; ce port, situé de l'île d'Elbe, étoit près de *Populonium*. Ils bâtirent aussi *Pise*, entre *Volterre*, *Luni* et *Fidsole*, comme *Cortone* et les villes dont ils s'étoient emparés sur les *Ombres* étoient entre *Arezzo*, *Pérouge* et *Clusium*; ils construisirent enfin d'autres villes que Denys d'Halicarnasse ne nomme pas, en parlant de celles-ci, *lib. I, cap. 12*, c'étoient probablement celles des *Falisques*.

Ce mélange singulier des territoires Pélasgues et Tyrrhéniens, montre la foiblesse de ces derniers; car ils furent contraints à recevoir les autres chez eux; mais il contribua beaucoup à les réunir, sans néanmoins les confondre. Les premiers, au rapport de Denys, prirent *des autres leur expérience dans la navigation*, et ceux ci leur firent connoître, comme on le verra bientôt, les progrès des arts, bien différens en Grèce, quand ils en partirent, de ce qu'ils étoient au temps d'OEnotrus. Cette union devint si grande, qu'au rapport de Denys, *lib. I, cap. 27*, les Pélasgues en portèrent le nom de *Tyrrhénien*, *que prit alors*, ajoute le même

même auteur, *toute la partie occidentale* de l'Italie. On a déjà vu que, dans ce temps-là, l'ancienne Italie étoit comprise entre le détroit de *Sicile* et le *golfe de Posidonia; ce nom s'étendit ensuite*, comme le dit Strabon, *lib. V, jusqu'aux Alpes;* et comme l'Œnotrie en étoit la partie *orientale*, par le nom de sa partie *occidentale* on ne peut entendre que les pays situés à l'occident de la première, c'est-à-dire ceux qu'occupèrent dès-lors les Thyrrhéniens. C'est donc nécessairement à cette époque que ces peuples traversèrent l'Apennin, fondèrent successivement *Fulsina*, aujourd'hui *Bologne*, *Mantoue*, *Hadria*, dont la mer supérieure prit le nom, et s'étendirent jusqu'aux Alpes, qui du mot pélasgue *alpum*, conservé par les *Sabins*, pour signifier *album*, *blanc*, furent ainsi appellés, à cause des neiges dont leurs sommités sont presque toujours couvertes.

Les Thyrréniens s'avancèrent jusques dans la *Rhétie*, où quelques Grecs unis avec eux, et sans doute attirés par leur répotation, *alors très-grande en Grèce*, comme le dit encore Denys d'Halicarnasse, sembient avoir porté les lettres *cadméennes*, nuuvellement introduites dans leur patrie par les *Phéniciens*. Ces lettres s'y conservèrent jusqu'au temps de Jules-César, qui trouva dans le camp des Helvétiens leur dénombrement écrit en caractère grec : *Comment. Cæs. lib. I.* Ce fait, combiné avec le caractère inconstant, guerrier et religieux des Pélasgues, fait soupçonner que ces aociens Helvétiens, errans, toujours prêts à chercher de nouvelles demeures, et braves comme eux, pourroient être descendus de ces colonies mêlées de Pélasgues, de Tyrrhéniens et de Grecs.

Ainsi, le temps de la plus grande puissance des Etrusques, tombant dans l'espace compris entre l'arrivée des Pelasgues Thessaliens et leur sortie de l'Italie, l'une étant à-peu-près

sept générations avant la guerre de Troye, et l'autre environ cent ans avant cette époque, il faut que leur temps le plus florissant lui soit antérieur de près d'un siècle. C'est alors qu'occupant avec l'Etrurie tous les pays situés entre l'Apennin et les Alpes, ayant des ports sur les deux mers, faisant partie de ce peuple œnotrien dont les colonies occupoient l'OEnotrie, la Campanie, le Latium et la Sabine, ces peuples purent être considérés comme ayant effectivement été maîtres de toute l'Italie; et c'est là seule manière de concilier ce que dit Tite-Live, *lib. V, cap. 33*, avec la vérité de l'histoire.

Cependant, dans le même temps que les Pélasgues formoient ces établissemens en Etrurie, ils poursuivoient les Sicules, auxquels *ils enlevèrent*, dit Denys d'Halicarnasse, *grand nombre de villes sur les côtes de la mer dans l'intérieur des terres*; ces villes maritimes ne pouvoient être qu'Antium, Aſture, les vingt-trois villes inondées depuis par les marais Pontins, ou les places voisines occupées ensuite par les Volsques et les Rutules; ils suivirent leurs conquêtes jusques dans la Campanie, où ils fondèrent Larisse dans le territoire des Arunces : le nom de cet établissement rappelle également leur séjour dans le Péloponèse et la Thessalie. Vers cet endroit, les Pélasgues abandonnèrent les Sicules; mais les Opiciens et les OEnotriens, suivant Antiochus de Syracuse, les obligèrent enfin d'abandonner l'Italie. Dans les guerres soutenues par les Opiciens contre ces peuples, Cumes paroît avoir reçu une colonie de Pélasgues; ils s'y établirent de même que chez les Aborigènes et les Tyrrhéniens; et, comme on les confondoit avec ces derniers, cela fit croire qu'en effet Cumes fut autrefois une ville tyrrhénienne.

Cet état de prospérité des Pélasgues thessaliens dura peu;

des calamités publiques, occasionnées par une stérilité dont les suites furent affreuses, mais plus encore par un oracle qu'ils allèrent chercher à Delphes, jettèrent la défiance parmi eux, et les rendirent suspects les uns aux autres. Ils se divisèrent : partie retourna dans la Grèce, partie se retira chez les barbares; quelques-unes de leurs villes restèrent totalement abandonnées; d'autres, presque désertes, furent occupées par leurs voisins. C'est pour remplir le vuide de cette désertion que des *Eubéens*, conduits par Hippocles et Mégastène, vinrent, comme le dit *Velleius Paterculé*, s'établir à Cumes, où ils apportèrent le culte de *Bacchus* sous la figure de l'*Hébon*; cette dispersion des Pelasgues, évènement sans exemple dans toute l'histoire, dont on peut voir les détails dans le premier livre de Denys d'Halicarnasse, arriva dans le siècle qui précéda la guerre de Troye. Elle fit prendre une nouvelle face aux affaires des anciennes colonies cenotriennes : ce qui se passa dans la suite chez elles, l'arrivée successive des *Arcadiens*, dont Evandre étoit le chef; celle d'Hercule avec d'autres *Arcadiens* et des *Epéens* fixés ensuite en Italie; la fondation de *Lavinium* par les *Troyens* conduits par Enée, leur alliance avec *Latinus*, roi des *Aborigènes*, parmi lesquels ils se confondirent; le nom de *Latins*, porté depuis par ces peuples réunis; les établissemens des colonies *Grecques* dans l'ancienne Italie ou le long des rivages de la mer supérieure, ceux des *Argiens* dans les pays des *Falisques*, immédiatement après la guerre de Troye; l'origine des Ombres, des Liguriens, et ce qui arriva des Sicules, quoique très-intéressant, n'étant pas de mon sujet, je terminerai par quelques observations tirées de ce qui précède sur les arts des Tyrrhéniens, et sur les véritables causes de l'obscurité répandue sur leur histoire par les anciens et les modernes.

Le temps le plus florissant de ces peuples, dans la suite ap-

pellés *Etrusques*, fut celui où ils portèrent leurs colonies au-delà de l'Apennin. Ce temps correspond au siècle héroïque des Grecs; s'il ne produisit pas en Etrurie le même enthousiasme qu'il produisit en Grèce, c'est que ses plus grands établissemens s'étant multipliés sans trouver de résistance, elle n'eut point d'ennemis à vaincre, de grands obstacles à surmonter, et qu'elle travailla plutôt à son profit et son utilité que pour sa gloire et sa réputation. Ces deux grands motifs, animant également les héros et la nation grecque, inspirèrent à celle-ci le desir de conserver la mémoire des belles actions dont elle se trouvoit honorée, et fit naître chez elle les vers et les poëmes héroïques : faute de héros à célébrer, les Etrusques ne purent se faire valoir par ce genre de poésie; ce fut cependant la plus ancienne manière d'écrire l'histoire, lorsqu'au temps d'Hallyate, vers la quarante-cinquième olympiade, selon Suidas, Phérécyde de Scyros essaya de la mettre en prose, l'Etrurie ayant déja perdu tous les pays dont elle s'étoit autrefois mise en possession, forcée de les abandonner aux Anglois, appellés en Italie par un de ses citoyens, comme le dit Tite-Live, *lib. V*, reduite aux limites dans lesquelles elle s'étoit trouvée avant son union avec les Pélasgues, divisée, ainsi que le remarque Strabon, *lib. V*, en petits états qui l'affoiblissoient et la rendoient incapable de se défendre, elle n'eut rien à écrire de remarquable; d'où vint que son histoire ne présentant pas de grands sujets à ses artistes, fut inconnue chez elle-même, et que ses arts ne furent employés qu'à célébrer des héros et des faits presqu'entièrement étrangers pour elle.

Si l'on considère que les *Pélasgues*, suivant Æschyle, Denys d'Halicarnasse et Strabon, sortis d'*Argos* et de *Mycènes*, patrie de Tydée, d'Adraste, d'Agamemnon et de Ménélas, transportés dans la *Thessalie*, où régnèrent depuis Pélias,

Jason et Pélée, père d'Achille, s'établirent ensuite dans la *Béotie*, dont Thèbes, fameuse par les aventures de la famille de Cadmus et d'OEdipe, étoit la ville principale dans la Phocide, où vécurent OEné, Ancée, Méléagre, Parthénopée, Atalante dans l'*Eubée*, qui fournit une colonie à la *Cumes* des *Opiciens*, enfin dans l'Italie, on verra pourquoi, mêlés depuis avec les Tyrrhéniens, les évènemens des expéditions de *Thèbes* et de *Troye*, de la chasse des *Calydons*, et le voyage des *Argonautes*, où tous ces héros eurent la principale part, durent particulièrement les intéresser, et d'où vient qu'intimément liés avec ces peuples, ayant d'ailleurs une origine commune avec eux, les Etrusques, qui ne pouvoient rien tirer de leur mythologie et de leur histoire particulièrement, employèrent généralement, dans tous leurs monumens, leurs bas-reliefs, leurs pierres gravées, des sujets tirés des guerres où Tydée, Adraste, Polynice, Amphiaraus, Agamemnon, Achille, et tous les héros de la Grèce se signalèrent.

Avec les *sujets* à repré enter, les Grecs communiquèrent encore, par le moyen des Pélasgues thessaliens, des modèles, et par conséquent des *règles* aux arts de l'Etrurie. Les noms, écrits à côté des figures représentées dans les plus belles gravures attribuées aux étrusques, prouveroient assez qu'avec les sujets de leur composition, les artistes prirent en même temps la manière de les traiter du peuple dont ils les tenoient; mais le style du dessin même de leurs ouvrages montre, d'une manière encore plus convaincante, que la chose ne peut être autrement Cultivée chez les Grecs, dès les temps les plus anciens, la *gymnastique* ne fut jamais en usage chez les Etrusques; cet art, en donnant aux corps une force et une souplesse extraordinaires, put seul produire la *nature athlétique*, dont les formes, très-difficiles à rendre, ne peuvent

se deviner, et demandent la vue de ses exercices, une étude et une connoissance très-particulière de cette sorte de nature qu'on pourroit regarder comme factice ; l'Etrurie, satisfaite des spectacles de ses *gladiateurs*, incapables de produire et de montrer ces formes *athlétiques*, ne fut jamais à portée de les étudier ; et comme tous les ouvrages qu'on lui attribue tirent leur principale beauté de la perfection et des détails des formes, que la pratique seule de la *gymnastique* peut donner, il faut absolument qu'elle ait emprunté ces détails du seul peuple en état de les lui faire connoître. Ainsi, les modèles primitifs de ces mêmes ouvrages, les maximes suivies de leur exécution, comme les sujets qu'ils traitent, lui vinrent nécessairement de la Grèce.

Suivant Caton, cité dans le troisième livre de Pline, la colonie des *Falisques* qui occupoit un vaste territoire de l'Etrurie, *étoit originaire d'Argos : Falisca Argis orta, ut Autor est Cato, quae cognominatur Etruscorum*. Comme ces colonies, celle de *Ravenne*, de *Cortone*, de *Spinète* et de *Cœré*, malgré la dispersion des Pélasgues, subsistèrent toujours avec splendeur au milieu même des villes étrusques. Les deux dernières ayant déposé, comme le dit expressément Strabon, *lib. V*, chacune un trésor à Delphes, avoient des liaisons suivies avec la Grèce, dont les découvertes dans les arts passèrent successivement par leur moyen en Etrurie, de même que la connoissance de ses héros et son histoire.

Ce que les Etrusques firent de plus éclatant dans les arts, et ceux de leurs monumens dont il est parlé avec quelque distinction dans les anciens auteurs, sortirent ou de ces mêmes colonies, ou du moins des villes situées à portée d'elles. Clusium, où l'on voyoit le fameux labyrinte dont Pline, d'après Varron, nous a conservé la description, étoit très-voisine de Cortone ; Veïes, Tarquinium, Cœré, Volsinium,

d'où les Romains enlevèrent deux mille statues, et qu'on appelloit le *séjour des artistes*, étoient, ou du voisinage, ou du territoire même des Falisques argiens. Par Vétulonium, colonie de cette dernière ville, par Pupluna et Pise, les pratiques des arts de la Grèce parurent avoir une communication facile avec Volterre; Arezzo et Pérouge, situés près de Cortone, étoient encore peu distantes de Spinète et de Ravenne. Le commerce nécessaire de ces villes pélasgues avec celles de l'Etrurie, fournit à ces dernières les moyens de perfectionner les arts, dont elles avoient reçu les premières notions des pélasgues œnotriens. Elles connurent les découvertes faites en Grèce dans les temps suivans, par les Pélasgues thessaliens, et après eux par ces Falisques venus en Italie peu après le siège de Troye et le meurtre d'Agamemnon, comme Ovide et Virgile nous l'apprennent, *Amor, lib. III, Eleg. XIII, Æneid., lib. VII.*

La gymnastique et la sculpture reçurent des règles, et furent réduites en arts, l'une par Thésée, l'autre par Dédale, précisément dans le même temps. Deux cents ans après, la gymnastique put fournir à la sculpture les beaux modèles de corps athlétiques qu'on retrouve dans les plus belles gravures étrusques, faites à mon gré vers cette époque. Alors la sculpture, encore astreinte au signe, qui en gênoit les attitudes, n'avoit pu parvenir à donner à ses figures cette simplicité à laquelle la noblesse est attachée; mais elle commença dans le siècle postérieur à celui qui suivit la guerre de Troye, à rechercher cette simplicité dans les sujets même les plus composés. Cette recherche forme le nouveau style opposé par son principe à celui des temps précédens. Les figures des ouvrages les plus parfaits attribués à l'Etrurie, tenant à l'ancien style, suffiroient donc pour nous indiquer l'interruption du commerce arrivée vers cette époque entre ses arts et ceux

de la Grèce, puisqu'il est clair que le dessin n'alla jamais plus loin chez les Etrusques, quoiqu'il fit, dans la suite, de très-grands progrès chez les Grecs. L'histoire concourt ici à faire connoître la nécessité de cette interruption, car c'est précisément alors que, cessant d'envoyer des colonies nombreuses et suivies en Italie, comme elle l'avoit constamment fait depuis l'émigration d'Œnotrus, la Grèce tourna, au moins pour un temps, ses vues du côté de l'Asie mineure, où elle fonda tant de villes florissantes dans l'Ionie, l'Eolie et ces pays voisins. La colonie des Falisques Argiens, intéressée à conserver la mémoire du siége de Troye, auquel elle avoit assisté sous les ordres mêmes d'Agamemnon, chef de cette entreprise, dut aider beaucoup à répandre les détails des aventures de ce siége en Etrurie; elle fut, avec celle des Pisens établis à Pise, suivant Strabon, la dernière de toutes celles que les Grecs fournirent à ce pays.

Les artistes étrusques, privés des secours qu'ils tiroient de ceux de la Grèce, mais déja assez avancés pour se soutenir par eux-mêmes, travaillèrent en suivant les maximes adoptées par le passé. Plus ils multiplièrent leurs ouvrages, plus ils se confirmèrent dans l'habitude de suivre ces maximes, ce qui dut former chez eux un goût et un style national, connus maintenant sous le nom de goût et de style étrusque. Ce style savant, malheureusement fondé sur le goût décidé de la nation pour laquelle les artistes travailloient, par cette raison même ne put jamais se réformer.

Les connoissances que la gymnastique eut fournies à l'étude du dessin des Etrusques, interrompues par leur défaut de communication avec les Grecs, donnèrent à ces derniers les moyens de réformer leur style, et de se faire, dans la suite, un goût plus épuré; d'où leur vint cette aisance, cette simplicité qui les conduisit à la grace et à la beauté la plus sublime : méconnoissant

méconnoissant alors le point d'où ils partirent, ils crurent mettre dans leurs ouvrages un art tout différent de celui des Etrusques; mais c'étoit le même, avec cette différence qui existe entre la figure d'un adolescent et celle du même adolescent arrivé à toute la force de l'âge viril.

Dans le siècle antérieur à celui de la guerre de Troye, la puissance des Etrusques parvint à son comble, et dans le siècle postérieur à celui qui suivit cette même époque, les arts arrivèrent chez eux à toute la perfection dont leur style étoit susceptible. C'est environ le temps ou fleurit Homère, ou du moins peu avant; car on met la naissance de ce grand poëte vers la vingt-huitième année après la fondation de Cumes, cent cinquante-huit ans, suivant Hérodote, après l'expédition qui fournit les sujets de ses poëmes. On verra effectivement bientôt, par son témoignage même, que de son temps la sculpture des Grecs avoit déja laissé le style conservé en Etrurie.

Le nom d'aucun artiste étrusque n'est parvenu jusqu'à nous, mais on connoît celui de la plupart des sculpteurs, des peintres et même des graveurs les plus habiles de la Grèce. C'étoient des hommes libres, réputés pour leurs talens, au lieu que ceux de l'Etrurie étoient presque tous esclaves. Tite-Live dit, en parlant d'un roi de ce pays, *artifices, quorum magna pars ipsius servi erant, ex medio ludicro repentè abduxit.* Cette différence d'état, si capable d'influer sur les progrès des arts, fit accorder aux artistes grecs une considération qui nous a conservé leurs noms, et dont le défaut nous a privé de la connoissance de ceux des Etrusques. Cependant nous savons que Mnésicrate, fameux graveur, travailla chez ces peuples, *plutôt pour acquérir de la gloire*, dit Apulée, *que par intérêt : Mnesarcum comperio inter sellularios artifices, gemmis faberrimè*

sculpendis laudem magis quàm opem quæsivisse : in Florid. Cet artiste étoit vraisemblablement de Samos ; il vivoit vers la cinquième olympiade, et fut père de Pythagore. Suidas, et Plutarque *dans ses propos de table*, font naître en Etrurie ce philosophe, où peut-être Mnésiarate s'étoit marié ; mais il étoit certainement grec, puisque, selon la remarque de Bentley, *Dissert. Upon. Phalar.*, Pythagore gagna un prix à Elis ; et pour y concourir, il fallοit, comme on sait, prouver une origine hellénienne. Alexandre même, quoique descendant des Eacides et d'Achille, fut obligé de faire ses preuves à cet égard. Or, quoiqu'originaires de Grèce, les Etrusques n'étoient cependant pas Hellènes, non plus que les Romains, descendus comme eux des Œnotriens d'Arcadie.

En recevant des Grecs les arts subordonnés au dessin, les Etrusques prirent aussi d'eux celui de faire des vases en argile, et la connoissance des tours, inventés dans Athènes par Talus, neveu de Dédale. Ils réussirent très-bien à les exécuter, et leur principale manufacture, comme l'indique Martial, *lib. XIV*, s'établit dans Arezzo, voisine, comme on la remarqué, des Pélasgues de Cortone. Cet art suivit toujours en Etrurie celui de la Grèce, comme on peut le voir par les beaux vases trouvés dans le territoire de Volterre, acquis par S. A. R. le grand duc aujourd'hui régnant, et déposés dans la galerie de Florence : leurs formes, en tout ressemblantes à celles des plus beaux vases en bronze, déterrés dans les fouilles d'*Herculanum*, de *Pompeïa* et de *Stabia*, manquent cependant par la *peinture*, et sont à cet égard d'une extrême grossièreté. Le défaut des connoissances de la gymnastique, et de communication avec les Grecs, fixèrent la sculpture des Etrusques ; mais comme ils purent aisément transporter chez eux les modèles des vases faits en

Grèce, et les copier d'après ceux de terre ou de bronze, ils se perfectionnèrent dans cette partie; ils auroient sans doute fait de même par rapport à la sculpture, s'il leur eût été possible d'y transporter cette nature athlétique connue des seuls Grecs, et qui fut, comme on le verra dans la suite, la principale cause de leurs progrès dans la peinture, la sculpture et la gravure.

Hérodote ayant copié des mythologistes la fable de Tyrrhénus, inventée pour trouver sur une ressemblance de nom l'origine des Tyrrhéniens, cette fable, contraire à la vraisemblance, à l'ordre des choses et des temps, copiée par plusieurs historiens, employée par des poëtes, acquit dans la suite une autorité qu'auroit dû détruire celle de Xantus de Lydie; *c'étoit*, dit Denys d'Halicarnasse, *un très-savant homme dans l'histoire ancienne et dans celle de son pays; cependant il ne disoit, ni que Tyrrhénus ait été chef des Lydiens, ni qu'aucune colonie de ces peuples fût venu s'établir en Etrurie, ni qu'il eût jamais existé de colonies tyrrhéniennes avec le nom de Lydiens:* cependant plusieurs poëtes, fondés sur cette erreur, ayant donné le nom de Tyrrhène, de-là vint l'idée de la grande puissance de ces peuples, et l'opinion d'etendre leur domination sur toute l'Italie.

Deux sortes de Pélasgues vinrent successivement s'établir le long des rivages de la mer inférieure; les uns, sortis d'Arcadie sous la conduite d'OEnotrus, abordèrent en Italie près de dix générations avant les autres; ceux-ci, venus de Thessalie, mêlèrent à leur nom celui des Tyrrhéniens; mais les premiers en changèrent totalement, et prirent celui d'OEnotriens. Denys d'Halicarnasse, sentant que l'arrivée des Pélasgues thessaliens étoit postérieure à l'établissement des Tyrrhéniens, et ne regardant plus comme Pélasgues les OEnotriens, nia que les Tyrrhéniens descendissent des Pélasgues de Thes-

salie, ce qui étoit vrai ; mais ils descendoient des Pélasgues arcadiens, nommés depuis OEnotriens ; une équivoque lui fit donc attribuer aux uns ce que des auteurs plus anciens n'avoient entendu que des autres ; d'où vint qu'en cherchant à débrouiller leurs antiquités, son opinion ne fit que répandre sur elles une obscurité dont il étoit très-difficile de sortir.

Vers le temps de la restauration des lettres, Annius de Viterbe, malheureusement très-savant, employa ses lumières pour obscurcir celle de l'histoire ancienne, en prétendant illustrer sa patrie ; dans ce dessin il composa des livres sous les noms de Caton, de Xénophon, de Fabius Prétor, de Myrsile de Lesbos, de Manéthon et de Bérose ; son objet principal étoit de reculer l'origine des Etrusques jusqu'aux temps les plus éloignés, et de faire descendre d'eux les autres peuples occidentaux. Pour accréditer ses livres, il grava des inscriptions dont il lui fut facile de trouver l'explication, et fabriqua un décret de Didier, dernier roi des Lombards ; il y mit et trouva ce qu'il voulut : au moyen de toutes ces machines, accordées les unes avec les autres, *Noé* devint *Janus*, de qui sortirent les anciens habitans de l'Etrurie, et l'Italie devint la *Chetim* du texte sacré. Ces fictions trompèrent des écrivains de beaucoup de mérite, et passèrent dans leurs livres pour des vérités incontestables.

Vers l'an 1634, on prétendoit avoir trouvé à Scornello, près de Volterre, un très-grand nombre de manuscrits antiques ; en vain les gens de bon sens réclamèrent contre la légitimité de cette découverte, où l'on confirmoit toutes les impostures d'Annius, où *Janus* et *Italie* étoient *Noé* et *Chetim*. Ceux qui prétendoient l'avoir faite, donnèrent un gros livre à ce sujet ; mais sa fortune fut la même que celle des ouvrages supposés par le moine de Viterbe ; ils tombèrent dans le mépris, sans que pour cela on abandonnât les erreurs

dont ils étoient les auteurs. Beaucoup d'antiquaires crurent important à la gloire de leur pays de soutenir les fables débitées dans ces livres supposés; et sans les citer, de peur de se rendre suspect, ils cherchèrent des raisons pour les étayer. Ce que plusieurs modernes ont écrit de l'Etrurie, étant fondé sur les passages d'Hérodote, de Denys d'Halicarnasse, des auteurs qui les ont suivis, et sur les livres dont je viens de parler, ou ce qui est la même chose, sur les rêveries d'Annius de Viterbe, souvent extraites d'auteurs qui les ont employées sans le nommer, il n'est pas étonnant que cette matière soit devenue tellement compliquée qu'à la fin on a cessé de s'entendre, et les écrits se sont multipliés sans éclaircir la matière, devenue encore bien plus obscure quand, sur de tels fondemens, on s'est mis à parler des arts de ces anciens peuples; les difficultés jettées sur leur histoire m'ont fait écrire cette longue dissertation, où cependant j'aurois pu ajouter beaucoup de choses, que le lecteur, si j'ai eu le bonheur de le mettre sur le véritable chemin, suppléera de lui-même.

MONUMENS DES OBOTRITES.

Avant de terminer, je vais parler ici de quelques antiquités très-singulières trouvées dans cette partie de l'Allemagne autrefois occupée par les *Obotrites*, et quelques temps avant eux par les Vandales.

Les *Obotrites* faisoient partie de ces *Vendes*, qui peut-être originaires de la *Vandalie*, allèrent s'établir vers l'embouchure de la Vistule, d'où ils retournèrent ensuite dans leur ancienne patrie, épuisée d'hommes par les émigrations et les conquêtes des Vandales. Ces deux peuples, que bien des auteurs regardent comme différens, eurent cependant

à-peu-près le même culte; car les Vendes, à l'imitation des Grecs qui déifièrent leurs héros, adorèrent Radegaise ou Radegast, l'un des héros de la Vandalie; ils employèrent les caractères runiques dont les Vandales se servoient, puisque selon Vormius, ces caractères étoient beaucoup plus anciens que cet Ulphilas qui les publia, seulement trente-quatre ou trente-six ans avant l'entrée de Radegast dans les Gaules. La comparaison de leurs monumens nous montre que les arts suivirent chez eux les mêmes idées, le même goût, la même manière; et si l'exécution de quelques-uns de ces monumens y laisse entrevoir quelques différences, comme le style en est le même, ce n'est pas à l'art, mais aux artistes qu'il faut les attribuer; car, dans leur plus mauvais comme dans leurs meilleurs ouvrages, on reconnoit qu'ils puisèrent dans une source commune les idées et les principes de leurs opérations; ce qui fait que l'on ne peut distinguer les productions de ces deux nations, et nous oblige à parler des unes comme des autres.

Les Vandales, plus connus par leurs conquêtes que par leur goût pour les arts, sortis du pays qu'on appelle aujourd'hui le Mecklenbourg, occupèrent en différens temps, au rapport d'Albert Krantz, la Poméranie, la Pologne, la Silésie, la Bohême, la Russie et la Dalmatie; ce sont eux qui, presque toujours unis avec les Alains et les Suèves, souvent avec les Gots, après avoir ravagé les Gaules, sous le règne d'Honorius, traversèrent l'Espagne, s'arrêtèrent dans l'Andalousie (1), à laquelle ils donnèrent leur nom, et s'emparèrent ensuite de l'Afrique et de la Sardaigne. En confrontant les monumens découverts dans les pays dont les Vandales étoient originaires, et dans ceux qu'ils habitèrent, en comparant le

(1) Elle s'appelloit *Vandatalia*, d'où l'on a fait *Andalouzie*.

goût du travail de la composition de ces monumens, avec ce que j'ai dit du goût et du style des plus anciens temps de la sculpture des Grecs, on trouvera que ces antiquités, regardées jusqu'à présent comme barbares et absolument inutiles aux arts, peuvent cependant répandre un grand jour sur leur histoire, en éclairer la marche, et nous apprendre d'où leur vint l'esprit qu'on croit généralement qu'ils ont pris dans les temps gothiques.

Vers la fin du siècle passé, on déterra, dans l'endroit où l'on croit qu'exista l'ancienne *Rhétra*, un grand nombre d'instrumens et de vases destinés aux sacrifices, avec beaucoup d'idoles en bronze, adorées par les Vendes, les Vandales, et probablement par les Cimbres et les Teutons, qui habitèrent aussi dans le voisinage de cette contrée.

Ces monumens ont été publiés à Berlin en 1772, sous le titre d'*antiquités religieuses des Obotrites, trouvées dans le temple de Rhétra sur le Tollenzersee, etc.*, par MM. *André Gottlieb, Maschen et Wogen*. Rhétra étoit située dans l'endroit où existe maintenant le village de *Prilvitz*, qui, je crois, appartient au *duché de Mecklenbourg-Strelitz*. Toutes ces idoles sont en métal; j'en ai vu quelques-unes de de la même espèce en Allemagne, où l'on m'a assuré qu'elles avoient été trouvées en Lusace et en Bohême. Feu M. le comte *Charles de Hessenstein* en apporta deux de *Hambourg à Naples*, où il me les communiqua : l'une me parut être une Minerve; des caractères grecs, gravés sur le corps de cette figure ridiculement grossière, ne formant aucun mot de la langue à laquelle ils appartenoient, me rendirent suspect ce monument, dont la fonte étoit d'ailleurs très-mauvaise, et le style bien plus approchant du gothique que de l'étrusque. L'autre figure, parfaitement ressemblante à la première, par le mauvais style de sa composition et de

son dessin, portoit trois inscriptions formées par des lettres *runiques* : on m'assura que c'étoit l'*Othni*, adoré chez les peuples du nord, comme l'un des dieux de la guerre. Il tenoit à la main une sorte de vase pareil à celui dont les Grecs se servoient dans leurs festins, et qu'Athénée, *Deipnos., lib. XI*, appelle *Olmos* et *Rhyton*. Des cornes, placées sur la tête de ce dieu, me parurent un ajustement militaire, quelquefois en usage chez les Grecs et chez d'autres peuples. Ces deux monumens ayant, disoit-on, été trouvés l'un avec l'autre, je les jugeai tous deux modernes, et je me trompai. Je me trompai encore avec M. Carbonel, homme très-savant dans les langues arabes et dans les antiquités de l'Espagne, lorsqu'il me fit voir quelques petites statues tirées des ruines d'une ville ancienne, découverte à quelques journées de Cadix, et dont on avoit dès-lors abandonné la fouille : nous crûmes ensemble ces monumens assez mauvais pour être celtibériens ; mais à présent que je puis les comparer avec d'autres qui ne le sont pas moins, et dont ces statues, prétendues celtibériennes, ont tous les caractères, je ne doute pas qu'elles ne soient des ouvrages de ces *Vandales*, qui, vers les premières années du cinquième siècle, s'établirent dans les endroits mêmes où elles ont été trouvées. Je me trompai de nouveau, lorsque je vis, pour la première fois, à Florence, dans le cabinet de M. le docteur Mesny, médecin attaché au service de S. A. R., une très-curieuse et très-ample collection de cette sorte de monument. Frappé de la singularité de leur exécution, et de la ressemblance qu'ils ont effectivement avec les ouvrages les plus grossiers de l'ancienne Etrurie, je pensai d'abord que les Pélasgues pouvoient les avoir faits. Cependant les lettres grecques, gravées sur ses figures, étant différentes de celles des Pélasgues, j'abandonnai bientôt cette opinion ; mais comme ils ont été trouvés dans

l'isle

l'isle de Sardaigne, si long-temps occupée par les Vandales; dans le pays desquels il est à présent constaté que l'on trouve des monumens tout semblables, et pour leurs *formes*, et pour leurs *lettres*, je crois devoir les ranger dans le nombre de ceux qui appartiennent aux peuples du nord, mais qui tirent leur origine des *temps* les plus *anciens* de la Grèce, dont ils sont peut-être les seuls qui puissent nous donner des notions précises. Considérés sous ce point de vue, ils deviennent infiniment plus curieux que tant d'autres qui, paroissant beaucoup moins barbares, sont effectivement beaucoup moins intéressans, puisqu'ils sont moins instructifs que ceux dont il s'agit ici.

Des inscriptions, dont les unes en caractères *runiques*, les autres en caractères *grecs*, gravées sur les corps mêmes de ces figures, en indiquent la destination, et nous apprennent les titres que les *Obotrites* donnèrent à leurs divinités. On doit être également surpris de trouver chez des peuples, qui assurément n'eurent jamais aucun commerce avec la Grèce, les caractères qui y étoient en usage, de même que son ancienne coutume d'écrire, d'abord sur les *indications* et les *signes*, ensuite sur les *termes* et sur les *figures*, les noms des dieux qu'elles représentent. L'emploi de ces caractères, quoiqu'appliqué à une autre langue que celle à laquelle ils appartiennent, ne pouvant être l'effet du hasard, prouveroit seul une communication nécessaire, et toutefois regardée comme impossible entre les arts des peuples du septentrion et du midi de notre Europe. Mais ce qui nous intéresse bien davantage, c'est que, malgré l'extrême grossièreté qu'on remarque dans l'exécution de ces statues vendes, malgré la petite différence qu'on observe entre la bonté de celles qui portent des caractères grecs, et celles qui, bien découvertes dans le même lieu, sont chargées des caractères runiques, on ne laisse pas

de reconnoître distinctement, dans les unes comme dans les autres, le style que l'art s'étoit fait en Grèce, lorsque dans les temps antérieurs à Dédale, astreignant la figure au signe, il détruisoit la forme de l'un pour faire valoir l'autre.

On prétend que de ces idoles, celles qui ont des inscriptions grecques sont un peu moins grossières que les autres; ce qui, selon M. Maschen, vient de ce que les prêtres ont fait les secondes, et de ce que des artistes grecs ont exécuté les premières. Mais cette conjecture nous paroît peu vraisemblable, car d'abord il n'y avoit plus d'artistes grecs dans le temps où il croit que ces monumens ont été faits; en second lieu, la légère différence qui se remarque entr'eux peut venir de ce que les modèles ou les ouvriers des uns étoient moins malhabiles que ceux qui travailloient les autres. Ce qui importe ici, c'est qu'étant tous exécutés sur un même système, suivant une même méthode, les uns ne sont que les copies, d'autres bien plus anciens, et leurs différences existent, non dans le second, mais dans les opérations mécaniques de l'art; ce qui laisse toujours la liberté de remonter jusqu'aux originaux.

Si, frappé des rapports dont je viens de parler, le lecteur se donne la peine de comparer les titres de ces dieux barbares avec ceux que les Grecs donnoient aux leurs, il verra, je crois, avec étonnement, qu'il n'y a guère que les noms de changés; mais que le fond des idées sur la nature et l'emploi des divinités étant le même, les coutumes relatives à leur culte étant semblables, la manière de procéder dans leurs représentations étant pareille, n'y ayant d'ailleurs dans la langue, les caractères de l'écriture, les opinions et les arts des Grecs, rien qui soit emprunté de ces peuples septentrionaux; enfin, les uns ayant tout donné aux autres, et n'ayant rien reçu, il faut qu'ainsi que leurs arts, leur théologie tire son origine des arts et de la théologie des Grecs.

Ceux-ci ayant par la suite totalement changé leur méthode de représenter les dieux, les Vandales et les Obotrites, comme nous allons le montrer, ayant fidèlement conservé celle qu'ils tenoient d'eux, il s'ensuit que c'est dans leurs monumens, tout barbares qu'ils nous paroissent, que l'on peut retrouver les premiers vestiges de la sculpture des plus anciens temps de la Grèce.

Ces monumens, si la proposition que j'avance peut se fonder sur des preuves suffisantes, doivent avoir plus de ressemblance à ceux des *Pélasgues* et des premiers *Etrusques* qui en descendoient, qu'à ceux des beaux temps de la *Grèce*; car ces derniers, exécutés par l'art arrivé à sa perfection, doivent se ressentir d'autant moins de la foiblesse de ses commencemens, qu'ils en sont plus éloignés, au lieu que les autres, quoique partis du même point, étant arrivés beaucoup moins loin, doivent tenir davantage de leur origine, et paroître plus voisins de ceux des Vandales et des Obotrites : satisfaits de la sculpture, telle qu'ils l'avoient reçue des Grecs, ces derniers ne s'écartèrent jamais du point d'où ils étoient partis; et comme leurs ouvrages ne sont que des copies plus ou moins exactes des modèles qu'ils suivirent d'abord, moins ils y ont ajouté, plus ils les ont servilement imités, mieux ils nous font voir que leurs arts ont, avec ceux des Etrusques, des rapports très-grands et une analogie si distinctement marquée, que l'on reconnoît toujours quelque chose de commun dans le style et la manière de procéder de leur sculpture.

Pour mieux constater ce que l'on doit juger à ce sujet, je vais montrer, d'une part, les *rapports* que je remarque entre les *titres* donnés par les Vendes et les Grecs à leurs dieux; de l'autre, ceux qui se trouvent entre leur *manière de les représenter*; manière qui fut commune à ces deux peuples, mais

qui finit en des temps bien différens, puisque celle des Vendes se continua jusqu'au douzième siècle, tandis que celle des Grecs se réforma vers les temps où cette histoire est déja parvenue.

Percunnus ou plutôt *Percunust*, car il est aussi écrit sur sa figure, en caractères *runiques*, étoit le maître du *tonnerre*: ce dieu, commun au pays d'où sortirent les *Vandales*, et ce qui paroîtra très-remarquable, dans la suite, à la *Lithuanie* qu'habitoient les *Alains*, ainsi qu'à la *Prusse*, province voisine de la *Samogitie*, est figuré, dans les idoles trouvées à *Rhétra*, avec une longue barbe qui lui donne la figure d'un homme mûr: c'est ainsi que les Grecs représentèrent leur *Jupiter*, pour faire sentir la qualité qu'ils lui donnoient de *Zeus Pater*, qui signifie proprement *Jupiter*, ou *dieu le père*. Comme leur *théologie* a fourni cette idée, leur *langue* a donné le nom de *Percunust*, car il vient manifestement de *Percnos*, *niger*, *noir*, et convient parfaitement à la sombre physionomie de Jupiter Céraunius ou *Tonnant*, qui lançoit la foudre *dans sa colère*, circonstance que la sculpture des *Grecs* a fait encore observer à celle des *Vendes*; car la *colère* du dieu *Percunust* est *signifiée*, dans sa statue, par l'*occiput* de sa tête, qui est formé de celui d'un *lion*. On sait que cet animal étoit à-la-fois chez les Grecs le symbole de cette passion et celui de la *force*; ce qui fait dire à *Horace* que Prométhée mit dans le cœur de l'homme une particule du lion, de laquelle vint son penchant à la *colère*: il est très-visible que c'est pour *signifier* celle de Jupiter, quand il tonne, qu'on trouve allié dans cette statue une partie du lion à celle d'un homme, et qu'on a composé la tête du dieu de celle de deux êtres de nature tout-à-fait différentes; c'étoit, comme on l'a vu, l'ancienne méthode de la sculpture des Grecs, pour faire *entendre* ce qu'elle ne savoit pas *exprimer*

autrement ; et l'on voit ici le signe pris dans la figure. En comparant la forme de celle-ci avec ce que dit Horace, on pourroit croire que Prométhée même en inventa la composition, et que c'est à quoi ce poëte fait allusion ; cette conjecture semble acquérir quelque force, de ce que cet ancien sculpteur, comme on le verra dans la suite, habita les pays d'où les peuples du nord tirèrent leur sculpture et les noms de leurs dieux.

Sur une idée semblable, les Grecs composèrent la physionomie de Jupiter Ammon de celle d'un bélier, dont ils lui donnèrent les cornes. Ils firent leur Bacchus du corps d'un taureau et d'une tête d'homme ; c'est pourquoi les Latins l'appellèrent *Corniger*. Pour marquer le tempérament luxurieux des Satyres, ils leur donnèrent le caractère des chèvres, dont les poils servirent de modèle à leurs cheveux et à leur barbe. La Cérès Eurinome de la grotte de Phigalie, étoit avec le corps d'une femme, la tête et la crinière d'un cheval, pour signifier qu'elle étoit la mère d'Arion. L'on peut encore observer que les animaux placés par la sculpture à côté des dieux, en indiquoient les inclinations : l'aigle marquoit la fierté de Jupiter ; le lion, combien sa colère étoit redoutable ; le bélier, qu'il étoit le chef des dieux ; le paon, l'orgueil de Junon ; la colombe, le tempérament voluptueux de Vénus ; le cerf, l'agilité de Diane ; la chouette qui vit seule, la réserve de Minerve ; le serpent, l'action de la charrue qui rampe dans la terre, comme ce reptile ; et comme elle fut inventée par Cérès, son char, par cette raison, et celui de Triptolème, sont toujours attelés de serpens. Le léopard ou le tigre de Bacchus, marquoient la fureur et l'emportement du vin, etc. Ce fond d'idées, ce goût de composer, ce nom donné au Jupiter des Obotrites, les inscriptions grecques de leurs idoles, tout cela peut-il avoir été découvert par ces

peuples guerriers, qui n'eurent d'arts que ceux qu'ils prirent des autres? N'est-il pas clair que tant de rapports ne peuvent se rencontrer, si les Obotrites n'eussent pris des Grecs, et ces idées, et l'art de les représenter.

L'inscription qu'on lit sur le devant de la statue de Percunust, faisant partie de la prière qui lui étoit consacrée par les *Samogites*, nous décèle une ancienne coutume que les Grecs prirent vraisemblablement des Egyptiens, lorsque Danaüs et Cécrops vinrent s'établir chez eux, et qu'ils communiquèrent encore aux Obotrites : l'autre inscription *Percunust en Romace*, que M. Masched croit avoir relation au culte de cette divinité en *Prusse*, pourroit peut-être s'expliquer toute entière par la langue grecque; car la préposition *en*, qui correspond à *l'in*, *per*, *inter*, des Latins, appartient à cette langue, dans laquelle le mot Rome, d'où Romace est formé, signifie *robur*, *potentia*, qui marque la force et la puissance du dieu du tonnerre.

Nemisa Rab Arcon, selon M. Masched, est le même que le *Swantewit* adoré dans *Arcona*, ville principale de l'isle qu'on appelle aujourd'hui *Rugen*. C'étoit le dieu de la *vengeance* chez les Obotrites. Sa tête rayonnante, comme celle que les Grecs donnèrent généralement à toutes leurs divinités, et qui est devenu l'auréole de nos saints, signifie dans cette figure que la vengeance divine est éclairée, qu'elle voit par-tout, qu'on ne peut rien lui cacher. Le nom de ce dieu, son emploi, suffisent pour indiquer son origine; c'est la *Némèse* ou l'*Adrastée* des Grecs : *rab*, abrégé de *rabdcïa*, signifioit chez eux *châtiment par la verge*; c'étoit celui des esclaves : il se lie avec *Arcon* dont on a supprimé l'H, et qui exprime un *prince*, un *chef*; d'où vint le nom d'*Archonte* aux magistrats Athéniens. Dans la décomposition de ces mots, dont les liaisons sont ôtées pour en former un seul

nom, on sent que celui qui en résulte est fait pour signifier que *Némèse châtie l'insolence des hommes les plus puissans;* c'est exactement l'idée qu'en avoient les Grecs. Voilà pourquoi, dans ses Attiques, Pausanias dit, *Nemèse est de toutes les divinités celle qui s'irrite le plus contre l'insolence des hommes.* Nous apprenons d'Aristote qu'on l'appelloit Némèse, parce qu'elle *traitoit chacun selon son mérite*, *et Adrastée*, parce que *personne n'étoit assez fort ou assez puissant pour échapper à sa vengeance.* Les habitans de Smirne lui donnèrent des ailes, pour marquer qu'elle suit par-tout les coupables : dans les temps plus anciens, on suppléa à ce *signe* par l'oiseau qu'on lui mit à la main, et que l'on trouve dans cette figure des Obotrites. Le bâton qu'elle tient est substitué à la branche de poirier qu'on voyoit à la Némèse de Rammus, sculptée par Phydias.

Cette déesse, devenue un dieu chez les Vendes, l'étoit peut-être dans les anciens temps de la Grèce, car cette transfiguration est encore dans l'esprit de sa théologie : souvent elle adora la même divinité sous la forme des deux sexes; on trouvoit à Philiunte, Hébé-Ganimède; Diane étoit révérée à Carres, sous le nom du dieu Lunus, c'est le *Zilzbog* des Vendes; Virgile même appelle Vénus un puissant dieu, *pollentemque Deum Venerem* : enfin, dans la planche XII du premier volume de cet ouvrage, on voit Némèse sous la figure ambiguë d'un homme ou d'une femme.

Mais si l'on vient de retrouver les idées de la théologie, de la sculpture, et les termes de la langue des Grecs, employés dans toute leur simplicité par les peuples du Nord, on va voir jusqu'à la forme de leurs habillemens passer avec leurs dieux chez ces mêmes peuples. Le *Thyr* des Gots étoit proprement l'*Arès* des Grecs, le *Mars* des Romains : ce nom

Thyr étant une contraction de *Thyreos*, qui signifie un *bouclier*, nous découvre qu'originairement Mars fut *signifié* dans la Grèce par un *bouclier*, et que les Gots empruntèrent d'elle le nom qu'ils lui donnèrent : c'est ainsi qu'il fut représenté par une *lance* chez les Sabins, et par une *épée* chez les Scytes. L'inscription du Mars de Rhétra l'appelle *Swaitix-Belbog Rhetra*, c'est-à dire le *seigneur dieu auxiliaire de Rhétra*. C'est le Mars *Prostatérius*, ou *prêt à secourir*, des Grecs, qui donnèrent ce titre à l'Apollon de *Mégare*, à la *Vénus de bon secours*, adorée à Mantinée, à la Cérès *Prostasie*, *qui donne du secours*, dont le temple se voyoit à Sicyone.

Le mot *bel*, connu dans la Grèce, qui eut son Jupiter *Belus*, venoit des Orientaux, chez qui il signifioit *seigneur*, *dominus*, ou peut-être du mot grec *belteros*, qui signifie *bon* : de sorte que c'étoit le *seigneur* ou *le bon dieu de Rhétra*. Il est armé, dans la figure qu'on y a découverte, à la manière des Grecs, et comme son armure n'étoit assurément pas celle des *Vendes*, on ne peut douter qu'ainsi que les Romains, il n'en aient pris la forme de ces peuples, qui représentoient souvent ce dieu tout armé ; tel on le peut voir à Rome sur un médaillon exécuté par un de leurs artistes, enlevé au *forum* de Trajan, et transporté sur l'*arc* de Constantin.

Je finis cette analyse, qu'il me seroit aisé d'étendre plus loin, si elle étoit de mon sujet. Cependant je parlerai encore du *Radegast*, adoré sous différens noms dans l'Allemagne ; ce héros n'est pas copié, mais imité des Grecs d'une manière qui montre combien les sculpteurs Obotrites ont été asservis aux modèles de leurs anciens maîtres. Celui qu'on a trouvé à Rhétra, porte sur le bras droit le mot *bel*, qu'on peut traduire, comme on le voit dans le texte, par *seigneur*

ou *bon*, qualités qui conviennent également à la divinité.

Des paroles *bel-bog*, qu'on lit sur la cuisse gauche de *Radegast*, la dernière est le nom générique de *dieu*. Le mot *radegast*, gravé sur son épaule, correspond à *conseiller* ou *conseillère*, titre donné à Jupiter et à Minerve. Ce héros est nu, à la manière de ceux des Grecs; sa tête est celle d'un chien ou d'un lion; l'un est le symbole de la fidélité, l'autre celui de la force, également nécessaires dans les conseils que l'on donne et que l'on prend. Il a un oiseau sur la tête, c'étoit un attribut des anciennes divinités, dont il montroit la nature élevée au-dessus de la matière, et comparée à celle de l'air, dans lequel vivent les oiseaux. Minerve conseillère portoit quelquefois la chouette sur son casque; on la lui voit en main dans quelques figures en bronze. Mais ce qui me semble le plus remarquable dans celle-ci, c'est la tête de bœuf qu'elle tient tournée vers sa poitrine; cette tête, comme on le verra bientôt, est le symbole de Bacchus, que Radegast consulte, sans doute pour montrer que les bons conseils viennent des dieux. La hache d'arme, placée dans son autre main, signifie que l'on doit exécuter avec vigueur ce que que l'on s'est conseillé avec prudence; Radegast passoit pour le conseiller du dieu unique, ce qui signifioit qu'il étoit fort prudent, et répond au terme Ἀρίδιος qu'Homère donne souvent à Ulysse. Ce dieu unique étoit sans doute le *bel-bog*, qui correspond au Jupiter *bienfaisant*, comme le *Zernebog* ou mauvais dieu, paroît répondre au *Vejovis*, ou Jupiter courroucé.

Le *Podaga* qu'on adoroit à *Ploën*, dans le *Holstein* et dans la *Bohême*, présidoit à la fécondité; aussi tenoit-il la corne d'abondance, qui chez les Grecs en étoit la marque. Les demi-dieux des Obotrites, comme les satyres, les tritons, les syrènes des Grecs, étoient des demi-monstres, et comme

on l'a vu, leurs grandes divinités, ainsi représentées, ne s'en éloignoient pas beaucoup.

Des animaux, quels qu'ils soient, placés sur la tête, dans la main, à côté d'une figure, en constatoient la divinité chez les Grecs comme chez les Vendes. Phydias avoit sculpté des cerfs sur la tête de Némèse; la chouette, des chevaux même et des griffons, se trouvent souvent sur celle de Minerve : et dans la planche XXVIII du second volume de ce livre, au-dessus de la tête de Vénus, on voit une colombe, à laquelle un Génie présente une grenade, fruit consacré à cette déesse, comme le myrthe dont est fait la couronne qu'il tient en main. Le même oiseau, soutenu par un autre Génie assis sur un autel, semble présider, comme Vénus même, à l'une des fêtes de Paphos ou d'Amathonte, représentée par cette peinture. Je trouve parmi les monumens vendales dé-

Pl. 42. couverts en Sardaigne, une figure remarquable, elle me paroît être la *Vénus* ou la *Sieba* des Vendes; on la reconnoit à la grenade ouverte qu'elle tient des deux mains, c'est le signe de son sexe. Au lieu du singe que les Ger-

Pl. 43. mains lui mirent quelquefois sur la tête, celle-ci est coëffée par le col d'un oiseau dont les ailes semblent s'attacher à ses épaules, c'est vraisemblablement une colombe : la queue, avec le reste du corps de l'animal, semble faire partie de la figure, à laquelle néanmoins elle sert de lit : cette figure se termine par des pattes d'oiseau, ce qui la fait ressembler aux Syrènes des Grecs.

Pl. 44. Cette figure, en pierre rouge, est d'une composition qui, bien que fort éloignée d'être belle, est néanmoins assez ingénieusement tournée : le travail en est un peu sec, et le goût gothique. Je l'ai représentée ici de toute sa grandeur; c'est pour en faire entendre les détails, qu'on l'a dessinée de trois côtés. Elle est tirée du cabinet de M. le docteur Mesny,

comme toutes les figures de ce genre dont je parlerai dans la suite.

On voit dans le même recueil, d'où j'ai tiré la figure précédente, une des divinités de la mer, sous la forme d'un poisson à tête humaine : les tritons des Grecs étoient représentés à-peu-près de la même manière, à l'exception néanmoins qu'ils étoient hommes par la moitié de leur corps, et que leurs bras étoient toujours en action, au lieu que ceux de cette figure sont pendans le long des côtés, ce qui montre les premiers essais qu'on a faits de cette forme, dans laquelle on Pl. 48. n'osoit encore s'éloigner de celle du poisson qu'on se proposoit d'imiter. Au lieu d'écailles, celle-ci est revêtue d'une peau de loutre, amphybie que je crois plus commun dans la mer du nord que dans celle de la Grèce; cette peau est peut-être le seul changement que ces peuples ont fait au modèle qu'ils en avoient reçu.

Un morceau, tiré de la même collection, fait encore mieux sentir les rapports que la sculpture et la religion des Pl. 45. Vandales eurent avec celles des premiers Grecs : il représente Disne; un papillon de nuit, placé sur la tête de cette figure, est le symbole de cette déesse, reconnoissable d'ailleurs au croissant qu'elle porte sur la poitrine.

Cette figure est représentée sous trois faces différentes. Elle est d'une pierre très-tendre : le voile qui lui couvre la tête, est replié en trois; je crois qu'elle pourroit bien représenter la pleine lune, parce que son voile est destiné à indiquer la nuit, et qui, peut-être pour cette raison, servit dans la suite de modèle à la forme que l'on donna aux masques de marbre qui décoroient les théâtres. Son voile est ici arrangé de telle sorte, qu'il laisse voir la déesse toute entière, comme la nuit semble se coucher, et pour ainsi dire se masquer, lorsque dans son plein la lune éclaire tout notre hémisphère. Le

voile de la figure que je décrirai après celle-ci, en couvrant moins de la moitié, mais un peu plus du tiers, parce que la base du triangle qu'elle forme est plus grande qu'aucun de ses côtés, me paroît montrer la lune arrivée à son troisième quartier. Quant à l'autel posé devant celle dont je parle, il me semble marquer les sacrifices qu'on offroit à Diane dans les pleines lunes, comme dans les Néoménies. Ses mains, posées sur cet autel, signifient à mon gré qu'elle accepte les vœux qu'on lui adresse. Je n'entreprendrai pas d'expliquer les mots écrits en grec sur les socles, et souvent sur les membres de ces figures, ils appartiennent aux langues du nord : je dirai seulement que sur l'une d'elles on trouve le mot *God* des Danois et des Anglois, et le *Got* des Allemands, chez qui il signifie dieu, comme *Bog* le signifioit chez les Vendes, de qui vraisemblablement ces mots sont venus.

Pour exprimer les noms de *Triple-Hécate*, de *Trivia*, de *Triformis*, qu'on lui donnoit, le sculpteur qui devoit rendre sensibles ces idées grecques, a plié sa figure de telle sorte, qu'au moyen d'un autel posé devant elle, et en aplatissant les côtés de son visage et de sa coëffure, il a trouvé le moyen d'en faire une déesse *triangulaire*; je ne trouve que cette bizarre expression pour rendre la bizarrerie de cette composition, qui ne laisse pourtant pas de *signifier* très-bien ce que l'artiste a voulu faire comprendre; car elle m'a fait reconnoître une autre figure de Diane, qui n'a cependant aucun des attributs qu'on a coutume de lui donner. Celle-ci est disposée de manière que le milieu du thorax, s'élevant, forme avec toutes les autres parties du corps un angle très sensible, dont les côtés se rejoignant au dos, font avec lui un triangle isocèle, duquel la base est un arc de cercle, et le sommet un angle presque droit. Une sorte de voile plié, descendant de la tête jusque sur la plinthe où pose la statue, a l'avantage

de la présenter comme placée dans une niche triangulaire, et d'être en-même temps le *signe* de la nuit indiquée par cette composition, comme un voile qui, enveloppant toute la nature, ne peut cependant couvrir l'astre que représente cette étrange divinité, qui, pour comble de singularité, a l'air d'un sérieux qui me fait rire en écrivant ceci; car je l'ai sous les yeux.

Ces figures vandales, où la forme naturelle des choses est manifestement altérée par le signe, ayant été déterrées et faites en Sardaigne, au moins pour la plupart, puisqu'elles sont en terre cuite, ne peuvent être plus anciennes que le cinquième siècle de notre ère.

Quelques-unes de ces figures sont exécutées en pierres rouges ou grisâtres, assez tendres, capables cependant d'un poli inférieur à celui du marbre. D'autres sont d'une pierre qui par son grain ressemble au grais, et par sa légèreté aux pierres ponces, dont elle n'a pourtant pas toutes les qualités, car elle n'est pas poreuse comme elles le sont ordinairement. La plupart est en terre cuite, quelquefois recouverte d'un vernis tel que celui des vases qu'on appelle étrusques; quelquefois elles sont peintes d'une couleur rouge, telle que celle des Bacchus de Panthée, dont nous avons parlé. J'en ai vu deux en bronze, d'une fonte très-mauvaise et digne de l'ignorance des temps où je crois qu'elles ont été faites. Elles sont jettées massives, en cuivre noir, et dans des moules mal préparés, ce qui au premier coup-d'œil feroit croire qu'elles sont contrefaites. Parmi ces monumens, on en trouve qui appartiennent aux Sarrasins, qui vinrent en Sardaigne quelques siècles après les Vandales et les Gots. Ces peuples étoient un mélange d'Arabes, de Maures et de quelques restes des peuples du nord, qui semblent avoir réuni toutes les superstitions, sur lesquelles prévalut celle du mahométisme.

C'est en 456 que, selon Vict. Vittens., *lib. I*, Genserio, établi en Afrique, désola la Sicile, la Sardaigne et presque toutes les côtes de l'Italie. Ses troupes, selon Posid., *cap.* 28, composées de Vandales, d'Alains, de Maures et de Gots, étoient moitié ariennes, moitié payennes. Les Gots s'emparèrent des isles de Corse et de Sardaigne, vers l'an 551. Huneric, fils de Genseric, relégua dans cette dernière une partie des évêques d'Afrique. Si l'on réfléchit que ces figures sont évidemment composées sur des idées grecques, dans un stylo qui sûrement n'étoit plus connu en Grèce, lorsqu'elles ont été exécutées, mais qui existoit avant Dédale, et fut certainement abandonné peu de temps après lui, on ne peut se dispenser de tirer de ceci deux conséquences; l'une, que les peuples dont nous viennent ces monumens, n'abandonnèrent jamais la méthode des anciens sculpteurs de qui ils l'avoient prise, qu'ils la maintinrent précisément telle qu'ils l'avoient reçue, et pour que cela soit, il faut que des idées de superstition, ou quelques autres motifs qui nous sont inconnus, les aient empêchés de changer les formes, et contraints d'imiter toujours les modèles qu'on leur prescrivoit, comme les Grecs eux-mêmes le furent par rapport à la représentation de la Diane éphésienne. Par la seconde conséquence, qui découle de ces observations, ce fut nécessairement vers les règnes d'Egée et de Thésée, où vécut Dédale, que ces peuples reçurent les principes de leur sculpture, et avec eux les modèles dont ils nous ont transmis les copies, presque sans aucune altération. Voilà pourquoi on ne trouve, dans ces monumens, que des figures astreintes au signe, ou dans lesquelles étant supprimé, l'altération ne se reconnoît plus que dans les proportions; ce qui indique deux temps, l'un celui qui précéda Dédale, l'autre celui qui s'introduisit presqu'en même temps que ces découvertes, mais qui se cor-

rigea promptement, et qui n'existoit presque plus dans les temps du siége de Troye.

Pour achever de prouver ce que je viens d'avancer, de la constance avec laquelle les Vandales, je comprends sous ce nom la plus grande partie des peuples du Nord, conservèrent l'ancien style, j'observerai que s'ils eussent, ou voulu, ou été capables de changer quelque chose d'essentiel à leurs modèles, on remarqueroit quelque différence dans les caractères des têtes de leurs figures; au lieu qu'à l'exception de l'âge, que nous avons montré qu'on savoit déja rendre avant Dédale, toutes leurs têtes semblent faites sur une forme donnée, de laquelle on ne s'est jamais départie. Cette forme cependant, toute grossière qu'elle paroît, et qu'elle est effectivement, fait le fondement de celle que les Grecs donnèrent dans la suite à leurs figures, comme s'en est très-bien apperçu l'habile artiste qui a eu la complaisance de me dessiner celle-ci; ce n'est même qu'en les dessinant ou les considérant de très-près et à plusieurs fois, qu'on peut s'appercevoir d'une chose qui, comme celle-ci, est tout-à-fait contraire aux apparences. Il est néanmoins vrai que, dans environ cent quarante morceaux de cette espèce, compris dans la collection de M. le docteur Mesny, on remarque, dans les têtes de Bacchus, du dieu Pan et d'Hercule, qui s'y trouvent en assez grand nombre, quelques traces légères d'un caractère particulier, toujours attaché à la même représentation, mais qui, malgré leur foiblesse, sont déja suffisantes pour en faire reconnoître l'objet, et pour nous montrer que dès-lors on commençoit à sentir le besoin qu'on avoit d'approfondir l'art, et de trouver les moyens de donner ce caractère, qui en est une des parties les plus sublimes; ce qu'on en avoit découvert étoit, à la fois, le germe de celui qu'on sent employer dans la suite, et la plus grande preuve que l'on puisse

donner de la grande antiquité des modèles d'après lesquels ces figures ont été faites.

De même que les médailles antiques nous apprennent souvent quels furent les dieux, les productions, les arts mêmes, des villes et des pays où elles ont été frappées, ainsi ces monumens vandales, après nous avoir fait connoître par le style de leur composition les temps où leurs originaux ont été exécutés, peuvent encore nous servir à retrouver les traces de la marche de la sculpture, en nous indiquant les pays dont elle partit, et ceux qu'elle parcourut avant de parvenir dans la Vandalie.

On a vu qu'après la défaite des princes Titans, Prométhée alla s'établir vers les monts Caucase. C'est entre la chaîne des montagnes qu'ils forment et le Pont-Euxin, qu'est située la Colchide, où il porta la sculpture qu'il avoit inventée. Cette fertile contrée étoit dès-lors très-connue des Grecs, puisqu'Aëtes, père de Médée, abandonna l'Epirée, qui lui étoit tombée en partage, pour venir régner dans la Colchide: Phryxus, son parent, fils d'Athamas, roi de Thèbes, fuyant la persécution d'Ino, mère de Mélicerte, vint se réfugier à sa cour. C'est lui dont les trésors usurpés par Aëtes, devenu son beau-père, donnèrent lieu à l'expédition des Argonautes. Rien ne prouve mieux cette communication de la Colchide avec la Grèce, et dans le même temps celle de leurs arts, que l'enlèvement de la statue du Mars *Théritas*, apportée de Colchos par les Dioscures, et placée par eux dans un temple que l'on voyoit sur la route d'Amycle à Téraphné; car il faut que la sculpture ait fait, dans l'un de ces pays, les mêmes progrès qu'elle avoit fait dans l'autre, sans quoi il n'est pas croyable qu'on se fût donné la peine de transporter cette statue en Laconie, si elle eût été inférieure à celle qu'on y faisoit alors.

Phrixus,

Phrixus, suivant la coutume de ces temps anciens, porta dans sa retraite le culte de Bacchus, nouvellement introduit dans la Béotie d'où ce prince sortoit, et dans laquelle ce dieu étoit regardé comme très-redoutable à ceux qui osoient le mépriser. C'est par son moyen que ce culte parvint dans la Chersonèse *Taurique*, qui n'est séparée de la Colchide que par le Bosphore cimmérien. Les Grecs donnèrent alors à cette péninsule un nom pris de la figure du dieu qu'elle adoroit; car ce Bacchus qui venoit des Arabes aux Phéniciens, étoit vraisemblablement originaire d'Egypte, et fut d'abord révéré sous la forme d'un taureau, auquel on donna, dans la suite, une tête humaine. C'est ainsi que le représentèrent plusieurs villes de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie, comme on le peut voir par les médailles qui nous sont restées d'elles. La statue de Diane *Orthia*, qu'Oreste enleva de *Tauride*, et qui existoit bien avant le siége de Troye, montre assurément que, dès le temps dont nous parlons, la sculpture et les divinités de la Grèce étoient connues dans cette *péninsule*, qui faisoit partie de la petite *Scythie*.

La superstition, multipliant les représentations des dieux, favorisa beaucoup la sculpture, par l'intérêt qu'elle fit prendre à ses ouvrages, et ses ouvrages contribuèrent de leur côté, à étendre de proche en proche les objets de la superstition, et à faire connoître les dieux qu'ils représentoient. Plus la forme du Bacchus adoré dans la Tauride, étoit extraordinaire, plus elle dut paroître mystérieuse, plus elle dut produire une grande impression sur des peuples *barbares* comme l'étoient les *Scythes*, ainsi que les *Gètes*, les *Sarmates* et les *Sauromates*, leurs voisins. Ces derniers, resserrés entre les *Palus Méotides* et les monts *Riphées*, n'étoient séparés que par eux de cette partie de la *Sarmatie* qu'on appelle aujourd'hui la *Lithuanie*, pays autrefois

occupés par les *Alains*; mais comme les monumens *vandales*, de même que ceux des *Vendes*, nous montrent des dieux communs entr'eux, les *Alains*, les *Sauromates*, les peuples de la *Tauride* et ceux de la Grèce, on est forcé de croire que c'est par le moyen des *Sauromates*, originaires de la *Sarmatie*, que les anciens habitans de la *Lithuanie*, de la *Prusse* et du *Mecklenbourg*, reçurent, avec le culte de la *Tauride*, les arts qui lui étoient venus de la Grèce: voilà pourquoi la tête de Bacchus, sous la forme du taureau, se trouve dans les mains du *Radegast* trouvé à Rhétra; comment cette tête de taureau se rencontre si fréquemment dans les monumens vendales, découverts en Sardaigne: j'en ai un sous les yeux qui représente le buste de Bacchus, avec la tête rayonnante et le taureau sur la poitrine; celui
Pl. 49. que j'ai fait représenter ici, planche XLIX, est avec des jambes de taureau. Il tient la tête de cet animal entre les mains: dans quelques autres, il est représenté tantôt droit, tantôt assis, avec des cornes et des pieds de bœufs; enfin on le voit quelquefois avec une figure qui semble le soutenir, comme les prêtres, ou la déesse Isis, soutiennent le jeune Horus dans les monumens égyptiens.

Quoique très-probable, ce que je viens d'avancer ne me paroîtroit qu'une opinion qui, pour être nouvelle et de mon invention, ne m'en sembleroit ni mieux fondée, ni moins suspecte, si des preuves, tirées de la nature même des choses, accordant les observations appuyées sur les antiquités parvenues jusqu'à nous, avec le peu que nous savons de l'histoire des anciens peuples, avec la marche nécessaire de l'esprit humain et celle des arts, ne m'engageoient pas à la regarder comme une de ces vérités historiques que la combinaison des rapports qu'ont entre eux les objets fait souvent découvrir. Cette vérité n'est pas écrite dans les auteurs de ces nations,

qui, pour ne pas reconnoître les lettres, n'en étoient peut-être pas moins heureuses; mais elle l'est dans une suite de monumens faits il est vrai pour des particuliers, mais qui peuvent néanmoins être regardés comme ayant appartenu au culte public, dans lesquels on les peut lire avec plus de confiance qu'on ne le feroit dans les livres qui, étant toujours exécutés sans autorité, n'ont jamais l'authenticité des monumens érigés par des nations entières, avec un scrupule d'autant plus vraisemblable, que leur objet, regardant la religion, a dû leur paroître plus important. Ces monumens ne peuvent tromper sur les coutumes qu'ils représentent, puisqu'ils sont faits par les peuples mêmes chez qui ces coutumes étoient en usage, et pour servir à des hommes à qui elles étoient trop familières pour qu'on pût les leur déguiser.

Dans une peinture, exécutée sur une frise déterrée à Herculanum (1), on voit une petite statue de *Diane Taurique*, devant laquelle Oreste et Pilade paroissent enchaînés. Cette Diane est dans une sorte de niche ou boëte ouverte, pour laisser voir en entier la figure qu'elle renferme. Comme rien de semblable ne se trouve dans aucun monument antique, excepté dans ceux des Vandales, cette peinture et ces monumens nous découvrent un usage particulier à la Tauride, ainsi qu'à la Vandalie : c'étoit de renfermer les statues des dieux dans des espèces de tabernacles destinés à les conserver. Il paroit que ceux de la Tauride étoient construits de manière que leurs parois, faits de bois, de peaux ou d'autres matières pareilles, pouvoient s'enlever et se remettre suivant le besoin : quant à ceux des Vandales, ils étoient disposés de telle sorte que la figure, se tirant de l'étui qui la contenoit,

(1) Voyez planche 48, tome I, antiquités d'Herculanum, par David.

étoit arrêtée vers son ouverture par des chevilles, au moyen desquelles elle restoit solidement placée sur cet étui, comme sur un piédestal.

Le Bacchus, représenté sous la forme d'un *bœuf*, par les Egyptiens, les Arabes et les Phéniciens, se composa dans la Grèce, de la figure humaine et de celle de cet animal, qui rappelle son origine. Arrivé en Tauride, il y fut, suivant la mode du pays, enfermé dans une boëte, avec laquelle on le représenta dans les figures en petit, que l'on en fit pour l'usage des particuliers; tel est celui que l'on voit dessiné ici.

Pl. 55. Voyez les figures planches 54 et 55. La première représente un Bacchus qui sera décrit ci-après; la seconde est la figure de Mars : on a donné à la boëte faite pour le contenir, la forme d'un mur, pour signifier qu'il est un des dieux qui veillent à la défense des villes. On voit, dans quelques-uns de ces monumens, un Atys en pierre rouge : il est dans un panier; la pomme de pin qu'il a sur la tête, et qui forme un bonnet phrygien, le rend reconnoissable. Ces peuples se servoient de paniers ou de boëtes, pour y enfermer leurs dieux; ce qui me feroit croire que l'usage des temples étoit inconnu dans la Tauride, dans le temps que le culte des Grecs y fut transporté.

La figure de ces Bacchus, ainsi que celle du Mars dont il s'agit ici, se trouve planches 55 et 56. Je vais rapporter ce que Pausanias dit de cette armure, *lib. I, cap* 21 : « Voici » comment les *Sauromates* font leurs cuirasses : ils nourrissent » une grande quantité de chevaux, car chez eux la terre est » en commun, et n'est fertile qu'en pâturages et en forêts; » de sorte qu'à proprement parler, ce sont des Nomades qui » vont errans çà et là. Outre le service qu'ils tirent des che- » vaux pour la guerre, ils en immolent à leurs dieux, et en

» tuent pour leur propre nourriture ; mais ils en ramassent » soigneusement la corne des pieds, la nettoyent bien, et la » coupent comme par *écailles ;* vous diriez d'*écailles de dra-* » *gons* : si vous n'avez jamais vu d'écailles de dragons, ima- » ginez-vous une pomme de pin qui est encore verte. L'ou- » vrage que font ces barbares avec la corne du pied des che- » vaux, ressemble donc à une pomme de pin, car ils » percent tous ces morceaux de corne, les couchent à demi » les uns sur les autres, puis les cousent ensemble avec des » nerfs, ou de bœuf, ou de cheval, et parviennent enfin à en » faire des cuirasses, qui sont aussi propres, aussi bien tra- » vaillées que celles des Grecs, et qui ne résistent pas moins ; » de près comme de loin elles sont à l'épreuve du fer : il s'en » faut beaucoup que les cuirasses de lin soient aussi bonnes à » la guerre ; un coup de pique ou d'épée bien assuré les perce, » mais elles sont excellentes pour la chasse, parce que les » dents des léopards et des lions rebouchent contre ».

En passant de la Tauride dans les pays adjacens, les figures des dieux conservèrent l'idée de cette boëte, avec les autres formes qu'elles avoient avant d'y arriver. Car je trouve encore dans ces idoles vandales, celle de Bacchus représenté sous la forme humaine, mais avec des cornes sur la tête. Cette figure s'éloignant déja plus de la forme primordiale que ne le faisoit l'*Hébon*, se rapprochoit davantage de celle que l'on donna dans la suite à ce dieu. Elle mérite encore d'être considérée, en ce qu'elle conserva son armure grecque, comme le Mars des *Vendes* trouvé à *Rhétra ;* et ce qui est très-remarquable, c'est que l'on a affecté de détailler, dans cette armure, des *écailles* qui ne conviennent absolument qu'aux cuirasses des Sauromates, comme elles sont décrites par Pausanias, et telles qu'on les voit à Rome sur la base de la colonne trajanne. Cette particularité ne peut-

être l'effet du hasard ou du caprice de l'ouvrier, car elle est répétée dans une idole de Mars que j'ai fait dessiner dans une planche de cet ouvrage. Cette figure porte le casque commun aux *Sauromates* et aux *Scythes*, dont il représente le bonnet, que l'on trouve souvent sur les monumens grecs et romains. La comparaison de ces deux figures nous montre d'une part, que Bacchus fut regardé par ces peuples comme l'une des divinités qui présidoient à la guerre, car sans cela il ne seroit pas armé; elle nous fait voir, d'un autre côté, que le modèle de la statue de ce dieu, reçu des Grecs par les habitans de la Tauride, chez qui il s'étoit conservé, passa chez les Sauromates, tel qu'il étoit sorti de leurs mains; et puisqu'il est en partie vêtu à leur manière, on voit qu'ils mêlèrent à son habillement une particularité qui, rappellant un de leurs usages particuliers, étoit destiné à caractériser un dieu propre à leur nation. C'est ainsi que les idoles, comme les maximes religieuses, sans changer quant à la substance, empruntèrent cependant une teinte différente du goût et des opinions qui se rencontrèrent dans les pays où elles furent transportées.

Les *Sauromates* ayant communiqué le culte et les formes de leur Bacchus aux *Sarmates*, dont ils n'étoient séparés que par les monts *Riphées*, et qui habitoient le pays qu'on appelle à présent la *Lithuanie*, sa figure y prit, avec le temps, quelque chose de la nature des bœufs sauvages, qui même aujourd'hui y sont encore fort communs. On sait que les cornes de ces animaux ne s'élèvent pas sur leur tête comme celles de nos bœufs domestiques, mais qu'elles s'étendent sur les côtés en forme de croissant; leur substance est aussi plus compacte et moins lisse que celle des cornes de ces derniers. C'est manifestement pour exprimer ces différences
Pl. 56. spécifiques, que les anciens habitans de la *Lithuanie* donnè-

rent à leur Bacchus des cornes qui descendent le long des côtés de sa tête, et dont le graineti indique la différence de la matière de cornes des buffles et des bœufs ordinaires. Sa barbe prit aussi, dans la Sarmatie, une coupe différente de celle qu'elle avoit en Grèce, car elle y étoit toujours arrondie par son extrémité, au lieu que dans le nord elle fut coupée carrément, comme on le peut observer dans la figure planche 56.

Plutarque, *in Mario*, rapporte que les Cimbres ayant emporté, l'épée à la main, le fort qui couvroit la tête du pont de l'Adige, vaillamment défendu par les Romains, charmés de leur bravoure, ces peuples courageux leur accordèrent une capitulation honorable, et *jurèrent sur un taureau de cuivre d'en observer les articles :* ce taureau, qu'ils perdirent avec la bataille où ils furent défaits par Marius et Catulus, transporté à Rome dans la maison de ce dernier, y fut conservé comme un glorieux témoin d'une victoire à laquelle ce général eut la principale part. Ce fait prouve que le taureau, qui représentoit le Bacchus des Cimbres, étoit, comme je l'ai dit, l'un de leurs dieux guerriers. Voilà pourquoi, dans trois idoles des Vandales, peuples sortis de la Chersonèse cimbrique, on trouve la figure de Bacchus taureau, posée sur le bout d'un fourreau d'épée (1), pour montrer qu'il étoit le protecteur de leurs entreprises militaires, et peut-être le garant des traités que leurs épées et leur courage les mettoient en état de faire avec honneur. Au reste, cette pratique de la religion des Cimbres paroit tenir beaucoup de celle des anciens Grecs, lorsqu'ils écrivoient sur la peau d'un bœuf immolé aux dieux, les traités dont, par cette cérémonie, ils juroient l'observation. pl. 58.

(1) Ces bouts de fourreau d'épée étoient de bronze.

Comme les Cimbres empruntèrent des Sarmates la connoissance du Bacchus des Grecs, il paroît que les Vendales prirent des Cimbres, avec les usages religieux de son culte, les modèles des figures qui nous le représentent. Mais le plus singulier, et vraisemblablement l'un des plus anciens de tous les Bacchus, c'est celui qui, dans une double tête, le représente à deux âges différens; l'un ayant de la barbe, l'autre n'en ayant point, comme les Grecs le représentoient
Pl. 54. souvent. Pour mieux caractériser celui qui est *imberbe*, on a placé sur la boëte dont il semble sortir, une tête de taureau
Pl. 53. qui le fait reconnoître; au moyen de sa double face et de ses quatre bras, il rappelle très-exactement l'idée exprimée par les épithètes *Dyphies*, données par les Grecs à Cécrops, et celles de *Geminus*, *Biformis*, *Bifrons*, données à Janus par les Latins, pour les raisons que nous avons dites ailleurs.

La Tauride paroît cependant n'avoir pas été le seul pays par le moyen duquel les arts de la Grèce passèrent dans le nord; car les monumens de ces peuples qui l'habitoient, semblent nous indiquer les vestiges d'une autre route qui les conduisit jusques dans la Samogitie, vers les confins de la Courlande et de la Vandalie, d'où ils passèrent dans le reste de la Germanie, dans la Suède et la Russie même.

Les Arcadiens laissés, comme nous l'avons dit, par Dardanus dans l'isle de *Samos*, y maintinrent constamment les mystères institués par ce prince. Cryse, sa femme, l'instruisit, selon Denys d'Halicarnasse, des cérémonies du culte des grands dieux; ces Arcadiens sont appelés Pélasges par Hérodote, sans doute parce que les uns, ainsi que les autres, sortoient du même pays: leurs ancêtres, car ils avoient une origine commune, ayant institué l'oracle de Dodone sur le plan des oracles de l'Egypte, il paroît que ce fut aussi d'elle qu'ils prirent le modèle des cérémonies employées dans leurs

mystères,

mystères, puisqu'indépendamment de l'initiation, pratiquée à Samos comme à Memphis, on y trouve encore une langue secrète, qui se conserva chez ces insulaires bien plus longtemps que chez les Egyptiens mêmes, s'il est vrai qu'elle existoit en grande partie lorsque Diodore de Sicile écrivoit son histoire; comme nous trouvons des institutions et des coutumes à-peu-près semblables, ainsi que des dieux qui, ayant été communs à l'Egypte, à la Samothrace, à la Samogitie, et aux Vandales, furent représentés par leurs sculpteurs de la même manière, il entre dans le dessein de cette histoire de rechercher par quelle voie les modèles de ces dieux ont pu être transportés en des climats si fort éloignés les uns des autres.

Peu après le départ de Dardanus pour la Phrygie, une colonie de *Thraces* vint s'établir dans l'isle de *Samos*, qu'elle partagea avec les *Arcadiens*, ce qui lui fit donner le nom de *Samothrace*. Le commerce de ces nouveaux colons avec leur ancienne patrie, y fit connoître les mystères auxquels, à leur exemple, d'autres Thraces s'associèrent. Ces mystères se corrompirent chez eux ou par eux, car ils y introduisirent le culte obscène de *Cotyto*; c'est en quelque sorte la *Vénus vulgaire* d'Harmonie, peu différente, bien qu'encore plus immodeste que la *Sieba* des Vandales; on la trouve particulièrement représentée dans une de leurs figures, qui, par son attitude, ne laisse aucun doute sur les prostitutions employées dans ces mystères, où l'on se servoit de machines faites exprès pour les faciliter, et que l'on reconnoit encore dans ces monumens. Avec cette étrange divinité, les Thraces communiquèrent Pl. 60.
à leurs voisins, ainsi qu'ils le firent aux Grecs, la théologie de leur Orphée, semblable au moins, quand aux rites, à celle de Cryse, puisqu'Orphée s'étoit initié aux mystères de Samothrace, où il l'avoit apprise. Cette théorie et les dieux qu'elle

avoit pour objet, furent reçus d'une partie des *Gètes*, et comme leur culte venoit de *Samos*, cela les fit appeller Samogètes.

On peut voir, planche 60, le profil de la figure Vendale de cette étrange déesse, qu'il ne convenoit pas de représenter de face : elle est en terre recouverte d'une couleur noire; le matelas bizarre et l'oreiller sur lesquels elle est couchée, sont clairement détaillés, de même que la forme singulière du lit où elle repose. Ce monument, absolument unique, est le seul qui puisse nous donner une idée de la manière dont cette divinité fut représentée par les Grecs. On reconnoît leur goût à la ceinture que porte cette idole, et qui étoit propre à Vénus, de même que le collier de perles qu'elle a autour du col : il paroît qu'on a cherché à la rendre encore plus reconnoissable par l'indice naturel de la lubricité, convenable à la déesse de la *débauche*. Les *Pélasgues* de *Samothrace*, au rapport d'Hérodote, introduisirent dans Athènes la manière indécente dont on y représentoit Mercure. Il est probable qu'ils l'avoient prise des Thraces alliés avec eux, et qu'ils en reçurent aussi le culte de *Cotyto*, comme les Athéniens qui, suivant Strabon, *lib. X*, prirent d'eux ce culte extravagant qu'Eupolis joua en plein théâtre, et auquel Alcibiade s'étoit associé : ceci justifie bien ce que Clément d'Alexandrie dit des obscénités qui se commettoient dans les mystères de cette isle, et qui ont paru incroyables à quelques critiques.

Ces peuples Nomades habitoient une vaste solitude qui, des frontières de la Thrace et de la Dacie, s'étendoit, d'une part, jusqu'à l'Hypanis, et confinoit, de l'autre, au rapport de Strabon, jusqu'au pays des *Suèves*, auxquels ils firent sans doute connoître la déesse Isis. Ce sont ces *Gètes* et ces *Suèves* que l'on vit, en différens temps, traverser la forêt

Hercynie, pour aller s'établir, les premiers vers les confins de la Pologne, les seconds dans le voisinage de Vandalie, et comme ils donnèrent aux habitans de ces contrées la forme du culte et celle des dieux qu'ils avoient apportés, on ne doit pas être surpris si l'on retrouve dans leurs monumens religieux les traces de ce culte, et, comme on va le voir, la forme de ces dieux.

Voilà d'où vient qu'on lit sur le *Percunust* des *Vendes* un fragment de la prière des dieux *Samogites*, écrit sur le corps même de sa figure, à la manière des Egyptiens et des Pélasgues. Ces formules de prières tiennent peut-être à celles des anciens mystères de Samothrace et de Memphis, dont elles pourroient être tirées, comme les dieux à qui on les adressoit. C'est aussi la raison pour laquelle les peuples du Nord eurent des lettres mystiques, dont leurs prêtres gardèrent le secret pendant long-temps, et que l'évêque Arrien Ulphilas publia, dans le même but qu'eurent les pères de l'église grecque, de chercher à combattre le paganisme, en révélant les secrets de ses mystères, dont cependant, malgré leurs efforts, ils ne purent jamais découvrir que peu de choses; c'est encore pourquoi, dans une figure vandale, où je crois reconnoître la Juno *Ægioca* des Grecs, à la peau de chèvre dont ses mains sont enveloppées, on trouve une pierre gravée en creux, sur une plinthe attachée au corps de la déesse, selon la manière égyptienne. Je retrouve encore, dans ces monumens, un Atis placé dans une niche devant une statue de Cybèle, comme Horus l'est dans celle qui se voit au cabinet du roi de Naples, à *Gapodi Monte*: c'est aussi pour ces mêmes raisons que, dans plusieurs *amulettes* vandales, on voit Bacchus déguisé sous la forme de l'Horus même, traité néanmoins dans le goût de la sculpture des anciens temps de la Grèce, mais reconnoissable au flocon de

cheveux qui lui pend du sommet sur un des côtés de la tête ; c'est enfin ce qui fait que l'on rencontre souvent le *Cercopithèque* parmi les dieux des Vandales et des Germains, comme parmi ceux des Egyptiens, et de ces Grecs qu'on appelloit *Pythécuses* : je rencontre parmi leurs idoles, un prêtre de ces dieux ridicules, couvert d'un bonnet en usage chez les Thraces, et tenant en main un terme à tête de singe ; ce prêtre est posé sur une base, où l'on a ménagé des hiéroglyphes en relief.

Autant la composition de ces monumens nous montre certainement l'existence de ces idées que j'ai dit avoir été communes à la Vandalie et à l'Egypte, autant, par la manière dont elles sont rendues, le pays qui leur servit, pour ainsi dire, d'entrepôt, paroîtra certain, si l'on considère que les Arcadiens, habitans de la Samothrace, ayant adopté ces mêmes idées, sont les seuls qui aient pu servir à cette communication, d'autant plus que les formes de leurs dieux, portées dans le nord, se ressentent évidemment de ce goût égyptien, étranger à leur patrie, ainsi que je vais le faire voir par les considérations suivantes.

Lorsque Dardanus passa dans l'isle de Samos, outre les grandes divinités dont il institua les mystères, il portoit avec lui les *Palladium*, et suivant Denys d'Halicarnasse, *les autres images des dieux qu'il introduisit en Phrygie*. Pan et Mercure, regardés comme indigènes à l'Arcadie, puisque l'un y étoit né, et que l'autre y fut élevé sur le mont Cyllène, furent du nombre de ces derniers. Leur culte, quoique séparé de celui des dieux qu'on appelloit de Samothrace, ne laissa pas d'y être en très-grande vénération, et tout-à-la-fois un mélange très-sensible des idées de la sculpture des Arcadiens et de celle des Egyptiens, qui méritent d'être observées ici.

La figure du dieu Pan, dessinée à la planche 50, paroît sortir d'un mur sur lequel elle domine, quoique ce mur, construit de pierres relevées en bossages, paroisse appartenir à quelqu'édifice très-considérable : le mot *Aremo*, placé sur un autel, que l'attitude même du dieu montre lui être consacré, vient du grec *aimos*, dont la signification *nemus*, *viridarium*, *bois*, *verger*, paroît nous indiquer que le dieu représenté dans ce monument, est celui qu'on adoroit dans un temple bâti en Arcadie, sur le sommet des monts *Nomiens*, dont vraisemblablement les bois, ainsi que les pâturages, étoient consacrés à Pan, que pour cette raison on appelloit *Nominus*. Pl. 50.

Ces monts étant fort élevés, dominoient sur Lycosure, ville fondée par Lycaon, fils de Pélasgue : c'est pour *signifier* cette situation du temple de Pan, qu'il est représenté comme dominant sur le mur où on le voit placé ; s'il paroît sortir de ce mur, c'est encore pour *signifier* qu'il est originaire du pays où Lycosure étoit construite, car les Arcadiens se vantoient également d'être les compatriotes de ce dieu et les fondateurs d'une ville que, suivant l'expression de Pausanias, *ils regardoient comme la plus ancienne du monde, et le modèle de toutes les autres*. La forme de ses murailles, exprimée ici avec un soin particulier, et probablement copiée d'après le vrai, nous donne une idée précise de la sorte d'architecture que les Pélasgues durent porter en Italie, où elle prit dans la suite le nom d'architecture toscane.

On sent, dans la très-singulière composition de cette statue, que les bras en ont été disposés, non sans beaucoup d'intelligence, pour former avec sa tête et les côtés du mur qu'on a taillés exprès en talus, une figure pyramidale, dans laquelle on reconnoît le passage des idées et le mélange du goût des Egyptiens avec celui des Arcadiens, qui cepen-

dant a la plus grande part dans cette composition. C'est ainsi que les formules religieuses, dictées par Lycaon, tinrent sûrement la première place dans les mystères que ces peuples instituèrent, et dans lesquels, malgré l'obscurité que le secret et le temps ont répandues sur eux, on ne laisse pas de reconnoître l'esprit de celles qu'ils avoient empruntées de l'Egypte; mais sans entrer dans un détail qui mèneroit trop loin, les figures dont j'ai parlé ci-dessus montrent suffisamment l'influence que la sculpture égyptienne eut sur celle des Samothraces.

Je trouve Pan et Mercure représentés dans un de ces monumens dont les Arcadiens fournirent les modèles aux Vandales, à qui nous en devons les copies; les statues de ces dieux surpassent, de la moitié du corps, le temple dans lequel elles sont placées, on en a marqué les frontons par la forme triangulaire de ses extrémités: quatre figures grossièrement dessinées, mais d'égale proportion, paroissent d'une grandeur dix fois moins considérable que ne l'est celle des dieux à qui elles offrent un sacrifice sur l'autel placé devant eux. L'étrange disproportion qu'on a eu grand soin de rendre très-marquée entre ces figures, celle des divinités, et même entre ces dernières et leur temple, étoit dans l'idée de la sculpture des temps où cette composition fut imaginée pour *signifier* d'une part, la grandeur des êtres divins, qui ne peut se comparer à celle des hommes; de l'autre, que les temples, quelques vastes qu'ils puissent être, sont toujours incapables de contenir la majesté des dieux.

Ces idées, assurément très-nobles, quoique singulièrement rendues, ont à mon gré quelque chose de sublime. Elles nous montrent, dès l'enfance de l'art, le germe de celle à laquelle les plus fameux sculpteurs, Phydias lui-même, s'efforcèrent d'atteindre dans ces beaux siècles; car, lorsqu'il

fit son Jupiter Olympien, loin de mesurer sa statue, et d'en avilir, pour ainsi dire, la dignité, en la soumettant aux dimensions du temple, où elle étoit faite pour attirer tous les yeux, il affecta de montrer que ce temple, quelque magnifique qu'il fût, ne devoit être regardé que comme une demeure accidentelle, et peu digne de son Jupiter; puisque non-seulement il n'eût jamais pu entrer par ses portes, mais même il n'eût pu se tenir debout dans cet édifice, car étant assis, sa tête en atteignoit presque le comble; ce qui donnoit à comprendre que l'olympe seul étoit capable de lui servir de temple. La magnificence de cette statue d'or et d'ivoire, la splendeur de ses ornemens, la beauté de son travail, ne frappoient peut-être pas plus que la grandeur de cette pensée et la fierté des proportions qu'elle exigeoit, mais que toutes ces choses contribuoient merveilleusement à faire valoir.

Nous ignorons si cette magnifique idée reçut quelqu'altération, en passant dans la Thrace; mais les monumens nous font voir qu'arrivée chez les Gètes, elle y prit une forme bizarre, dans laquelle on reconnoit l'ignorance et la barbarie de ces peuples qui faisoient partie des Scytes. Hérodote dit que les temples de ces derniers étoient de fagots de sarmens amoncelés les uns sur les autres; il paroit que les Gètes firent les leurs avec des claies, pareilles à celles dont ils entouroient les parcs de leurs troupeaux, pour les défendre des bêtes sauvages. Lorsqu'ils voulurent représenter Apollon, après lui avoir entouré la tête de rayons, ils le firent sortir, de même que ses bras, d'une espèce de panier qui semble lui former une cuirasse, et qui exprime assez bien le travail des parois de ces temples, ressemblans en tout à l'ouvrage que les vanniers font en osier. Tel on le voit sur deux figures vandales, la première rapportée ici, planche 61, est placée diagonalement sur une base carrée, dont les côtés, par cette Pl. 61.

di-position extraordinaire, *signifient* les temps différens de la révolution du soleil, qui forment les quatre saisons de l'année. On a voulu sans doute augmenter encore l'énergie de ce signe, en donnant à la cuirasse même du dieu une forme parallélogrammatique, dont les quatre côtés sont un nouvel indice des quatre saisons. Des tels *signes* étant fondés sur des rapports analogues à ceux qui engagèrent à former les deux Dianes triangulaires dont j'ai fait mention ci-dessus, furent comme elles inventées par les Grecs. Leurs lettres A. E. R. F., tenues de reliefs sur chacun des côtés de cette base, sont une corruption et un abrégé du mot *æropètes*, *in aere volans*, qui exprime fort bien le mouvement diurne de l'astre brillant que représente cette petite figure, à qui on a affecté de tenir la tête *au vent*, pour mieux l'accorder avec le titre qu'on lui donne, de *volant dans l'air*.

Un de ces monumens représente une tête d'Apollon couronnée de laurier. C'est la copie d'un buste colossal, renfermé dans quelques temples sarmogètes, indiqué par les claies dont le col de cette figure est enveloppé, et que l'on peut voir
Pl. 51. planche 51. Il paroît que le sculpteur s'est attaché à faire sentir la forme plus que semi-circulaire de cet édifice, et à marquer le fossé qui l'environnoit, pour empêcher les eaux de séjourner auprès des parois, dont elles eussent occasionné la destruction : cette forme même est un autre *signe* destiné à marquer la marche apparente du soleil, qui semble embrasser un arc un peu plus grand qu'un demi-cercle, depuis le point où il se lève jusqu'à celui où il se couche; peut-être aussi qu'il est fait pour indiquer le cours de cette planète dans les plus longs jours de l'année, où elle paroît s'arrêter plus long-temps sur notre horison; ce qui est exprimé, tant par la grandeur du segment du cercle dont est formé le devant de ce temple, que par la petitesse de celui qui lui est opposé. La

partie

partie postérieure de ce monument, dessinée à la planche 52, représente très-distinctement le chevet du même temple, deux rangs d'oves en marquent l'entablement; mais ce qui me semble fort remarquable, c'est que l'on voit ici deux figures entières, et cependant beaucoup moins grandes que la tête du dieu; elles sont placées dans des espèces de niches prises dans l'intervalle des espaces que les claies, dont cette sorte Pl. 52.
de mur étoit fermé, laissoient entr'elles. La disposition singulière de ces statues, de même que celle des oves, prouvent une réminiscence de l'architecture grecque, et nous montrent que ces édifices grossiers, loin d'être privés d'ornemens, en étoient peut-être trop chargés : ils furent vraisemblablement l'origine de l'architecture gothique, et les figures qu'ils renfermoient, donnèrent certainement lieu au goût de sculpture qu'on appella de ce nom.

Ces monumens, dans lesquels le *signe* domine par tout sur la *figure*, expliquent un passage de Tacite, où cet historien, dont le raisonnement est si exact, paroit cependant peu d'accord avec lui-même. En assurant que les anciens Germains tiroient de leurs bois sacrés les *images* et les *statues* des dieux, qu'ils portoient dans les combats, il semble dire que la sculpture étoit connue et employée par eux; mais il ajoute : *Ces mêmes Germains croyoient que la majesté des immortels ne devoit pas être contrainte à résider dans l'enceinte des murailles d'un temple, ni à être figurée par des représentations qui la fissent ressembler aux hommes*; par-là il paroit vouloir faire comprendre que ces peuples rejettoient les *images* et les *statues*, dont il leur vient d'accorder l'usage. Comme les contraires ne peuvent exister ensemble, ceci ne peut se concilier, à moins que Tacite n'entende, qu'à l'imitation des idoles cimbres et vandales, celles des Germains, en prenant les *signes* dans le corps des *figures*, les

altéroient assez pour que la nature de leurs dieux parût, au moyen de cet étrange arrangement, un composé différent de celui des hommes. C'est en effet l'idée que fait naître l'examen réfléchi de tous leurs monumens. On peut donc conclure du discours de Tacite, que des motifs de superstition, faisant manifestement regarder comme sacrilége les représentations des dieux sous la forme purement humaine, ne permit jamais aux Germains de suivre dans leur sculpture que des formes prescrites par la loi; ce qui dut les empêcher de perfectionner l'art, et fut la raison qui les obligea de conserver avec tant de scrupule ses premiers modèles.

L'idole du Bacchus taureau, apportée par les Cimbres en Italie, y existoit encore au temps de Tacite, puisque Pline le naturaliste, son contemporain, parle de la maison où Plutarque dit qu'elle fut transportée, comme existante encore de son temps sur le mont Palatin. Ainsi Plutarque lui-même put voir cette statue, car il vécut à la cour d'Adrien, de Trajan et de Nerva, avec qui Tacite fut consul subrogé, vers l'an cent quatre-vingt-dix-sept de notre ère, environ deux siècles après la défaite des Cimbres. Mais, quels étoient ces Cimbres, dont les Vandales occupoient certainement le pays cent ans après Plutarque? Dans quels temps vinrent-ils s'établir dans la péninsule que de leur nom on appella la Chersonèse cimbrique? Comment y portèrent-ils, avec les dieux de la Taurique, l'art de les représenter, qu'elle tenoit des Grecs? Quand enfin ces arts y passèrent-ils avec eux, ni y furent-ils apportés par les peuples qui les tirèrent de la Grèce? D'où vient enfin ce style gothique communiqué par les Alains, les Suèves, les Vandales, et sur-tout par les Goths, à la Grèce même, à l'Italie, aux Gaules, aux Espagnes, à la Bétique, à la Lusitanie, à la Germanie, dans lesquelles il se maintint pendant près de neuf siècles? Les

monumens dont nous parlons ici sont les seuls qui puissent résoudre ces questions, aussi intéressantes pour l'histoire des anciens peuples que pour celle des arts mêmes.

On avoit, au temps de Plutarque, deux opinions différentes sur l'origine des Cimbres; quelques-uns les croyoient descendans des Celtes, qui, des extrémités de notre continent, s'étendent jusqu'aux rivages du Palus Méotide et de l'Euxin, se mêlèrent avec les Scythes, ce qui leur fit donner par les Grecs le nom de Celtoscythes. D'autres les faisoient originaires du pays des Cimmériens, que leurs divisions intestines et la puissance de leurs voisins les contraignit d'abandonner. Ces deux sentimens, dont le premier semble fort probable à Plutarque, sont plutôt différens qu'opposés l'un à l'autre. Car les Cimmériens pourroient être des Celtes forcés par les Scythes, comme le dit cet auteur, à quitter les terres qu'ils cultivoient : quoique fort éloignés, les pays, où ils allèrent chercher une retraite, devoient ne leur être pas tout-à-fait inconnus, car s'ils l'eussent été, pourquoi s'y seroient ils transportés? Leur choix devant avoir ses raisons suffiroit peut-être à montrer qu'autrefois venus de la Celtique, ils ne firent que retourner chez des peuples à qui ils tenoient par une origine commune.

Les Cimbres ayant eu précisément les mêmes dieux que les habitans de la Tauride, cette circonstance, jointe à ce que l'un vient de lire, nous autorise à croire qu'anciennement ils en étoient voisins; et comme cette presqu'isle n'étoit en effet separée que par un détroit de douze mille cinq cents pas des terres des Cimmériens, les monumens cimbres et vandales montrant d'ailleurs que ces peuples reçurent d'elles non-seulement l'art, mais encore la manière de représenter les dieux, il est probable, comme le dit Plutarque, que les Cimbres venoient des Cimmériens; cela posé, la forme même qu'ils

donnoient à ces dieux, peut servir à déterminer le temps de leur passage vers la mer Baltique; car nous avons vu que la représentation du Bacchus sous la figure d'un taureau, portée par les Cimbres dans leurs armées, n'est pas antérieure à Cadmus, et que celle qui lui donne une forme composée de la figure de cet animal et de l'homme, telle qu'on la trouve dans les monumens vandales, ne peut être postérieure à Dédale. La forme et le style de ces monumens prouvent donc, comme des inscriptions pourroient le faire, que l'émigration de ces peuples doit nécessairement être arrivée entre le temps de Cadmus et celui de Dédale, c'est-à-dire, près d'un siècle avant le siège de Troye: c'est environ onze cents ans après cette émigration, que les Cimériens ayant changé leur nom en celui des Cimbres, vinrent chercher de nouvelles terres en Italie. L'ordre constamment tenu par les anciennes colonies d'aller toujours du midi au septentrion, ou de l'orient vers l'occident, et les loix que suit la population, s'accordent parfaitement avec cette marche des Cimmériens, ainsi qu'avec le temps où il paroît qu'ils occupèrent les pays maintenant appellés le Lesvick, le Sutland, le Holstein et le Mecklenbourg, que les Vandales habitèrent après eux, et celui où leur population avoit pu s'accroître, au point de fournir les armées immenses avec lesquelles ils passèrent dans l'Ibérie, l'Italie et les provinces romaines, qu'on nomme aujourd'hui la Provence, où ils furent totalement défaits, aux environs d'Aix, par l'armée de Marius, avec les Ambrons et les Teutons, qu'au rapport de Plutarque ils appelloient leurs frères.

Les Getes, originaires de la Scythie, se divisèrent en différentes peuplades qui, suivant les circonstances dans lesquelles ils se trouvèrent, et les lieux qu'ils habitèrent, prirent les noms de Samogètes, de Téragètes, de Tussagètes, de

Massagètes, etc. Ces derniers, au rapport d'Hérodote, n'adoroient que le soleil, et négligeoient tous les autres dieux : les monumens vandales, copiés d'après ceux des Gètes, nous prouvent en effet le culte que ces peuples, pris en général, rendoient au soleil. Ce sont eux que les Romains connurent d'abord sous le nom de Daces, et dans la suite sous celui de Goths, comme l'assurent Spartien et Dion. Dès les siècles le plus reculés, ils tirèrent, comme on l'a pu voir, leurs arts et leur théologie des Grecs. Ayant traversé la forêt Hercynie, ils pénétrèrent dans le même pays que les Cimmériens occupèrent après eux, et passèrent delà dans ces contrées, où la corruption du nom de Gète produisit celui de Goth. Long-temps depuis cet établissement, à l'exemple, mais avec plus de succès que les Cimbres leurs voisins, qui du midi, après avoir cherché des terres dans le nord de l'Europe, vinrent ensuite tenter d'en acquérir dans ses parties méridionales, les Goths, retournant dans leur ancienne patrie, vinrent, sous le règne d'Honorius, s'emparer des provinces romaines dont ils avoient d'abord été repoussés par les victoires de Trajan et de Théodose.

Les statues des dieux, réduites en petit, exécutées en bois, en pierres, et même en lames de métal, qui se démontoient, comme celles dont nous avons fait mention, purent commodément se transporter par tout où allèrent les Gètes, les Cimbres, les Sarmates, les Alains, et furent d'autant plus aisées à copier, que dans ces premiers temps on employoit moins d'art à les faire; mais il n'en fut pas ainsi des modèles de l'architecture, qu'on ne pouvoit porter avec soi; et comme elle ne s'étoit pas encore formé des règles à elle-même, quand la sculpture passa dans le nord, elle ne se conduisoit que par des principes tirés de son institution, plutôt que de la nature des choses. Ainsi les peuples qui

transportèrent loin de la Grèce les modèles de la sculpture, telle qu'elle étoit dans ces temps-là, ne purent y porter avec eux que les principes incertains d'une architecture, dont les progrès jusqu'alors avoient été fort médiocres.

Les beaux peupliers que l'on trouvoit en Elide, les cyprès et les chênes abondans en Arcadie, les platanes communs dans presque toute la Grèce, lui fournirent des colonnes à-la-fois solides et presque toujours d'une bonne proportion. Lorsque les artistes du nord voulurent imiter ce qu'ils avoient vu chez les Grecs, les sapins que produisoit leur pays, étant des arbres fort élevés, mais tendres, résineux, et de peu de consistance, ils furent obligés d'en unir plusieurs ensemble, pour assurer la solidité des bâtimens où ils les employèrent, ce qui, au lieu de colonnes, leur donna des piliers, aux bases et aux chapiteaux desquels ils conservèrent les moulures employées par ceux dont ils avoient pris les principes et les premières idées de la décoration. La nécessité de se garantir contre le poids des neiges, fit exaucer les combles des édifices, et construire les voûtes en tiers point, qui les rendirent plus aigus. Les nervures de ces voutes représentèrent les branches des sapins, dont la forme pyramidale se multiplia dans tous les ornemens destinés à terminer quelque corps en saillie; enfin l'usage d'adorer les dieux dans les forêts, pratiqué par les Celtes, engagea à conserver dans les temples cette mystérieuse obscurité qui leur donnoit un caractère religieux, si difficile à conserver par tout autre moyen.

Les attributs des dieux, les animaux qui en étoient les symboles, servirent d'ornement à l'architecture des Grecs, parce qu'ils leur parurent propres à caractériser les édifices sacrés, en indiquant à quelles divinités ils étoient dédiés. Les peuples du Nord, altérant ce principe, crurent devoir employer indifféremment les attributs ou les figures mêmes

des dieux, pour servir d'ornement aux temples qu'ils leur élevoient. Delà vient que l'on trouve si souvent des animaux de toute espèce, presque toujours employés à la manière empruntée des Egyptiens, par les anciens Grecs, dans les édifices construits par ces peuples : tantôt ce sont des bœufs, des tigres, des lions accroupis, souvent des cercopithèques, que leurs petites idoles, comme je l'ai remarqué, montrent qu'ils adoroient; on y voit aussi plusieurs de leurs divinités, et sur-tout quantité de ces statues où le signe, pris dans la figure, a produit ces bizarres alliances des formes de l'homme et de celles des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des reptiles.

Lorsque les Vandales, les Alains, les Goths, embrassèrent le christianisme, leurs architectes, accoutumés à se servir de ces anciennes figures, y mêlèrent celles des saints de l'ancien et du nouveau testament, celles de leurs rois et de leurs hommes illustres : aussi voit-on dans leurs églises, des anges et des prophètes servir de pendans à des singes, à des taureaux ou autres figures encore plus extravagantes, dont il y a mille exemples dans nos plus anciens édifices gothiques, et même dans ceux que l'on fit depuis à leur imitation; car, dans les uns comme dans les autres, on retrouve presque toutes les anciennes divinités que la Grèce donna aux peuples du nord : ces figures ayant paru jusqu'à présent de simples caprices de sculpteurs, on les a cru également inutiles et impossibles à expliquer, mais ce sont les dieux des anciens, représentés à la manière des temps les plus reculés, et les copies souvent très-intéressantes des premières formes que l'art put leur donner, formes dont il est possible, facile même de rendre compte par la méthode que la marche de la sculpture et de la superstition nous indique de suivre.

Les fréquens passages des mêmes peuples du midi au nord

de l'Europe, leur séjour en différens pays, leur retour dans ceux dont ils étoient originaires, les changemens que ces transmigrations occasionnèrent dans leurs mœurs, les variations qui en résultèrent par rapport à leurs coutumes, l'altération que leurs langues en souffrirent, les mutations qu'ils produisirent dans les noms des dieux qu'ils adoroient, répandent sur leur origine une obscurité qui s'étend sur tout ce qu'ont écrit les auteurs anciens. Elle est telle que souvent on devine avec peine quelles sont les nations dont ils veulent parler. Si quelque chose peut éclaircer ces ténèbres et dissiper cette confusion, c'est le style des arts et les monumens qui, nous ramenant à la source dont ils sortirent, nous découvrent les vestiges des pas que ces peuples ont faits, et les époques dans lesquelles ils se transportèrent sous différens climats.

Pendant le long intervalle de temps qui s'écoula entre le passage des Gètes et des Cimmériens, dans la Gothie et la Cimbrie, et celui où ils retournèrent vers les frontières de la Grèce et de l'Italie, la sculpture, arrêtée dans ses progrès par des motifs de religion, resta au point où elle étoit, lorsqu'ils la reçurent des Grecs, chez qui elle s'étoit perfectionnée en changeant ses règles et ses maximes. Quoique déja depuis long-temps elle avançât vers son déclin, elle tenoit cependant encore beaucoup de ce qu'elle avoit été dans les temps de Périclès et d'Alexandre, lorsque les Goths, sous le nom de Daces, insultèrent les frontières de l'empire. Mais, semblable à un homme robuste qui ne se reconnoîtroit plus dans les traits du portrait fidèle des premières années de son enfance, la sculpture des Grecs, vers les règnes de Domitien et de Trajan, ne se reconnut plus dans les monumens copiés d'après ceux qu'elle avoit faits dans les temps qui précédèrent celui de Dédale; et lorsque les Vandales, les Suèves, les Alains et les Goths rapportèrent cette ancienne manière,

ainsi

ainsi que celle de traiter l'architecture, ces Grecs eux-mêmes lui donnèrent le nom de Gothique, de celui des peuples qui l'avoient conservée, et qui servirent le plus à la répandre vers le commencement du cinquième siècle.

Après avoir recherché quelle fut la marche de la sculpture dès les temps de sa première époque, par quels chemins, par quels motifs elle se transporta et se maintint dans les parties septentrionales de l'Europe; après avoir indiqué, en passant, le temps où elle reparut sous sa plus ancienne forme, remarqué ce qui nous reste des ouvrages qu'elle fit alors, et ce qui peut nous en rappeller la mémoire, à l'exemple de ceux qui, pour lever la carte d'un grand fleuve, descendent de sa source, l'accompagnent dans son courant, en suivent tous les détours pour arriver à son embouchure; ainsi, après avoir parlé des commencemens de l'art, je l'ai suivi dans les pays qu'il paroît avoir parcourus, et j'ai montré ce qu'il devint.

La planche 64, dont l'original est en pierre noire, représente la déesse Isis, vraisemblablement sous la forme que les Pélasgues et les Arcadiens lui donnèrent; car elle porte l'habillement de ces peuples et cette forme est en *terme*, suivant leur usage: ces observations me font croire que cette statue pourroit bien ressembler à celle de l'Isis *pélasgienne*. Pl. 64. Révérée à Corinthe, dans une chapelle voisine de celle de l'Isis *égyptienne*, les yeux fermés, et sans aucun détail de cette figure, sa totale privation de mouvement montre également que l'original en a été fait dans un temps antérieur à celui de Dédale; au lieu d'avoir les cornes très-élevées à la manière des Egyptiens, elle les a rabattues le long des joues, et tient en main le disque, symbole de la lune, que les Egyptiens lui plaçoient toujours sur la tête.

Ce disque, combiné avec les cornes de cette figure, sert à

nous faire reconnoître une autre Isis, dans laquelle on ne trouve que le dernier de ces attributs. On voit, dans celle-ci, un mélange très-remarqnable du style des Egyptiens et de celui des Grecs; car sa *position*, qu'on peut voir planche 66, appartient entièremant aux premiers; mais le *nu absolu*, et plus encore la manière dont il est traité, appartiennent manifestement aux seconds.

Pl. 66. Cette figure est adossée contre une autre, qu'à sa massue on prandroit d'abord pour un Hercule, si l'union des deux têtes, par le moyen des cheveux de la dernière, et la manière dont la main de celle-ci est placée, n'indiquoient manifestement l'harmonie et la tendre amitié qui lioient Isis et Osiris. Une telle composition ressemble en tout à celle de Janus; et de même que par la face d'un *vieillard*, il marque l'année qui finit son cours, et par celle d'un *jeune homme*, la nouvelle année qui commence le sien, ainsi cette double figure est composée pour être le signe du jour et de la nuit, qui paroissent opposés l'un à l'autre, mais sont intimement unis, puisqu'ensemble ils complettent le jour naturel. Osiris et Isis étoient, comme on le sait, mari et femme; ils représentoient le soleil et la lune, dont la lumière, éclairant successivement la terre, ne se fait remarquer dans l'une qne lorsque l'autre à disparu, et qu'il lui a, pour ainsi dire, tourné le dos, comme Osiris le fait ici à Isis; ce sont-là les idées qu'exprime la composition de ces figures. Le mouvement, les détails, l'attitude de celle d'Osiris, sont aussi opposés au style égyptien qu'elles le sont l'une à l'autre.

Le mot grec *rophalos* signifie également un *sceptre* et une *massue*. Cet instrument, entre les mains d'Osiris, est le signe de ses conquêtes dans l'Ethiopie, l'Arabie, l'Inde, la Colchide, la Thrace et les pays voisins. Suivant Diodore de Sicile, il érigea dans tous ces pays des colonnes d'airain sur

lesquelles il fit graver le récit de ses exploits : et comme les *Gètes* et les *Suèves* étoient voisins de la Thrace, il est probable qu'avec le culte de ce conquérant, celui d'Isis, son épouse, passèrent chez ces peuples qui, dans la suite, le portèrent dans la Germanie, comme le dit Tacite, et peut-être chez les Gaulois, dans le pays où Paris est anjourd'hui situé. Le renversement de la massue paroit signifier ici qu'Osiris établit sa domination sur tant de peuples, plutôt par la douceur et les loix que par la violence et la force, dont le *rophalos*, quand il n'est pas renversé, sous quelqu'acceptation qu'on le prenne, me paroit un symbole très-expressif.

Personne n'ignore qu'Isis, après avoir rassemblé les membres épars d'Osiris tué par Thyphon, ne pouvant recouvrer la seule partie qui manque précisément à cette figure, en fit sculpter une, qu'elle consacra sous le nom de *Phallus*, dont elle institua les fêtes. L'artiste, auteur de ce groupe singulier, ayant représenté Osiris vivant, tel qu'il ne fut effectivement qu'après sa mort, l'*exagération* employée pour rendre sa figure reconnoissble, fait clairement reconnoître le style en usage vers le temps de Dédale, et le peu de détail qu'on remarque dans les yeux, montre encore qu'elle ne peut avoir été sculptée que vers celui où il commença à en exprimer toutes les parties. Au reste, le signe *exagérateur* dont on s'est servi, loin d'être fondé sur l'usage, est au contraire entièrement arbitraire, et n'a dépendu que de l'artiste et du style de son siècle ; car il est tout l'opposé de celui des Egyptiens, puisqu'au lieu de priver Osiris de la partie qui lui manque ici, ils le représentoient sous la forme la plus énergique que les Grecs donnèrent à leur Priape, pour indiquer, dit Plutarque, la vertu d'*engendrer et de nourrir*, attribuée au soleil.

Isis est assise pour représenter le repos apparent de la lune

pendant que le soleil est sur l'horizon ; Osiris est droit, pour marquer la présence et l'action de la planète dont il est le symbole ; il semble marcher pour signifier sa course diurne : Isis est placée obliquement sur son siége, et Osiris paroît s'avancer de côté pour marquer le chemin oblique que parcourent ces deux astres. On est étonné de voir que les moindres choses ont, dans ces monumens, une signification très-claire et très-industrieusement imaginée. Mais ce qui est bien digne de remarque, c'est que le style de ces figures, probablement exécutées par des artistes très-inférieurs à Dédale, montre cependant que, dès les commencemens de ce sculpteur, l'art étoit au moins aussi avancé chez les Grecs, et certainement plus ingénieux qu'il ne l'étoit en Italie même, vers le douzième et le treizième siècles.

La *Siba* ou *Vénus*, représentée sous les planches 67 et 68, fait voir, d'une manière sensible, comment, en se délivrant du *signe* qui la dominoit, la figure en conserva encore pour quelque temps ce qui aidoit à la faire reconnoître : c'est la même déesse que l'on a vue à la planche 42. Pour la tirer du signe, en lui ôtant les cuisses, les pattes, le dos, les ailes et la coëffure d'oiseau, qui la rendoient reconnoissable au peuple, la sculpture leur substitua les parties telles qu'elles sont dans la nature ; mais elle eut soin de la couvrir d'un manteau fait de la dépouille du même oiseau. Les ailes s'étendoient le long des côtés, le dos et la queue, en se bifourchant, couvrirent toute la partie postérieure de cette nouvelle figure, formèrent le derrière des jambes, et rappellèrent, sous une forme bien différente, l'idée respectée de celle qu'on employoit précédemment.

Pl. 67. Au lieu de la grenade, avec le symbole de son sexe, que cette Vénus tenoit entre les mains, on en spécifia la confor-

mation même, que l'on voit ici sur sa tête, comme on la voyoit sur des poteaux érigés dans quelques pays soumis par Sémiramis. Le diadême qu'elle porte montre son empire sur tous les êtres animés. Son collier de perles est, comme le dauphin placé à côté de la Vénus de Médicis, le signe de la naissance dans la mer; son attitude est fondée sur le même motif qui a fait rechercher celle de cette dernière, et quelqu'immense différence qu'il y ait entr'elles, pour arriver de l'une à l'autre, la sculpture, en ôtant le manteau, le collier et le diadême de celle-ci, n'eut qu'à parvenir à la rendre reconnoissable par sa jeunesse et le caractère admirable de sa beauté, employés à la place de tous ces attributs. Pl.

On voit dans la planche 69, l'abus singulier du *signe* qui exagère; elle représente Hercule chez Omphale, reine de Lydie : l'amour qu'il conçut pour cette princesse, lui fit abandonner la peau de lion, pour prendre des habits de femme. Mais comme on l'eût difficilement reconnu sous ce travertissement, le sculpteur, pour éviter l'inconvénient de n'être pas entendu, après avoir fait un corps très-robuste à son héros, lui a donné des manches pendantes, telles que les femmes lydiennes les portoient, et qu'on les voit dans une figure gravée à la planche 38 du second volume de cet ouvrage. Pl. 69.

Pour *signifier* la vie *sédentaire* qu'Hercule menoit en filant près d'Omphale, on l'a représenté *assis*; et pour marquer la servitude et l'inclination où la servitude le retenoit, on lui a engagé les pieds dans le terrein même sur lequel il est placé, comme on retenoit ceux des esclaves, par des ceps formés de deux poutres qui les empêchoient d'agir : c'est enfin pour montrer combien la réputation du héros souffroit de son oisiveté, qu'on l'a représenté comme

souffrant lui-même de l'état où il se trouve. Incapable d'exprimer, comme on le fit si bien dans la suite, le ridicule du vice qui rendoit Hercule efféminé, l'artiste a pris le parti de le rendre lui-même ridicule. Il ne lui étoit guères possible de signifier davantage, et d'abuser plus des moyens de le faire. La poésie de l'art est employée ici dans un genre très-bas, et toutefois rempli d'idées dont le concours fait parfaitement comprendre l'objet de cette extravagante statue.

Rien n'est plus célèbre chez les anciens, que l'intime amitié d'Oreste et de Pilade : les Tauro-Scythes, étonnés de leur courage et de la magnanimité qu'ils montrèrent, en voulant donner leur vie l'un pour l'autre, les *adorèrent comme des dieux protecteurs de l'amitié*; et quoiqu'après avoir tué leur roi, ils eussent enlevé de leur pays la statue avec la prêtresse de Diane, ces peuples ne laissèrent pas de leur consacrer un temple : toutes les circonstances de cet enlèvement y étoient non-seulement décrites sur une colonne d'airain, mais encore peintes sur les murs, pour servir d'exemple et d'instruction à la jeunesse. On avoit sur-tout pris garde, dit Roxalis, de faire éclater, dans ces peintures, la fidèle amitié d'Oreste et de Pilade, car elle étoit le motif du culte qu'on leur rendoit.

Le monument rapporté planches 70 et 71, est une preuve de ce culte; sa composition nous fait voir que la sculpture ne prit pas moins de soin que la peinture, pour exprimer, autant quelle le pouvoit alors, tous les détails de cette action. La tête de taureau, placée sur un autel, pour les mêmes raisons, et de la même manière qu'elle l'est dans la planche 41 du second volume de cet ouvrage, marque indubitablement que la scène est en Tauride, et nous fait
Pl. 70. reconnoître Oreste et Pilade dans les figures de ce monument. Par la disposition de leurs mains, ils paroissent dans

l'acte d'enlever l'autel, *indice* de l'objet de leur entreprise ; les deux autres mains de ces héros, étroitement unis ensemble dans la partie postérieure de ce grouppe, *signifient* qu'ils sont disposés à se défendre mutuellement, ou à périr l'un pour l'autre sur ce même autel : par cet arrangement, très-difficile à imaginer, en profitant des deux faces opposées de ces figures, pour signifier deux choses diverses, on a trouvé le moyen de représenter deux temps différens de l'action, sans toutefois en déranger l'unité. Ce dernier moment fait le sujet de la fameuse scène de l'Iphigénie d'Euripide. La tête conservée à l'une de ces figures, est sans cheveux, ce qui la fait reconnoître pour celle d'Oreste, car il consacra sa chevelure à Tauris, d'autres disent à Athènes, pour expier le meurtre de Clytemnestre. Pl. 72.

Dans l'impossibilité où l'on étoit de représenter l'instant où ces héros combattirent contre les Scythes, et celui où ils tuèrent Thoas, on a voulu faire au moins comprendre les difficultés que ces barbares apportèrent à leur retour, et le risque qu'ils coururent en cette occasion : voici comme on s'y est pris.

De même qu'Hercule, dans la figure décrite précédemment, paroît arrêté par les pieds dans l'endroit où il est placé, c'est-à-dire, à la cour d'Omphale, Oreste et Pilade paroissent ici *enterrés* et comme *retenus* par le terrein même de la Tauro-Scythie. Ce qui, dans l'idée de la sculpture de ces temps-là, marquoit, d'une part, l'opposition que tous les habitans de ce terrein mirent à leur départ, et d'un autre côté, le péril extrême où ils furent d'y rester ensevelis tout entiers, comme ils le sont déjà presqu'à moitié. Cette position, combinée avec celle de l'autel qui paroît transporté, et celle qui marque l'union des deux héros, signifie que, par le moyen des secours mutuels qu'ils se prêtèrent, et malgré tous

les obstacles que le pays opposoit, ils parvinrent à enlever la déesse, dont cet autel même est *l'indication*. On voit clairement que l'artiste s'est proposé et a rempli très-ingénieusement l'objet de celui qui avoit fait les peintures du temple d'Oreste, dans lequel l'original de ce petit groupe étoit peut-être déposé.

Une chose digne d'attention, c'est que ces figures, tournées l'une vers l'autre, comme pour soutenir en commun un poids fort considérable, ont un mouvement très-juste, ce qui en rend l'action beaucoup meilleure que celle de toutes les figures dont j'ai parlé jusqu'ici. Mais, comme le fait qu'elles représentent n'arriva que près d'un siècle après Dédale, ce monument nous assure que la manière de représenter par le signe qui exagère, se maintint encore plus d'un siècle après celui où ce fameux artiste fit ses importantes découvertes.

Fin du cinquième et dernier Volume.

VII 1
154 2655

Digitized by Google